

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 10
Montreal, 4 Aout 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — M^{lle} LILLIAN RUSSELL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

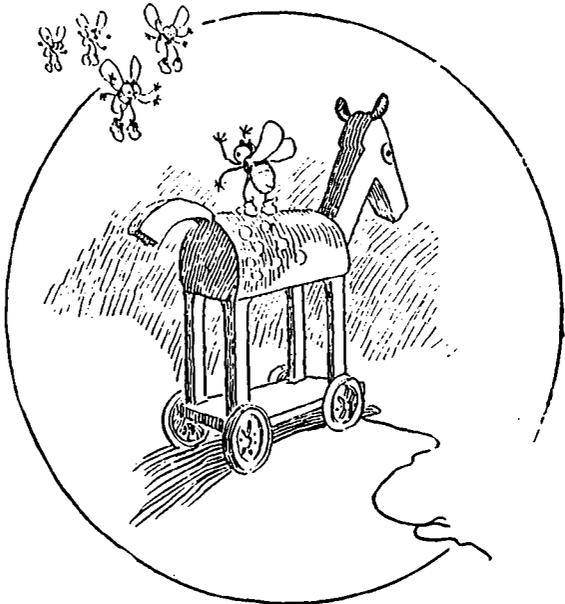
La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 4 AOUT 1900

ACTUALITÉ



Mouchette.—Arrivez, les amies! Voici un cheval qui ne peut pas remuer la queue.

CAUSERIE

La dépêche suivante, envoyée d'une ville de la province de Québec, a paru dernièrement dans un de nos journaux:

"Il y avait eu vente, sur le marché, samedi, une vache laitière évidemment atteinte de tuberculose. On assure que deux médecins-vétérinaires de cette ville, appelés de suite sur les lieux pour constater le fait, sont retournés en disant qu'il leur était impossible d'agir ou d'empêcher la vente de l'animal. Pas une vache laitière ne devrait être mise en vente sans avoir été préalablement inspectée et déclarée absolument saine par un médecin-vétérinaire. C'est de la plus élémentaire prudence."

C'est à n'en pas croire ses yeux!

Nous avons des commissions sanitaires de toutes dénominations — fédérales, provinciales, municipales — et il nous manque un règlement en vertu duquel on puisse empêcher la vente d'un animal reconnu atteint de la tuberculose.

Le gouvernement du Canada s'est fait représenter à grands frais au congrès de la tuberculose tenu à Berlin.

Le docteur Farrell, un spécialiste éminent, a été chargé de suivre les travaux de ce congrès; il a publié un long rapport où le lait de la vache tuberculose nous est montré comme le plus grand véhicule du mal.

Ce congrès, ce rapport, ces dépenses, tout cela fait drôle de mino à côté de la dépêche qui nous montre des experts condamnant une vache parce qu'elle est atteinte de la tuberculose, mais impuissants à en empêcher la vente.

Et aujourd'hui des douzaines de personnes — des enfants peut-être — boivent le lait de cette vache, absorbent chaque jour le germe du mal et deviendront à leur tour des sources de contamination.

Toutes nos précautions sont sur le papier; tous nos préventifs restent à l'état de théories.

Ou bien encore, on verra les spécialistes de l'hygiène officielle nous ordonner, avec la plus grande énergie, de ne pas cracher à droite et à gauche dans la rue, dans les places publiques, le tramway, etc. Ils seront très éloquentes à ce sujet.

Mais les vaches atteintes de tuberculose seront vendues comme "laitières" ou abattues pour la boucherie, sans que ces messieurs s'émouvent. Ces bons hygiénistes officiels... ils sont bien les mêmes partout.

Les plus gros dangers les laissent à froid, mais les coutumes les plus inoffensives en apparence les jettent dans un océan d'appréhensions.

Voilà-t-il pas que chez nos voisins, on jette le cri d'alarme au sujet du mouchoir et du rôle qu'il joue dans certaines démonstrations...

Lisons ce qu'en dit M. de Parville qui, contrairement à son habitude, se permet de gouailler:

"Les hygiénistes du pays ont aussitôt vu le côté dangereux de ces manifestations pour la santé publique. Un d'eux a fait la remarque suivante: plus de 20,000 personnes ont dernièrement souhaité la bienvenue au président MacKinley en agitant frénétiquement leur mouchoir. Or, sur 20,000, il y en a au moins 4,000 qui sont tuberculeuses. Or, combien de bacilles tuberculeux sont-ils semés dans l'air par ces 4,000 mouchoirs? C'est effrayant. Aussi, comble des précautions hygiéniques, il est grandement question d'interdire aux États-Unis le *chataqua salute*. Dans dix ans, il sera interdit d'éternuer et de se moucher. Bonne année, sainte Hygiène!"

MISTIGRIS

UNE NOTE

On parle des comptes d'apothicaires... Voici un extrait de celui que présentait dernièrement un Arabe à un officier anglais:

Pour avoir marché à côté d'un chameau	1 piastre
" " frappé le chameau	1 "
" " fait le fond d'une scène de photographie	2 "
" " souri durant l'opération	1 "
" " demandé des nouvelles de votre santé	1 "

ENFIN

Le marchand.—Dites donc, docteur, quand vient votre anniversaire de naissance?

Le médecin.—Après demain. Pourquoi?

Le marchand.—Le ciel soit loué! Il y a une semaine que votre femme a acheté un cadeau pour vous et voilà déjà six fois qu'elle le change; j'avais peur de perdre la vente.

OBSERVATION

Mme Damien.—Les hommes ont plus d'une manière de rendre leur intérieur heureux.

Mme Fabien.—Pensez-vous?

Mme Damien.—Les uns y réussissent en restant chez eux et les autres en y allant le moins souvent.

AUTHENTIQUE

Le petit Henri, après un éclair et un coup de tonnerre:

—Oh! maman, je viens de voir un ange monter au ciel et fermer la porte bien fort derrière lui.

OBSERVATION

Une des grandes sources de bonheur pour des jeunes mariés, c'est l'absence de parents des deux côtés.

PAS DE DOUTE

Le détective.—Ainsi, M. le professeur, vous n'avez jamais vu auparavant celui qui vous a assailli.

Le professeur.—Jamais. Cependant vous pourrez le découvrir facilement, car il ressemble d'une façon extraordinaire au roi Amenhotep III, de la dix-huitième dynastie.

!!!

Entendu à l'Exposition, rue des Nations:

—Oui, messieurs, mesdames, je suis Japonaise, ce n'est pas une raison pour que l'on me *chine*.

ENTRE AMIES

Lise.—Emma m'a montré ce matin un de ses portraits pris quand elle avait cinq ans.

Féline.—Tiens! je pensais que la photographie n'existait pas à cette époque-là.

LOGIQUE

Si l'on veut mettre les journaux parmi les œuvres littéraires, il serait juste de placer Dame Rumeur parmi les muses.

SIMILARITÉ

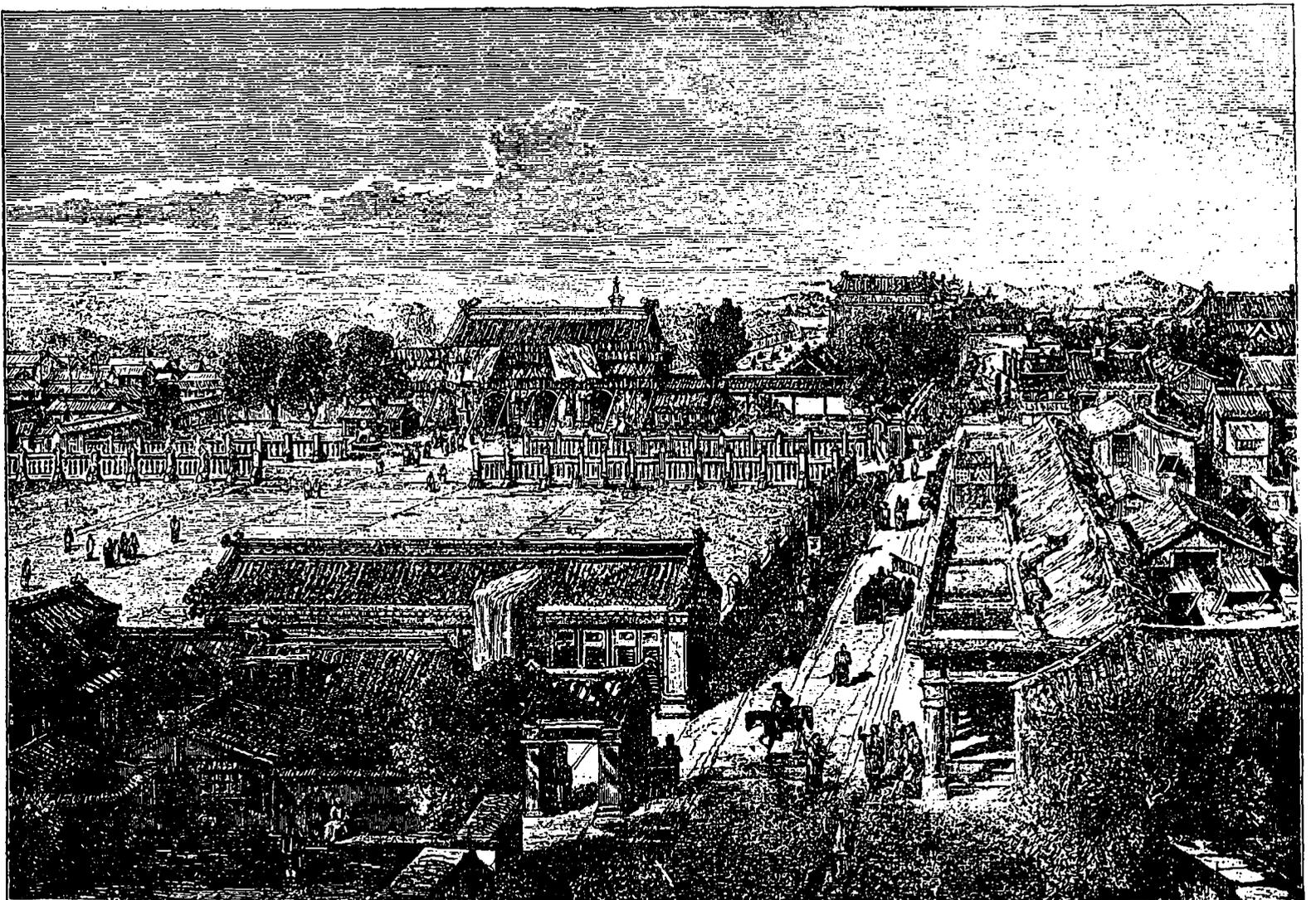


Le tramp.—Il y a une chose que j'aime dans la pêche: c'est que ça ressemble tant à ne rien faire du tout.

LA CRISE EN CHINE



UNE RUE DE PÉKIN.



LE PALAIS IMPÉRIAL A PÉKIN.

CHANGEMENT DE DESTINATION



I
Le comptable. — Pat, le boss est absent, va me chercher une bouteille de bière et deux sandwichs...



II
...Merci, Pat. Je ne t'oublierai pas dans mes prières. Tu peux t'éloigner, il n'y en a pas pour toi.

HOMME D'ESPRIT !

*Homme d'esprit : Eh mais qui diable ne l'est pas ?
Homme d'esprit ! mais oui, rien n'est plus ordinaire.
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire.
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus futs de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit dans le siècle où nous sommes
N'est, où je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement fécule de connaissance :
Proche, quolibets, folles illusions
Pointes, frivolités plaisamment habillées
Quelque superficialité, et des expressions
Artistement entortillées,
Joignez-y le ton suffisant,
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent
Pour moi, mon avis est, dut-il paraître étrange,
Que ces petits messieurs, qui sont si florissants,
Feraient un marché d'or s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.*

LA CHAUSSEE.

UN PARI

Le café du Commerce est un des mieux situés et des plus prospères de Faramont-en-Barrois. Tout voisin des deux principaux hôtels que possède cette agreste cité, il réunit une triple clientèle : durant les après-midi, les marchands de grains et de bestiaux y discutent leurs mercuriales et y tiennent leurs assises ; le soir, notamment à l'heure de l'apéritif qui coïncide avec celle de la plus importante levée postale, les commis-voyageurs y font leur courrier ; et les bourgeois de la ville, négociants, fonctionnaires ou industriels, qui apprécient le confort moderne et prisent les consommations de choix, s'y réunissent volontiers à leur sortie de table, pour déguster leur demi-tasse ou leur bock en fumant, en parcourant les journaux, taillant des bavettes aussi bien que des bésigues et des rams, ou s'escriant à l'entour des billards alignés au fond de la salle.

M. Thiriot, qu'on appelait communément Thiriot la Bête, afin de le distinguer de ses homonymes, gros rentier de la Ville-Haute et fervent amateur de chasse et de pêche, fréquentait assidûment le café du Commerce à cette époque. Il s'y rencontrait avec d'autres disciples de Saint-Hubert, avec M. de Saulx, qui se paraît encore du titre de lieutenant de Louveterie, avec l'avocat Vauthier et son ami Parisot, avec le capitaine en retraite Pontaubry, le chapelier Jouslin, l'ex-percepteur Balmont, toute une bande d'amis et de joyeux vivants.

Il aurait certainement manqué à M. Thiriot quelque chose d'indispensable s'il fût sorti de chez lui sans être escorté d'un ou deux de ses chiens et muni de son fouet à court manche de jone et à longue lanière de cuir tressé.

Un de ces fidèles toutous, un magnifique braque qui répondait au fallacieux appellatif de Sanspuce, fut un soir le héros d'une aventure dont se réjouirent fort les habitués du café du Commerce. Quant à son maître, à M. Thiriot la Bête, qui passait pour aussi laid que ses homonymes, MM. Thiriot le Rico et Thiriot l'Avare, il aurait volontiers ri de bon cœur également, s'il ne lui eût fallu entr'ouvrir son escarcelle et payer les frais de la fête.

Au nombre des consommateurs attablés dans le café, se trouvait, ce soir-là, un voyageur en vins et spiritueux, M. Victorin Barastol, représentant d'une importante distillerie de Tours, et aussi et tout nouvellement d'une maison de vins de Champagne, la maison Chalumeau d'Épernay. Célèbre, non seule-

ment dans toute la Touraine, mais dans tout le centre et l'ouest de la France par ses plaisanteries à froid et ses continuelles mystifications, Barastol était absolument inconnu à Faramont et dans la région de l'est, où il faisait sa première tournée.

Assis devant son mazagran, il savourait avec lenteur et conscience sa lourde pipe d'écuime artistement culottée, lorsque Sanspuce s'approcha de lui, flairant les morceaux de sucre étagés sur le petit plateau, près du long verre à facettes et du flacon de cognac.

Barastol passa et repassa sa main sur la tête de l'animal, lui tapota les flancs, puis lui tendit un morceau de sucre qui fut happé, broyé et avalé en un clin d'œil.

Un second morceau eut le même sort.

— Vous le gâtez, monsieur, crut devoir dire M. Thiriot, accoudé à la table voisine. Il sait pourtant bien que je n'aime pas qu'il aille ainsi quémander... Ici, Sanspuce ! ajouta-t-il, en brandissant son fouet. Couches-vous là... et ne bougez plus !

— Il ne me gênait nullement, répartit Barastol avec courtoisie. Vous avez là, monsieur, une bien jolie bête, continua-t-il ; quel beau chien !

— Oui, mais... mal élevé ! répliqua M. Thiriot. C'est cependant le garde Gilquin qui me l'a vendu, qui l'a dressé et... il s'y entend...

— Gilquin ? je crois bien, qu'il s'y entend ! exclama M. Saulx, le lieutenant de louveterie. Vous ne pouviez mieux vous adresser.

— Certainement ! firent en chœur MM. Pontaubry et Jouslin.

— N'empêche que cet animal-là, est d'une gourmandise ! J'ai beau le corriger... Peut-être ! C'est comme si l'on chantait.

— Tous les chiens, quand ils voient du sucre sur les tables, comme ici, reprit Barastol, ne manquent jamais de venir rôder à l'entour, ainsi que les mouches. C'est dans leur nature.

— Celui-ci est pire que les autres, monsieur, je n'en ai jamais eu d'aussi vorace, d'aussi glouton, d'aussi...

— C'est vrai ! Oui ! en effet ! interrompirent les compagnons et camarades de M. Thiriot.

— N'est-ce pas ? Vous avez tous remarqué ? Le sucre, ce n'est encore rien ; mais la viande ! Ah ! il devient féroce !

— Il y aurait cependant un moyen, insinua Barastol.

— Lequel ?

— La moutarde. Vous ne l'avez jamais essayé ?

— Je ne vous comprends pas, répliqua M. Thiriot.

— Que voulez-vous dire ? demanda M. de Saulx, intrigué et tendant l'oreille.

— Que ce chien, comme tant d'autres que j'ai rencontrés, préférera toujours de la moutarde au plus beau morceau de viande, au plus gros morceau de sucre...

— Vous plaisantez, monsieur, se récria M. Thiriot.

— Pas du tout.

— Aimera mieux de la moutarde... ?

— Que de la viande. Oui !

— Ah ! par exemple ! exclama-t-on à la ronde. Ce serait trop drôle !

— De la moutarde ? Ah ! je vous parie bien que non ! dit M. de Thiriot en éclatant de rire. Tu entends, Sanspuce ? Voici monsieur qui assure que tu préfères la moutarde à la viande !

— Je l'affirme et je tiens le pari.

— Que gageons-nous ?

— Un déjeuner pour nous tous, proposa le chapelier Jouslin.

— Messieurs, je suis obligé de partir ce soir pour Nancy par le train de onze heures quarante ; je ne puis donc accepter votre déjeuner pour demain ; mais je parie le champagne, une bouteille de champagne, marque Chalumeau, — la meilleure, messieurs ! — carte noire, pour chacun de nous, pour chacune des personnes qui nous entourent et nous font l'honneur de nous écouter.

Cette discussion avait effectivement attiré l'attention des autres con-

CHANGEMENT DE DESTINATION — (Suite)



III
Pat. — Jérusalem ! Voilà le boss...

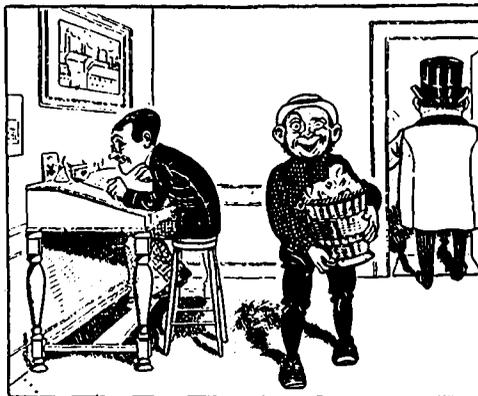


IV
Le comptable. — Vite dans le panier. Il ne verra rien.



V

Le boss. — Je ne pars pas aujourd'hui et... Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà encore le panier plein ? Pat, je t'ai déjà dit que je n'aime pas ces négligences-là. Va vider le panier dans la cave.



VI

Pat. — Oui, monsieur. Ce sera la seconde fois aujourd'hui...



VII

... Le beau frisé doit en faire une "lippe". Ça lui montrera à être ingrat ; mais je lui pardonne en buvant à sa santé.

sommateurs, qui tous s'étaient peu à peu rapprochés et attendaient l'issue du débat.

— Combien sommes-nous ? interrogea Barastol.

On se compte.

— Trente-sept. Eh bien ! je parie trente-sept bouteilles de champagne Chalumeau carte noire, que le chien de monsieur, cet intelligent et incorrigible Sanspuce, ici présent, aime mieux manger de la moutarde que de la viande ; qu'il quittera devant vous le plus savoureux bifteck, la plus appétissante côtelette...

— Pour se jeter sur la moutarde ?

— Pour se jeter sur la moutarde.

Tout le monde de rire et protester, et M. Thriot de relever de plus belle la gageure.

— Nous allons voir ! Ah ! saperlipopette ! Ce serait cocasse... Mais ça dépend d'abord de quelle moutarde...

— De la moutarde ordinaire, monsieur, celle que vous voudrez ! Vous, la choisissez vous même, répliqua Barastol.

M. Carchonnet, le patron de l'établissement, l'œil tout guilleret et émerillonné de l'aubaine, Mlle Clémentine, la caissière, les garçons Arthur et Colombin, tout le personnel se tenait prêt à offrir ses services.

— Arthur ! cria M. Thriot. Apporte-nous de la viande et un moutardier bien rempli. Là, monsieur ! reprit-il un moment après, en plaçant lui-même devant Barastol le dit récipient, plein à déborder, et le vaste plat ovale qui supportait un superbe morceau de rosbœuf, relief du dîner. Quand il vous plaira !

Et, d'un trait de couteau, M. Thriot coupa une large tranche de ce rosbœuf et la lança au chien.

Instantanément, avec ivresse, Sanspuce l'agrippa de ses crocs ; mais, au lieu de l'engloutir, il se retourna soudain, lâche bien vite sa proie...

C'est que Barastol, ayant plongé deux de ses doigts dans le pot à la moutarde, vient de les lui essuyer délicatement sous la queue et il faut se débarrasser au plus tôt de ce cautère, lécher et enlever dare dare cette cruelle emplâtre.

— Messieurs, à votre bonne santé à tous ? s'écria une seconde après le commis voyageur en levant son verre, où moussait et pétillait l'incomparable Chalumeau. Et à la prochaine fois ! à ma prochaine tournée monsieur ! Je vous donnerai votre revanche ! acheva-t-il en frappant amicalement sur le bedon du père Thriot, qui fronçait les sourcils et riait jaune.

ALBERT CIM.

LA MÈCHE

— Octavie ! hurla madame Grinche qui lisait son journal dans le jardin de sa propriété de Bondy-les-Poudrettes, Octavie, est ce que vous perdez la tête, ma fille ? Il est sept heures et trois minutes et vous n'avez pas encore mis la table !!!

Monsieur Grinche qui lisait également son journal, d'une opinion diamétralement opposée à ce ui de madame Grinche, se retourna tout d'une pièce (les deux époux à leur ordinaire étaient installés dos à dos) et déclara d'une voix pointue :

— Vous vous trompez, ma chère... il est sept heures moins deux minutes. J'ai réglé ma montre sur l'horloge de la gare aujourd'hui même.

— J'ai réglé la mienne également, monsieur Grinche, riposta l'aimable épouse... Si vous avez la berlue, ce n'est pas ma faute.

— Ce n'est pas la mienne non plus si votre vue baisse, Hermangarde.

— Je vous engage à parler d'infirmités de vieillesse. S'il n'y avait que votre vue, à vous, qui baissât... Mais votre intelligence, ou du moins le peu que vous en eûtes jamais, prend le même chemin.

Tout le temps qu'Octavie passa, sans se presser, à dresser le couvert, la discussion conjugale continua sur ce ton.

Il convient d'ajouter que ni l'un ni l'autre des conjoints Grinche n'avait tort, madame ayant réglé sa montre sur l'heure extérieure et monsieur ayant placé les aiguilles de son chronomètre dans la position de celles du cadran intérieur qui retarde, comme on sait, de cinq minutes sur l'autre.

Mais cette solution si simple ne leur fut jamais venue à l'idée.

Cependant ils se mirent à table. Madame servit le potage et ils commencèrent à manger en silence.

Soudain des cris d'orfraie... Madame venait de découvrir dans son assiette un cheveu dont la teinte carotte décelait l'origine sans mépris possible : il appartenait à la roussie Octavie.

Ce fut une terrible explosion de colère. La cuisinière comparut devant sa patronne courroucée. La vérité m'oblige à constater que son attitude était plus gouailleuse que repentante !

— Qu'est-ce que cela, ma fille ? demanda madame Grinche, solennelle.

— Ça, c'est un cheveux, pardino !

— Et à qui ce cheveux ?

— A qui voulez-vous qu'il soit, si ce n'est pas à moi ?

— Et voilà ce que vous avez failli me faire avaler !

— Oh ! c'est pas d'la poison... J'les teins pas, comme j'en connais qui le font.

— Vous êtes une insolente... Je vous chasse... A-t-on jamais vu une malpropreté pareille... me faire manger ses cheveux, c'est écœurant, ma parole...

— Écœurant... Oh ! là là... Faut pas tant faire la dégoûtée... Pour un malheureux cheveu !... Monsieur est moins difficile que madame.

— Monsieur !... Que voulez-vous dire ?

— Sûr que c'est pas lui qui s'plaindrait si j'y offrais un de mes cheveux, puisque hier il m'a suppliée d'y en donner toute une mèche !!!

LEON VALBERT.

SES PRÉPARATIFS

M. Damien. — Vous voulez épouser ma fille. Avez-vous seulement préparé une maison pour la recevoir ?

Le jeune Front d'Airain. — Je vous crois ! Pendant votre excursion de pêche j'ai aidé à votre femme et à votre fille à faire leur grand ménage.

POMPONNERIE

J'sis-t-un pompier, je l'is sans pompe,

Et, pour la pompe, à moi l'pompon :

J'm'appell' Pompafeu (Théopompe)

Et quand qu'faut pomper, j'dis : " Pompons ! "

LE SEUL TRAFIC

Le touriste. — Un village bien propice à la santé, je suppose ?

Le villageois. — Ma fois, si ce n'était que c'est une place où la prohibition est en vigueur, je crois que les pharmaciens feraient mieux de fermer boutique.

CRUELLE !

Le dudu. — Ne pourriez-vous pas faire des efforts pour arriver à m'aimer un peu ?

Mlle Feline. — Non, monsieur, je me suis bien promis avant de prendre mes vacances de ne rien faire qui soit de nature à me fatiguer.

UN COMMENCEMENT

Lui. — Vous ne voulez pas dire qu'avec un revenu de \$3,000 par année nous pouvons nous marier ?

Elle. — Certes non, mais c'est suffisant pour nous permettre de faire des dettes.

ET C'EST INCONTESTABLE

Paulin. — Je ne voudrais pas pour beaucoup faire partie d'une expédition au pôle nord.

Justin. — Ni moi. Je préférerais être au pôle sud.

Paulin. — Quelle différence y a-t-il entre les deux ?

Justin. — Toute la différence du monde.

C'ÉTAIT DÉJÀ DÉCIDÉ

Madame. — Brigitte, vous ne partirez pas avant que notre autre servante arrive.

Brigitte. — Certainement non, madame, car je veux dire à la nouvelle quelle espèce de femme vous êtes.

PAUVRE TOTO!



I
Une toute petite pomme verte si facile à amener : ...

II
... à peine une bouchée ou deux ; ...

CHRONIQUE

Avec la guerre du Transvaal nous était venue une avalanche de livres de toutes sortes sur ce pays, ses habitants, ses mœurs et habitudes.

Et voici que l'imbroglio chinois nous procure la publication de plus nombreux ouvrages. Les uns sont des rééditions, mais le plus grand nombre, des nouveautés qui semblaient attendre l'heure propice pour se présenter au public.

Au Pays des Pagodes, par M. A. Raquez, est de cette dernière catégorie. Les revues littéraires nous en font connaître les principaux chapitres.

L'ouvrage paraît avoir été écrit dans un grand esprit de sincérité, car c'est l'ancien ambassadeur chinois à Paris, Tchang-Ki-Tong, qui le dit dans la préface qu'il a bien voulu écrire pour le livre de M. Raquez. Voici un extrait de cette préface :

« Quant à moi, écrit-il, je souhaite que tous les voyageurs ressemblent à celui qui vient de passer de longs mois au milieu de nous. Le public européen connaîtrait mieux notre pauvre Chine et son paisible peuple, considéré plus que jamais comme quantité négligeable. Il l'apprécierait à sa juste valeur ; il l'aimerait mais non cependant—je l'espère—au point de vouloir la dévorer. »

« Nous ne demandons pas qu'on nous habille, mais nous ne voulons pas qu'on nous déshabille et nous protestons contre les habilleries de certains charlatans qui nous posent sur le visage des moules dont ne nous a pas gratifiés la nature. »

« Un récit sincère de voyageur vaut, à mon sens, infiniment mieux qu'une proposition de désarmement général ou qu'une conférence de la paix. »

« Il saisit l'opinion publique, prévient les méprises et dissipe les malentendus qui, souvent, engendrent la guerre. »

« Les peuples qui habitent notre planète à la fois si vaste et si petite ne sont-ils pas faits pour s'entendre ? Ils s'entendraient, s'estimeraient et s'aimeraient, s'ils se connaissaient mieux. »

« Puisse le livre de Raquez être une solide pierre apportée à cet édifice de la fraternité ! Je lui souhaite tout le succès qu'il mérite. »

« L'auteur du *Pays des Pagodes* ne chante pas la Chine que Bazin nous présentait à l'Opéra Comique :

La Chine est un pays charmant
Qui doit nous plaire assurément !
Partout des sonnottes,
Partout des clochettes ?

« Mais une Chine, vieille de plusieurs milliers d'années et dont l'existence a pour base la vie sociale. »

« Suivez donc Raquez. Disposez de sa pensée, moteur plus rapide que la vapeur ou l'électricité. Il vous fera parcourir, en peu d'instant, le vaste Empire du Milieu. »

« Avec un tel *cicovone* vous ne regretterez pas votre excursion. Donc, bon voyage ! »

* * *

M. Raquez a visité les deux régions de la Chine qui s'opposent l'une à l'autre : la Chine de Hong-Kong, de Shanghai, à demi civilisée par le contact des Anglais, et la Chine intérieure, inquiétante et terrible, où, seuls, quelques missionnaires ont pénétré, au péril de leur vie, et résident, entre les persécutions et les supplices.

Comme il s'embarquait sur le *Han-Kow*, superbe *ferry-boat*, qui devait le conduire de Hong-Kong à Canton, il fut témoin d'un spectacle significatif. Ces bateaux sont divisés en deux parties très distinctes : l'une, confortable, réservée aux Européens, et la seconde, sordide, où les indigènes sont entassés. Défense est faite à ceux-ci de sortir de leur domaine et de franchir le seuil des passagers de première classe. Parfois, cependant, des pirates guettent le *steam-boat* au détour du fleuve, ils l'envahissent, le dévalisent et se sauvent avec leur butin. Pareille épreuve n'a pas été infligée à M. Raquez. Les quatre-vingts ou cent Chinois empilés sur le *Han-Kow* étaient d'humeur pacifique. Au milieu d'eux, se tenait un vieux Céleste, assis dans une chaire improvisée, faite de caisses et de paniers, et qui, les yeux clos, les lèvres crispées, découvrant et recouvrant tour à tour ses longues dents déchaussées, et s'élevant d'un geste lent et régulier de pendule, répandait sur l'auditoire la semence de la parole biblique. C'était un Chinois récemment converti au christianisme et que son zèle de catéchumène muait en apôtre. Ce pont du *Han-Kow* représentait assez exactement et symbolisait, si l'on peut dire, l'état de la Chine, tiraillée entre l'esprit de lucre et d'entreprise des étrangers, la routine et la misère des habitants et l'effort de la propagande évangélique.

Pour se faire une idée de ce que sera l'immense empire dans deux ou trois siècles, quand les mœurs occidentales l'auront envahi, il suffit de parcourir les rues de Shanghai : une sorte de fusion s'y est opérée entre le passé et l'avenir. La ville est agréable, commerçante et prospère ; on y gagne de l'argent et on l'y dépense. Les Anglais vivent un peu à la chinoise, et les Chinois à l'anglaise. Ce ne sont, par les rues, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, que nopces et festins :

« Un banquet réunit, ce soir, à Foochow Road, plus de trente Chinois et trois Européens parmi lesquels j'ai la chance de me compter. »

« En face de la station de police, le restaurant Yi-ping-chiang. Installation à l'européenne, cuisine, service à notre instar. De grandes salles pour banquets, d'autres, moins grandes, pour groupes d'une vingtaine de couverts, des cabinets particuliers. Tout est plein. Dans les couloirs, une animation comparable à celle de nos grands restaurants du boulevard au moment du coup de feu. De toutes les salles s'échappent des miaulements de chanteuses, des grincements de *Hou-djin* ou des pizzicatis de *pipa*. »

« Très *smarts*, les convives, la plupart à longs ongles, aux doigts garnis de bagues étincelantes, et la boutonnière supérieure garnie du petit chaquet en bois de *jiao* ou de cèdre odorant. »

Les convives mangent à l'européenne ; pourtant, ils ne renoncent pas à toutes les coutumes locales : il est de règle que l'on invite, aux agapes de ce genre, de petites danseuses chargées de les égayer.

Ainsi, l'existence s'écoule assez gaiement dans cette cité de luxe. Mais on a l'impression qu'un mur la sépare des provinces plus éloignées.

KODAK.

UNE SANCTION

L'étranger.—Ainsi le jeune Larime est bien reconnu comme un vrai poète ?

Le villageois.—Oui, monsieur, à tel point que pas un marchand ne voudrait lui avancer pour la valeur de cinq cents.

MOT D'ENFANT

La mère.—Comment, Lili, c'est ainsi que tu te conduis après avoir fait ta prière pour être une bonne petite fille toute la journée...

Lili.—Je n'avais pas cela dans l'idée quand j'ai fait ma prière.

IL Y A PROGRÈS

La petite Lili assise sur les genoux de son père, se contemple longuement dans un miroir à main, puis se tournant vers le papa :

—C'est le bon Dieu qui m'a faite ?

—Oui, mon enfant.

—C'est lui aussi qui t'a fait ?

—Oui.

—Eh bien, conclut Lili après une pause, le bon Dieu travaille bien mieux maintenant qu'auparavant.

HELAS !

Ondine.—Est-ce vrai que sans l'intrépidité d'un baigneur tu te noyais à Sainte-Agathe ?

Lucienne.—C'est bien vrai. Seulement je n'ai pas de chance : le sauveteur est un homme marié.



III
... puis une crampo dans l'estomac suivie d'une autre ; ...

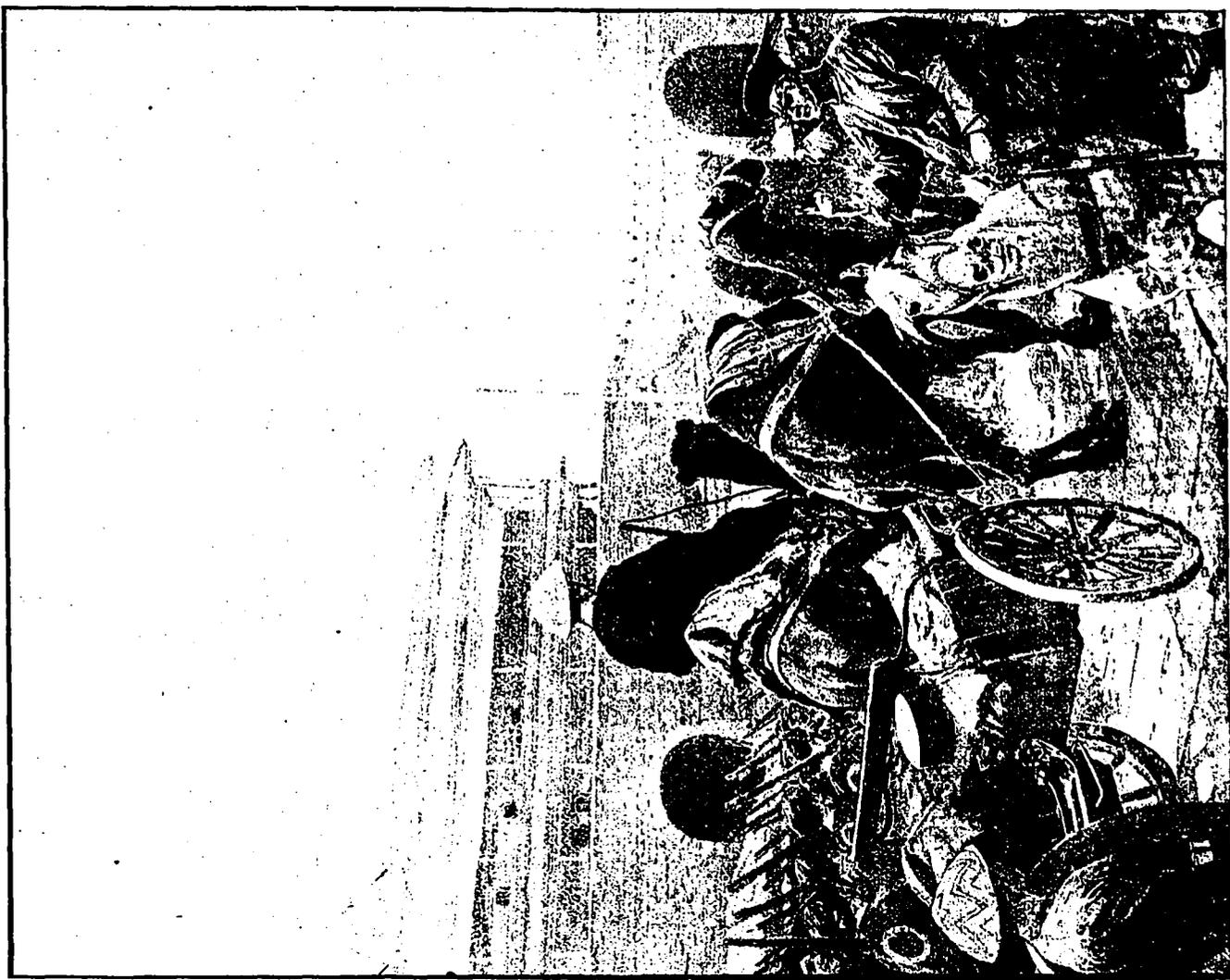


IV
... Et le ciel compte un ange de plus.

LA CRISE, EN CHINE



LECTURE D'UN ÉDIT IMPÉRIAL.



TROUPES CHINOISES ENTRANT A PÉKIN.



ENTRÉE DE L'AMBASSADE FRANÇAISE.

L'EMPLOI DE SES REVENUS



M. Célestin.—Tiens, tu possèdes un cheval ? Je ne te savais pas si bien dans tes finances.

Philidor.—C'est que j'ai le soin de mettre de côté tout l'argent que j'emprunte à mes amis.

BALLADE DE LA REINE DES FLEURS

La rose est la reine des fleurs.
Soit ! Mais un mot qui court les rues
Dit que des goûts et des couleurs
Les disputes sont incongrues.
Il a raison. Les fleurs sont drues,
Chacun en cueille une en chemin ;
La reine entre tant d'apparus
C'est la fleur qu'on a dans la main.

Tout a sa fleur : les bois sifflent,
Les champs blessés par la charrue,
Les prés où l'aube a mis ses pleurs,
Les bords des rivières acérés,

Mêmes les rocs noirs de verrues,
Blanche, ou bleue, ou jaune, ou carmin,
Celle qu'on croit des plus courues
C'est la fleur qu'on a dans la main.

Les épiciers, les emballeurs,
Les niais, les coquecigrues,
Et les fous ont aussi les leurs.
On peut voir des dames fêrues
Pour les sauges et pour les rues.
Parfois on préfère au jasmin
Un charbon à crêtes bouvrues :
C'est la fleur qu'on a dans la main.

ENVOI

Prince, qu' mes leçons soient crues :
Car, aujourd'hui comme demain,
La reine des fleurs encore eues
C'est la fleur qu'on a dans la main.

JEAN RICHEPIN.

BOUTADE

Une loi bien simple, — car elle supprimerait tout l'encombrant fatras des avis, règlements, etc. . . passés, présents et à venir, — la plus utile des lois, dis-je, vu qu'elle les renfermerait toutes, serait celle qu'on formulerait comme suit :

“Tous les citoyens français des deux sexes seront considérés comme des enfants en bas âge.”

Du reste, ils sont déjà considérés comme tels. En nul pays, une autorité aussi paternelle n'intervient pour empêcher les gens de se faire du bobo.

En chemin de fer, des placards nous mettent en garde contre la fâcheuse tentation que nous aurions de descendre avant l'arrêt complet du train.

Comme on nous sait parfaitement capables de “faire joujou” avec les choses les plus sérieuses, un autre avis — toujours en chemin de fer — nous menace d'une punition sévère pour le cas où nous nous amuserions à tirer la sonnette d'alarme.

Et nous sommes des enfants tellement dociles que j'ai connu des gens aimant mieux se laisser assassiner que d'être punis pour avoir tiré cette sonnette.

Ah ! depuis Adam et Ève, nous sommes bien améliorés. Nos premiers parents goûtèrent au fruit défendu, et furent, pour cela, châtiés comme chacun sait.

La leçon, pour vieille qu'elle soit, a porté ses fruits. Les compagnies de chemins de fer, contre argent comptant, nous enferment dans un paradis terrestre et roulant dénommé wagon. . .

Là, nous pouvons jouir de la vue du paysage, des bouillottes gelées pendant l'hiver, des voisins qui nous complimentent, bref nous abreuvons de toutes les joies qui accompagnent un voyage en chemin de fer. . .

Mais les compagnies nous disent : “Tu ne toucheras pas à la sonnette d'alarme. . . si tu y touches, je t'enverrai un gendarme dont la dextre vengeresse maniera un procès-verbal. . . écrit d'ailleurs. . . et le sacrilège que tu auras commis te suivra perpétuellement sur ton casier judiciaire.”

Heureusement — je le répète — ce forfait est rare. La descendance d'Adam, sachant ce qu'il en coûte, se garde bien d'aller cueillir la sonnette d'alarme. . . tirer le fruit défendu.

En omnibus et en tramway, c'est la même chose. . . Un avis défend aux enfants que nous sommes de nous tenir debout sur l'impériale parce que

nous pourrions tomber sur la chaussée. . . Un autre nous enjoint, avant de descendre, de voir s'il n'y a pas une voiture venant en sens inverse. . .

L'autorité, cette bonne vieille grand'mère, semble dire : “Tu pourrais te faire écraser, mon chéri. . .”

L'enfant chéri — lisez le contribuable français — est encore considéré comme un petit malpropre qui crache partout.

Voilà qu'on lui enseigne, à présent, qu'il ne faut pas cracher par terre dans la rue. . .

C'est au nom de l'hygiène, pour éviter la propagation du bacille de la tuberculose. . .

Comme toujours, chers petits que nous sommes, cette prohibition part d'un bon naturel. . . on tient à notre santé à tous, chers petits que nous sommes.

Le tout serait de savoir si le but sera atteint ! . . . Enfin, soyons des enfants obéissants et crachons d'ores et avant, non dans notre mouchoir, mais bien dans notre crachoir. . . de poche. . . stérilisé. . . antiseptisé, et moyennant cela, au lieu de mourir de phtisie dans notre lit, nous décéderons tranquillement d'une automobile rentrée. . . dans notre abdomen.

Car il y en a qui font plus de 60 kilomètres à l'heure, ce que ne pouvait faire le cheval le plus emballé. . . à l'époque où la plus noble conquête de l'homme s'emballait encore.

Mais il y a belle lurette que le cheval a renoncé à cet emballage, pensant avec juste raison qu'on va toujours assez vite quand le but de l'existence n'est que la boucherie hippophagique. . .

Remercions, encore une fois, le pouvoir paternel qui veille sans cesse sur notre faiblesse infantile, et attendons-nous à ce que, bientôt, l'État nous prenne tous sur ses genoux pour nous bercer, en disant : “Fais dodo, mon petit. . . tu auras du gâteau !” . . .

Cette nourrice sèche ne peut manquer de nous faire prendre, au biberon, son lait stérilisé — oh ! combien ! . . .

JULES MAUVRAÇ.

RIEN QUE CELA

La maîtresse.—Pourquoi M. Querens, le collectionneur, vous a-t-il remercié de vos services ?

Le nouveau serviteur.—Pour une niaiserie. J'avais besoin de gants et j'en ai pris une vieille paire qui avait appartenu à feu Napoléon I^{er}.

UN HOMME CALME

Le conducteur.—Vous voyagez sur un train rapide avec un billet ordinaire. Vous allez vous faire descendre.

Le voyageur.—Je ne puis empêcher le train d'aller vite. Modérez son allure, ça fera aussi bien mon affaire.

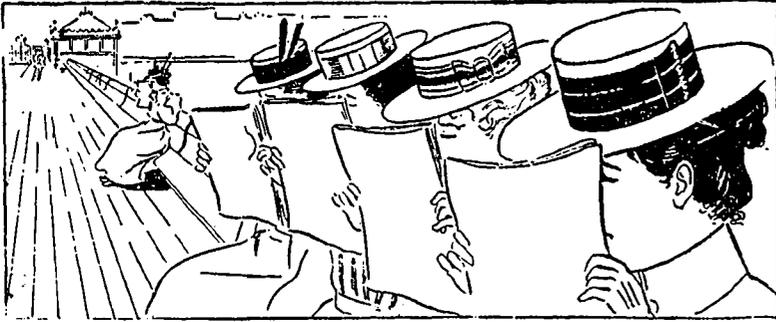
DISTRACTION



—Figurez-vous, docteur, que notre cochon a l'influenza.

—Faites-lui prendre des bains de pieds à la moutarde, un lait de poule le soir en se couchant et, trois fois par jour, des gargarismes au vin de champagne. . . si ça ne lui fait pas de bien, ça ne peut pas lui faire de mal.

CES FILLES D'ÈVE



I

UN GASCON

Puisqu'il est entendu que tous les Méridionaux s'appellent au moins Marius, j'appellerai le mien de ce doux et illustre nom. Quant à être du Midi, celui-là, il en était à en revendre ! Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, il l'exagérait dans des proportions tellement notables qu'on aurait volontiers cru à une plaisanterie de goût douteux d'ailleurs s'il n'avait été d'une sincérité élatante. Il avait quelque chose comme une double vue produite par ce coup de soleil que reçoit en naissant tout naturel du royaume de Mistral.

Ainsi, si l'on disait devant lui qu'on avait mangé du gras-double à déjeuner, tout de suite il renchérisait. Il avait fait bien mieux : il avait mangé du gras-triple ! Parlait-on d'une voiture à traction mécanique ou simplement animale : il avait vu plus fort. Et il nous citait un phénomène encore inconnu, la voiture à traction végétale. Un jour qu'on le complimentait sur sa corpulence, qui était énorme, d'ailleurs, il eut l'audace de nous raconter l'affreux mensonge suivant :

—“Moi, ce n'est rien, nous dit-il. Il fallait voir mon père. Il était tellement grand qu'on n'a jamais pu le photographier, que par fragments : il ne pouvait pas entrer tout entier dans l'objectif.”

Comme au fond c'était un excellent garçon, nous lui faisons une guerre acharnée, dans l'espoir de le corriger de ce défaut qui prêtait parfois à rire. Mais allez donc faire entendre raison à un gaillard de cette trempe ! Il prétendait qu'il ne faisait que voir large et que c'était nous qui exagérons en ramenant les choses à de trop petites proportions.

Et il continuait de plus belle.

Il nous soutenait qu'étant allé une fois au théâtre, la jumelle dont il se servait rapprochait tellement les objets, qu'il s'était heurté le front au balcon de la galerie d'en face en voulant lorgner une jolie femme. Une autre fois il prétendait qu'étant sorti de chez lui en retard pour aller à un rendez-vous, il y était arrivé avec une avance de cinq minutes, tellement il avait marché vite. C'est ce qui s'appelle rattraper le temps perdu. Enfin je l'ai entendu de mes propres ouïes, soutenir l'in vraisemblable aventure suivante :

Il avait eu, jadis, un chien qu'il aimait beaucoup, et qu'il avait perdu depuis. Son affection pour cet animal domestique était telle qu'il avait fait faire son portrait par un peintre de ses amis. Or, le portrait était tellement vivant qu'il aboyait chaque fois qu'il entendait un bruit insolite.

—Voyons, mon ami, lui dis-je à la suite de cette dernière gasconnade, tu ne te rends pas compte que tu tiens des propos ridicules. Ça a beau t'être égal, c'est gênant pour ceux qui sont avec toi.”

Il daigna en convenir :

—Oni, me répondit-il ; j'ai beau faire, je ne peux pas me débarrasser de cette sacrée habitude. Aussi, si tu veux m'être agréable, tu m'avertiras chaque fois que j'exagérerai. Si nous sommes devant des étrangers, tu n'auras tout simplement qu'à me tirer par le pan de ma jaquette.”

J'acceptai, mission d'autant plus ingrate que je n'étais pas payé pour remplir ces fonctions. Mais que voulez-vous ! Je suis d'une nature si désintéressée ! La première fois que Marius me donna l'occasion de m'acquitter de ma corvée volontaire, nous étions dans le monde. Il venait de louer un superbe appartement et il répondait à une charmante dame qui lui demandait des renseignements sur sa nouvelle installation :

—“Votre salon est-il grand !” minaudait l'aimable personne.

Marius, désireux d'éblouir sans toutefois exagérer par trop, hésita un moment :

—“S'il est grand !...” balbutia-t-il. Puis, avec un aplomb imperturbable il ajouta :

—“Il a au moins mille mètres de long !”

La dame eut un sourire que je qualifierais d'ironique si vous ne vous étiez déjà douté qu'il devait être tel.

—“Et comme largour ?” insinua-t-elle.

Marius se sentit décontenancé ; d'autant plus décontenancé qu'un vigoureux tiraillement de son smoking lui avait fait comprendre qu'il venait de commettre la gaffe intense.

Alors, éperdu, il voulut se rattraper en ramenant la superficie à de plus justes proportions.

—“Comme largour ?” bégaya-t-il dans son trouble... Oh ! trois pieds à peine !

Du coup je fus dégoûté. Je lâchai incontinent mon rôle glorieux de pouvoir modérateur. Cet homme était décidément trop bête. Je renonçai à le voir.

Nous passâmes bien des années sans nous rencontrer. Le hasard, qui vient toujours à point dans les histoires les plus sangrennes — témoin celle que j'ai l'honneur de vous raconter — nous mit un jour en présence l'un de l'autre.

Marius était voûté, cassé, maigri ; sa barbe et ses cheveux avaient blanchi. Lui que j'avais connu si jeune, si ingambe, donnait à présent l'exemple de la plus lamentable décrépitude.

—“Comment te voilà fait, ne pus-je m'empêcher de m'écrier en le voyant dans cet état. Que t'est-il donc arrivé !”

—“Mon cher, me répondit-il d'un ton mystérieux, tel que tu me vois j'ai cinquante-cinq ans.”

—“Allons donc ! Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus et tu avais alors quarante ans.”

—“C'est vrai, objecta Marius, mais il faut que tu saches. J'ai été gravement malade, alité, et quand je me suis relevé, tu ne me croiras pas ? Et bien, j'avais vieilli de dix ans !”

Et il ajouta en toussottant :

—“Aussi je pars pour le Midi...”

Il me donna son adresse et je lui écrivis plusieurs fois. Mes lettres me retournèrent avec la mention : *Inconnu*. A la fin je me lassai et ne m'occupai plus de lui.

J'avais oublié de vous dire que Marius était, de sa profession, fabricant de boussole. Ça peut vous paraître drôle, mais il n'y a pas de sot métier, surtout si l'on réfléchit que les boussoles ne se fabriquent pas toutes seules ; puis cette parenthèse servira à expliquer la suite. Je désespérais de jamais revoir mon Marius, quand un autre hasard, aussi intelligent que celui mentionné plus haut, le remit une seconde fois sur mes pas.

—Je reviens de passer quelque temps en Norvège, me déclara-t-il sans préambule ; c'était pour ma santé.

—Comment ! dis-je, tu souffrais de la poitrine, et c'est en Norvège que tu vas te soigner ? C'est, sans doute, à cause des sapins ?

—Mieux que cela, dit-il. Tu sais que, de mon métier, je suis obligé de travailler dans l'aimant ; or il arrive à ceux qui travaillent ce métal la même chose qu'aux mineurs. A force d'en respirer des parcelles infiniment petites, on finit par en avoir l'organisme saturé. Et comme tu connais la propriété de l'aimant de se tourner toujours vers le nord...

—Eh bien ? fis-je anxieux.

—Eh bien ! mon cher, le jour où j'ai voulu partir dans le Midi, je me

disposais à me diriger vers la gare d'Orléans. Mais la force de l'aimant que j'avais absorbé était telle, qu'elle m'a poussé malgré moi vers la gare du Nord !

Je n'eus pas le courage d'insister. J'ai compris ce jour-là, qu'en fait de boussole, la sienne avait reçu une sérieuse atteinte.

LORD CHEMINOT.

UNE COMPENSATION

La voisine.—N'est-ce pas terrible pour vous de penser qu'à votre mari est si loin, au milieu des glaces, à la recherche du pôle nord !

L'autre.—C'est vrai ; mais, d'un autre côté, quand je m'éveille la nuit, j'ai au moins la consolation de savoir qu'il n'est pas au club.

DIFFÉRENCE

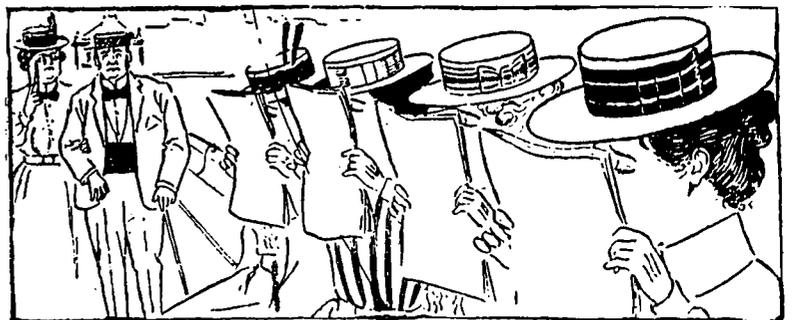
Toto.—Quelle différence y a-t-il entre habitudes et vices ?

Le père.—Les habitudes sont nos petites manies et les vices sont celles des autres.

AU CLUB

Bob.—Ta femme sait-elle plusieurs langues ?

Tom.—Rien qu'une, mais elle en tire le meilleur parti.



III



I

TIMGAD

*Si l'inconscient berger qui vient dans cette enceinte,
Parmi les palmiers nains et dans les chênevis,
En survit la grandeur et la majesté sainte
Il mènerait plus loin ses chèvres et brebis !*

*Lorsqu'on entend parfois folâtrer les cabris
Dans les buissons dallés de mosaïques peintes,
Il semble que le vent gardien de ces débris,
Y passe en murmurant de très noires plaintes !...*

*Ici fut l'atrium couronné du ciel bleu,
Ici le sanctuaire et le marbre du dieu :
Enfin, entre les filts de colonnes superbes*

*Sous des genévriers et près d'un tamarin
Se lit un ex-voto caché parmi les herbes :
"A Jupiter Tonant, père du nom romain !"*

A. DE VIALAR.

ANECDOTES ROYALES

Une jolie anecdote sur le roi de Suède, qui vient d'être l'hôte de Paris. Un membre de l'Institut, M. Gaston Bonnier, se promenait, voici tantôt quinze ans, en herborisant, aux environs de Stockholm. Tout à coup à un détour du chemin, il aperçut un autre naturaliste, qui, lui aussi, recueillait des plantes dans un herbier ; ce naturaliste était suivi de sa femme, montée sur un petit âne. On ne tarda pas à entrer en conversation.

Mais l'heure du déjeuner sonna :

— Ne connaissez-vous pas une auberge dans les environs ? demanda M. Gaston Bonnier.

— Mais pourquoi ne déjeuneriez-vous pas chez moi, en compagnie de ma femme ? répliqua l'inconnu.

M. Bonnier accepta.

On était arrivé devant le palais du roi de Suède. L'inconnu s'arrêta, fit ouvrir les portes et pria M. Bonnier d'entrer, en lui disant :

— Que voulez-vous ? je suis le roi de Suède, je n'y peux rien... je suis bien obligé de vous inviter dans mon palais...

Et, durant tout le déjeuner, le roi ne parla que de botanique.

— Autre anecdote.

Oscar II était, dans sa toute première jeunesse, passionné pour le jardinage. Du temps qu'il habitait Saint-Raphaël, il voisinait avec Alphonse Karr et partageait son amour des fleurs.

Le prince avait apporté de Stockholm une superbe collection d'ouvrages botaniques. Un jour, Alphonse Karr fait demander au royal bibliophile de lui prêter pour quelques heures le *Genera plantarum* de Linné.

— Dites à votre maître, répondit le prince, que mes livres ne sortent point de chez moi, mais qu'il peut venir les consulter ici tout à son aise.

Peu de temps après, Son Altesse, à court d'arrosoirs pour ses plates-bandes, fit prier son voisin d'en mettre quelques uns à sa disposition.

— Dites à votre maître, répondit Alphonse Karr, qu'il peut venir arroser ici tout à son aise... mes arrosoirs ne sortent pas de chez moi.

Le prince et l'écrivain ne s'en aimèrent pas moins dans la suite.

COMPTABILITÉ

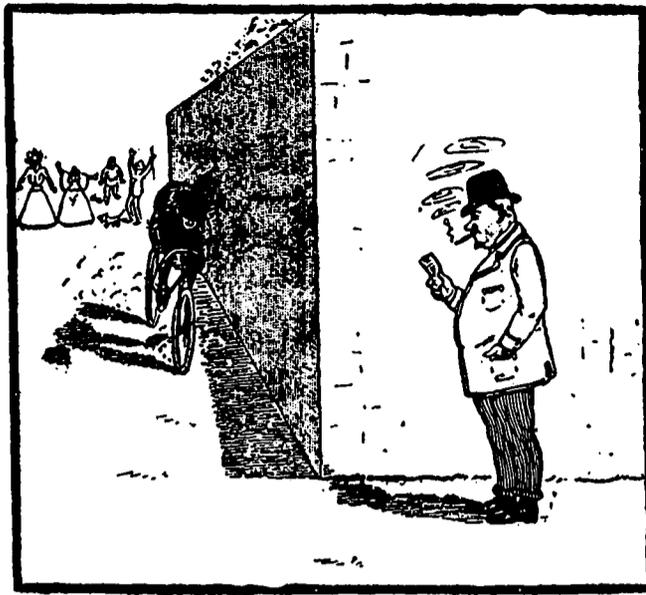
Le comptable.—A quel compte vais-je porter la somme que vous a enlevée l'ex-cuisinier avant de prendre la fuite ? Aux profits et pertes ?

Le patron.—Non, portez-la au compte des dépenses courantes.

LA RAISON

Le mari.—Le repas est excellent aujourd'hui.

La femme.—Ça s'explique : la cuisinière attend quelques amis à elle ce soir.



II

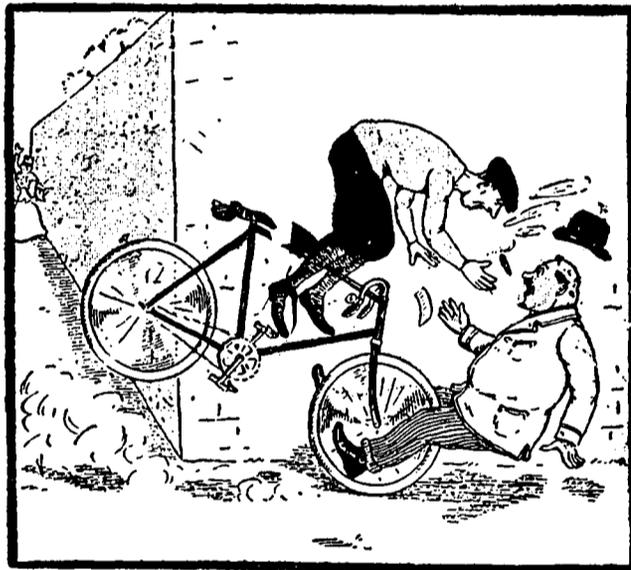
LA PRUDENCE EST LA MÈRE...

Madame.—Déjà rentré, cher mari, viens que je t'embrasse.

Monsieur.—Montre-moi tes mains d'abord.

Madame.—Oh ! quel soupçonneux...

Monsieur.—Je veux voir avant si tu n'as pas un compte de couturière.



III

L'EXPLICATION

Latulippe.—Julie, vous êtes une vraie belle fille. Dites donc, voulez-vous m'épouser ?

Julie.—Comment ?

Latulippe.—M'épouser, je dis bien. Je ne sais pas pourquoi, mais je vous aime beaucoup.

Julie.—Vous ne savez pas pourquoi. Voulez-vous que je vous le dise ?

Latulippe.—Vous seriez bien aimable.

Julie.—C'est parce que l'Évangile vous dit d'aimer ceux qui ne vous aiment pas. Maintenant, faites moi le plaisir de déguerpir.

PAUVRE BÉBÉ

Bébé.—Hi ! hi ! hi !

La bonne dame.—Qu'as-tu à pleurer, mon petit ?

Bébé.—Tous mes frères y ont un congé, moi n'a pas !

La bonne dame.—C'est regrettable, pauvre mignon. Pourquoi n'as-tu pas de congé toi aussi ?

Bébé.—Parce que je vas pas encore à l'école.

PAS DANS SES FONCTIONS

Le voyageur (qui a perdu sa route et a été pillé).—Maintenant que vous avez pris tout ce que j'avais, serez-vous assez bon de me mettre sur la bonne voie.

Le voleur (insulté).—Me prenez-vous pour un vulgaire policeman ?

PAS SA FAUTE

Le juge.—Frapper un homme aussi vieux... Vous devriez avoir honte !

L'accusé.—Ce n'est pas ma faute s'il a vieilli. Il y a des années que je le cherche et, à dire le vrai, j'aurais préféré le rencontrer lorsqu'il était plus jeune.

COURRIER FEMININ

Pour terminer notre petite revue de la coiffure à travers les derniers siècles.

A l'époque contemporaine, la nomenclature devient interminable. Il n'est pas un magasin de modes qui, à chaque saison, ne s'ingénie à inventer un nom pour désigner le chapeau du jour. En somme, toutes les formes anciennes, nouvelles ou rajouinies peuvent se ramener à quelques types, et les noms les plus pompeux et les plus bizarres ne servent le plus souvent qu'à parer d'une étiquette neuve, un modèle qui n'est nouveau que parce qu'il est oublié. On revoit les Toques, les Tourtes, les Casquettes, les Bérêts, les Frondeurs, les Ligneurs, etc. On baptise les Chapeaux du nom des Parrains et des Mairaines. C'est l'anarchie complète dans le *Royaume des Chapeaux*; mais la mode passée seule est ridicule.

A titre de curiosité, nous rappellerons ici sommairement les créations les plus connues.

Le Chapeau *Impératrice*, rond, assez grand, les bords relevés.

Le Chapeau *Russe*, rond, très petit, bords retroussés et bordés de velours.

Le Chapeau *Elisabeth* ou à *l'Amazone*, rond et de formes variées, les deux extrémités pointues, comme le bonnet dit Louis XI, ou les bords larges et arrondis, ornés de plumes de coq, de paon, d'autruche, de geai, de fantaisie.

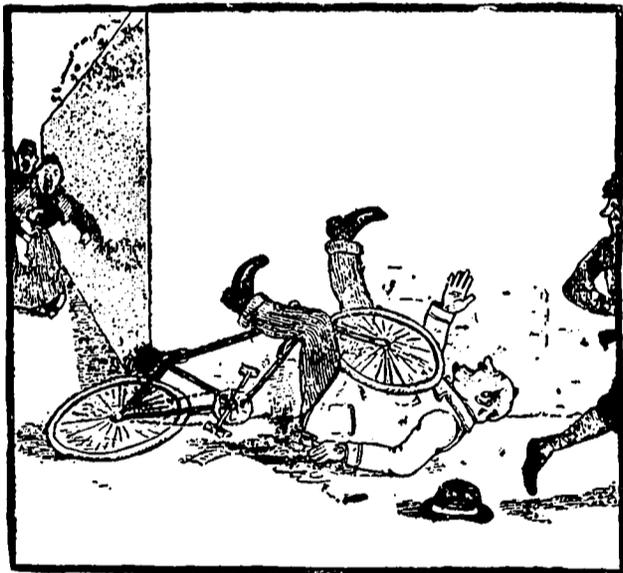
Le Chapeau *Marie Tudor*, à la *Gainsborough*, à la *Polichinelle*.

Le Chapeau *Fanchon*, le Chapeau *tendu* (1853 et 1854). Le *Fanchon* est très rabattu par derrière, la passe courte, relevée par devant et très ouverte sur l'oreille.

Vers 1860, on reprend le *Chapeau anglais*, bien différent de celui du XVIII^e. Il est en velours noir, les bords retroussés, doublés en velours pensée: au milieu, un large nœud pensée surmonté d'une plume de faisan.

Le Chapeau *Pamela*, où le bavolet tient au chapeau.

Le *Tricorné*, sur le modèle de la coiffure masculine sous Louis XIV et Louis XV.



IV

Le Chapeau *Louis XIII*, qui se plie.

Plus récemment, la *Toque écossaise*, couronne de fleurs avec nœud de ruban de moire par derrière.

Après tout, qu'importe la forme ou le nom des chapeaux, si les minois sont jolis sous les coiffures les plus extravagantes?

On se moque volontiers des anciennes modes; seule, la mode nouvelle n'est pas ridicule, mais elle passera demain comme les autres. Et pour-



V

tant elles ont été admirées, célébrées et chantées, même celles qui, s'éta-geant en pyramides, avaient trouvé le secret de mettre la tête d'une femme au milieu de son corps, et Parny dédiait ce quatrain à Eléonore:

Sous ce chapeau quelle grâce est la mienne,
Quelle ombre douce il répand sur tes yeux,
Cette couronne, au contour gracieux,
Orne ta tête et fait tourner la mienne.

Millevoye a composé une *Épître sur le Chapeau 1812 de Florine*.

Vigé, le candidat perpétuel à l'Académie, offrait un quatrain à Corinne. Comme conclusion au *Chapitre des Chapeaux*, on peut rappeler ces vers sur *La Parisienne*:

Elle a su plaire à toute époque
Point de costume si raillé,
Point de toilette si baroque,
Dont on n'a jamais raffolé:
Toupets d'une hauteur étrange,
Flottantes annelures d'ange,
Titus, bandeaux, coques, fontango,
Cheveux crépés, frisés, poudrés,
Turban, réseau de la Castillo,
Chapeaux grands comme une bastille,
Ou petits comme une pastille,
Donnez-lui ce que vous voudrez.

* * *

Le docteur Carles donne aux ménagères d'excellents conseils pour éviter dans les confitures les fermentations, les moisissures et les cristallisations qui produisent de désastreux effets.

Stérilisez, dit ce savant, non seulement le savoureux produit de votre fabrication, petite ou grande, mais encore les vases destinés à le recevoir, c'est-à-dire éliminez et mortifiez les germes! Ces germes, sous forme de poussière, existent à la surface des fruits et des récipients destinés à les loger. L'ébullition, la coction, suffisent pour les stériliser dans les fruits et dans le sucre; mais pour les vases et les pots les contenant, voici comment il convient d'opérer:

Au moment où les confitures ou gelées sont cuites, on place les récipients en verre, en porcelaine ou en faïence, dans une terrine, et on les recouvre d'eau, portée à la température de 5 ou 10 degrés centigrades. Au bout de quelques minutes, on les passe, un par un ou deux par deux, dans une bassine pleine d'eau bouillante, dans laquelle se trouvent déjà les carrés de papier parcheminé, soigneusement découpés, que l'on destine à les recouvrir. Au bout de cinq minutes, à l'aide d'une pince ou d'une pincette, on retire un de ces pots de l'eau en ébullition et on le vide, puis tout aussitôt, on y verse la confiture bouillante, on le coiffe de son papier, on le met sous scellés avec une ficelle qui a été également passée à l'eau bouillante, les germes, les bacilles, les microbes, les microzoaires, les protozoaires et les ferments sont bien attrapés: la confiture n'est pas pour eux.

XXX.

JE VOUS CROIS!

Le *Scraps*, de Londres, raconte celle-ci: John Lancaster, le comédien, visitait Québec en compagnie d'un soldat anglais en retraite, attaché à sa troupe. Rendu au monument de Wolfe, le soldat demanda ce que c'était.

—C'est ici qu'un grand héros est tombé, répondit le guide.

—S'est-il fait mal? interrogea encore le soldat.

—S'il s'est fait mal? s'exclama l'autre. Je vous crois, il en est mort.

L'ENFANT TERRIBLE

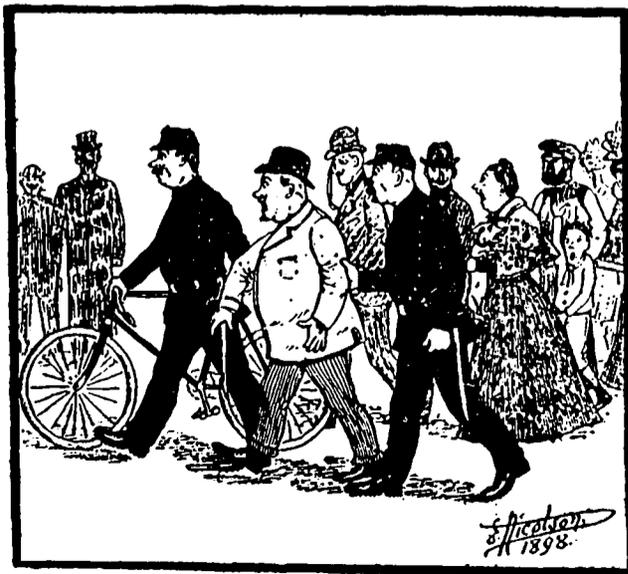
Toto (après avoir longtemps fixé l'hôte).—Savez-vous, monsieur, que vous buvez aussi bien que nous.

L'hôte (surpris).—Et pourquoi pas?

Toto.—Sais pas. C'est maman qui disait que vous buviez comme une éponge.

CHEZ LE PEINTRE

Mme Lamouche.—N'oubliez pas en faisant mon portrait que je parle du nez et que je suis un peu sourde de l'oreille gauche.



VI

POUDRE PARISIENNE POUR LES PIEDS

En vente dans toutes les Pharmacies et les magasins de Chaussures ou par la maille sur réception de... 25c

GUÉRIT les PIEDS BRULANTS, TENDRES, DÉMAN-GEANTS, AMPOULÉS, CRUVAÏÉS, ENFLÉS, etc. Agents: ROWELL & BURY, 85 St-Jacques, Montreal.



LES PATÉS DE BOUF.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. — Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en languueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peuvent être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules C. T. C. Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépot Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

PROVERBES ARABES

Ne se fait une idée du poids du *mouzouel* que celui qui en a reçu les coups.
Tout homme doit goûter la mort.
Fais le boire et questionne-le ensuite.
Celui dont la dent le fait souffrir cherche les tenailles.
La vue ne rafraîchit pas le cœur.
Celui qui agit avec bonne foi l'emporte sur celui qui agit avec ruse.
Travaille, et Dieu t'aidera !
Consulte le galeux plutôt que le médecin.

L. JACQUOT.

SURPRENANT

Le Baume Rhumal fait disparaître les aiguës de poitrine.

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

Le vicomte de Castellardé a emmené son garde-chasse à l'Exposition. Il le fait monter au premier étage par un des escaliers mobiles.

— Eh ! bien, Jean, comment trouves-tu ça ?

— Oh ! Monsieur, s'il y avait seulement quelques auberges sur la route, on se laisserait entraîner comme ça jusqu'à la lune.

Le monsieur. — Nous organisons le congrès de la matelasserie !

Le directeur du chemin de fer. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le monsieur. — Ça !... c'est pour voyager à quart de prix en chemin de fer !

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.
Epouses
The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1002, Montreal

Wood's Phosphodine,
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.
The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

— C'est dans cet alléux précipice qu'il y a un an, ma pauvre belle mère est disparue... Nous n'en avons jamais eu de nouvelles...

— Ne vous désespérez pas... comme on dit... pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

— Enfin, Monsieur, quel est votre genre de pièces !

— En deux mots, Monsieur, c'est du Rostand purifié !

ENCORE UN DE COULÉ



Elle. — On m'a dit que parmi ces nains il s'en trouvait parfois de très intelligents.
Lui. — Oh ! pas celui-là, jo le connais. C'est un nain... bécote !

Institut d'Optique
... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal
(Coin rue Cadieux, 20 Fente à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches", Diamants combinés, et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ENERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRES.
AVIS. — Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des Etats Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hro p.m. à 4 heures p.m.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

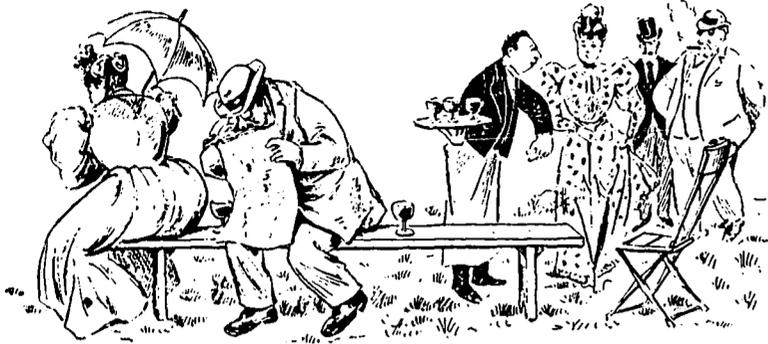
Toutes PRESCRIPTIONS OPTIQUES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE. — Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CELEBRES VERRES d'Optiques, etc.
EN GARDE. — Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lorgnons des Pedlars, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES, En employant le POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera romi. 25c. En vente partout.
JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

AU DERNIER PIQUE-NIQUE



I

La Peur des Coups de Sonnette

C'était une bonne vieille maison bourgeoise à trois étages.

La déesse de la tranquillité avait dressé là son simple autel de divinité calme, et l'on ne pouvait concevoir des êtres qui eussent, plus que les locataires de la bonne vieille maison, cette quiétude modeste, retirée, particulière aux gens doués d'une conscience liliale et de rentes confortables.

Les derniers venus, un monsieur avec sa dame, — si vous sachiez comme ils sont aimables, — vivaient là, depuis trois ans, leurs existences parallèles.

Leurs plaisirs étaient doux et graves ; ils n'avaient pas d'enfant, Dieu merci, et jamais l'impeccable symétrie du vieux salon de famille n'avait été détruite par l'exubérance folle d'un marmot tapageur.

Depuis le concierge, M. Jean, jusqu'au monsieur seul du troisième, la maison respirait l'honnêteté, et l'harmonie qui régnait entre ces âmes également simples emplissait le presque centenaire édifice.

Quelle bonne vie on avait là ! Que de silence, que d'intimité, que de quiétude, que de bonheur !

Jamais le roulement d'une voiture ne les venait tirer de leur béatitude ; le son clapoteur d'aucun piano n'agaçait leurs oreilles désaccoutumées de tout bruit. Jamais la face importune de quelques gueux sales, vêtus en bandit, ne collait à leurs vitres, trop hautes, sa grimace de souffrance.

Bref, c'était un amour de vieille bicoque, avec, à l'extérieur, l'air ratiné des vieillards que le temps dégrade ; à l'intérieur, c'étaient de bonnes gens sans haine comme sans orgueil, fidèlement gardés par un peu farouche mais si aimable concierge.

Il est superflu de dire qu'à dix heures tout ce petit monde honnête était idéalement couché.

On n'avait pas d'exemple d'un locataire qui, depuis de longs mois, fût rentré plus tard qu'à onze heures.

M. Jean dormait donc sur ses deux oreilles sans avoir jamais à tirer le cordon qui vieillissait encore dans sa guaine de rouille, et il eut été bien stupéfait d'entendre grincer la sonnette presque aphone qui vivait au-dessus du lit de sa calme vie de sonnette bourgeoise et désœuvrée.

Il convient d'ajouter que ce temple de la douceur de vivre était élevé dans une rue paisible aux confins mêmes de la cité. Par conséquent, plus de silence encore, plus de repos et plus d'isolements.

Ce soir-là, soir d'hiver, nuit de neige, on s'était couché un peu plus tard que d'habitude. La bonne Mme X... vous savez bien, cette dame qui est si gentille, au deuxième, avait réuni chez elle les quelques locataires de la maison. On avait bu du thé relevé d'une larme de rhum, très peu, je vous en prie, les liqueurs ne fatiguent, mangé quelques petits gâteaux à la cuiller et causé autour du feu le plus honnêtement du monde.

On n'avait cependant pas remarqué l'absence du monsieur seul du troisième. Il est vrai que son air étrange incitait à plus de correction que de familiarité. On s'était longtemps fourbu l'es, rit à sonder les mystères de son passé et l'enigme de son présent.

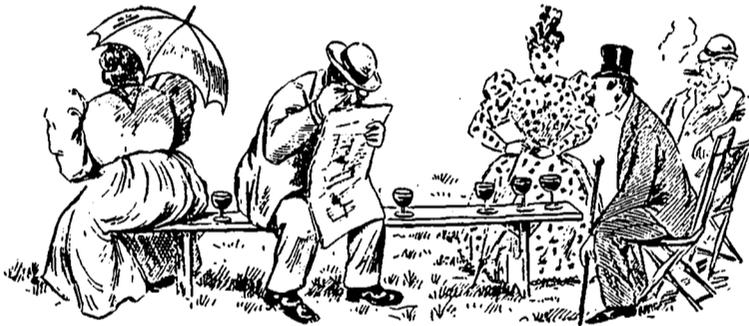
Mais, quoi qu'on fasse, l'hypothèse est la mère du doute, et l'on avait fini par ne plus se préoccuper des manières un peu froides derrière lesquelles il semblait se passer quelque chose : manières rêveuses, mais si correctes en tout point qu'il était impossible que l'on y relevât un manquement aux us de la bonne compagnie.

M. et Mme Jean dormaient depuis tantôt deux heures. Il était donc à peu près minuit lorsque l'épaisseur de leur sommeil fut traversée par le bruit d'un grincement insolite.

Le grincement se répéta, l'œil de Mme Jean s'ouvrit. Le grincement devint continu, furieux ; Mme Jean réveilla son mari : "Écoute donc Jean, qu'est-ce que ça peut être que ce bruit ? J'ai pour, moi, tu sais !"

Le grincement semblait venir de la porte, passer le long du couloir, s'arrêter au-dessus du lit en un crissement plus distinct de métal rouillé.

M. Jean se dressa, alluma la bougie et réfléchit. Mme Jean s'était



II

Et le lendemain matin, des passants relevèrent, assommé dans le coin de la porte, le monsieur seul du troisième, sorti sans avoir prévenu M. Jean et qui, rentré tard, se vit poursuivre par deux individus dont l'attaque avait été assez peu rapide pour lui permettre de tirer, mais en vain, pendant trois minutes consécutives, le cordon rouillé de la bonne vieille maison à trois étages.

GEORGES DELAQUYS.

DÉFINITION

Toto.—Qu'est-ce que c'est un politicien ?

Le père.—C'est un homme qui brûle de se sacrifier pour son pays... en temps de paix.

LE REVERS

Lucie.—Arthur se plaint à dire que je suis une perle de grand prix.

Emma.—Méfie-toi, car les individus qui parlent ainsi ont rarement ce qu'il faut pour payer le montant que cela vaut.



III

La lecture du vieux monsieur sérieux cause un désastre.

blottie contre lui en un effarement d'enfant peureux. M. Jean était un homme, lui, et il devait à sa dignité de développer une intelligente initiative, puisque aussi bien l'occasion se présentait à lui de faire acte d'homme et de prendre, de sang-froid, une décision énergique.

Et comme l'insupportable crissement courait toujours le long de la muraille, bondissant maintenant par saccades nerveuses (il approcha même de sonnette qu'il tira de sa lointaine torpeur et lui fit rendre un gémissement de crécelle abandonnée), M. Jean passa l'ontement son caleçon. Mme Jean le supplia alors de rester, de ne pas s'aventurer, de ne pas courir au-devant d'un probable et mystérieux danger.

Rien n'y fit. M. Jean mit ses pantoufles.

Puis une idée lui vint, radieuse, illuminante :

—Je vois ce que c'est, dit-il, ne tremble plus ; c'est tout simplement le cordon qui est rouillé et qui grince.

—Mais alors, objecta Mme Jean, un peu rassurée, s'il grince, c'est que quelqu'un doit le tirer.

Etant donnée l'agitation fiévreuse où tremblait Mme Jean un instant auparavant, cette présence d'esprit est vraiment faite pour étonner quelque peu.

—Apparemment, appuya son courageux époux. Pourtant voilà bien longtemps que personne n'est sorti et je ne pense pas qu'il manque quelqu'un ce soir. Tout le monde doit être couché. Je vais tout de même aller voir.

—Oh ! non, supplia Mme Jean, non, Jean. Si c'était quelque mauvais homme ? Oh ! non, n'y pas ! Puisque personne n'est sorti, ça ne peut être que quelqu'un du dehors et ce n'est pas la peine d'ouvrir à des gens qui ne demanderaient peut-être qu'à nous faire un mauvais coup.

La sonnette gémit encore à un bondissement plus fort. Ah ! si la sonnette avait sonné, ç'aurait été un carillon fantastique, à en juger par le tressaillement désespéré du fil de fer dans le calme de sa rouille amoncelée.

—Tu vois, on resonance, dit Mme Jean, tu ne vas pas risquer de te faire assommer, attendu que personne n'est sorti et que tu n'as pas le sens commun.

—Je crois que tu as raison, réfléchit M. Jean. Voyons, la dernière fois que nous avons ouvert, c'est il y a deux ans, quand Mme Z... a marié sa fille. Mais elle nous avait prévenus.

—C'est justement pour ça, dit vivement Mme Jean convaincante, si quelqu'un était sorti il nous aurait prévenus ; je t'en prie, Jean, ne t'expose pas inutilement. Allons, couche-toi.

M. Jean, dignement, se rendit aux raisons de sa femme, heureux au fond d'esquiver la promenade dans le couloir, à minuit, pour aller ouvrir à quelqu'un qu'on ne connaissait pas et dont les intentions n'étaient peut-être pas des plus pacifiques.

Le cordon violemment tiré, se cassa ; la sonnette tressaillit une dernière fois, puis un bruit sourd se fit à la porte, un étouffement de quelque chose d'imprécis qui sentait son mystère et... plus rien.

La nuit, le silence, l'apaisement.

Pour Campements et Pique-Niques...

Vous aurez besoin d'une bouteille de Marinades pour cette excursion d'été, mais quelle honte si vous alliez les trouver doux et sans goût. Les "Stephen's Pickles" sont toujours sains et mis dans un Vinaigre de Malt absolument pur et dans des bouteilles bouchées d'une façon parfaitement hermétique. Les

Stephen's Pickles

ne désappointeront jamais ni vous ni vos amis. Vous ne trouverez pas par-ci par-là une bouteille qui soit meilleure que celle dont vous avez été satisfait—leur excellence ne varie jamais. Pour les campements et les pique-niques, ils sont toujours le "véritable article."

Votre Epicier les vend.

Hamacs

10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoiqu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

—L'un des endroits du globe où l'on pratique le plus la chasse du phoque, est la baie de Yakutat, en Alaska. Les chasseurs sont des Indiens auxquels l'huile qu'ils tirent des phoques est un aliment, un combustible, une boisson, et un moyen de conserver certains petits fruits sauvages : ils mangent également la viande des phoques et en utilisent la peau. Armés d'une carabine ou d'un fusil à harpon, les Indiens montent sur de petits bateaux pouvant contenir deux personnes. Dès qu'ils aperçoivent un phoque, ils se tiennent immobiles ; mais, aussitôt que l'animal a plongé, ils se dirigent à toute vitesse vers l'endroit où le phoque a disparu, et au moment où il reparaît à la surface de l'eau, lui envoient un coup de fusil.

AUTREFOIS

L'illustre Mazzantini compte ouvrir prochainement à Paris une plaza de toros.

La nouvelle, aussitôt connue, a jeté le désarroi dans le monde bovin. Et voici la touchante épître qu'intercepta, un jeune nègre attaché au cabinet noir :

(Air de la *Promise*)

C'est ton p'tit taureau,
O ma vache aimée,
Qui t'écrit ce mot...
Triste destinée !
Je pleur' comme un veau
Toute la journée.
Qu'il a de tourments
L'pèr' de tes enfants !

Vrai, d'être taureau,
C' n'est plus un' carrière !
L' métier est à l'eau !
Bien folle la mère
Qui destin' son veau
A c' métier d' misère.
Y a plus d'agrèments.
Y a qu' des embêt'ements.

J'évoqu' nos beaux jours,
Ta beauté troublante,
—Chers instants trop courts !—
Ta grac' souriante.
Je te r'vois toujours
Belle et languissante,
Qui d' tes yeux mutins
Régard' passer les trains.

On ne sait pas ce que la vache a répondu.

Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2133 rue Notre-Dame, Montréal

LE MEME CAS

Le mendiant.—J'ai une famille nombreuse qui en est à se demander d'où lui viendra le prochain repas.

Serrelapoiqne.—Dans le même cas chez nous. Ce matin ma femme a décidé de changer de boucher.

PAS EN TOUT

Le patron.—Je vais être obligé de renvoyer le *storeman*. Trop paressoux...

Le caissier.—Lent on tout.

Le patron.—Non, pas en tout : il est très prompt à se fatiguer.

Le Soda

Le Soda à pâte peut être utile de beaucoup de manières, surtout quand on a, à la main, un Soda garanti pur comme le

Dwight's Cow Brand

Ce Soda sert de médecine aussi bien que de nourriture.

Notre livre de recettes donne beaucoup d'informations très utiles sur ce sujet. Nous l'en voyons franco sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE

34 Rue Yonge, TORONTO

PROSPÉRITÉ



La dame.—Mais, mon ami, pourquoi ces deux chapeaux ?
Le petit mendiant.—Je vas vous dire... Je fais tellement d'affaires, que j'ai été obligé de m'agrandir.

LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Blameth
HYGIÉNIQUE,
ADHÉRENTE,
INVISIBLE.
Seule Décomposée à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Faites Votre Choix

Parmi des centaines de Bargains en Meubles à notre GRANDE VENTE DE LIQUIDATION. Tout est réduit de 10 à 40 pour cent. Tous les articles absolument nouveaux et dans les styles les plus récents.

Nous emmagasinons et assurons sans frais les meubles jusqu'à ce qu'on en ait besoin.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 Rue CRAIG et 2442 Rue STE-CATHERINE.

"Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour ; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche ; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

ANALOGIE

Un homme qui se remarie doit être quelque peu spéculateur.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

35 Rue St-Jacques, MONTRÉAL.

CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et 1/4 en quatre-vingt-cinq secondes. Peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend camera Yale, machine à développer, 1 paquet de "hypos" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de deux films, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 points de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est adhésivement encastrée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez reçues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, n., Toronto.

MODES PARISIENNES

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 921.—Le yoke est d'un magnifique effet et forme l'attraction de cette robe. L'étoffe de la robe est en cachemire rose et le yoke en étoffe brodée. Le yoke décrit deux courbes vers le centre; il en est de même à l'arrière. Aux poignets les mêmes courbes sont observées. Le corsage est ample, la ceinture légèrement dessinée

3 verges, 44 pouces de largeur, suffisent pour enfants de 3 ans.
No 921 est coupé en dimensions pour enfants de 4 à 10 ans.

No 939.—Corsage pour dames.

No 921.—Robe de petite fille.



NO. 921
CHILD'S DRESS.



NO. 939
LADIES' WAIST.

No 939.—Voici quelque chose à la fois simple et original. Le collet est d'un effet très chic. Il est piqué et en velours léger couleur pruno. Il en est de même à la ceinture. Le reste du costume est en soie popeline é-rue. Le corsage est sur doublure ajustée au devant. Le yoke peut s'enlever pour faire place à un autre d'une étoffe différente. La manche se termine en cloche.

Pour le yoke-jaquette et la manche il faut 2 verges, 44 pes de largeur. Le collet et la ceinture exigent 1 verge $\frac{1}{2}$, 22 pouces de largeur.

No 939 est coupé en dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

A BON ENTENDEUR SALUT

Elle.—Depuis combien de temps me courtisez-vous ?

Lui.—Six ans. Pourquoi cette question ?

Elle.—Oh ! pour rien. Seulement maman me soutenait à midi que ça faisait neuf ans.

JUPE MARINETTE en cover-coat marine, gris, beige, rouge, doublée d'alpaga, façon nouvelle, plissée de chaque côté à plis piqués laissés libres du bas, avec pli rond derrière.

AVANT DE LES UNIR

Le maire (qui est poète à ses heures):—

— Tout est bien là, Code, écharpe, besicles.
Je commence... Hum ! mes amis, levez-vous,
Car je vous veux lire quelques articles
Sur les devoirs respectifs des époux.
Vous devez, vous, monsieur, à votre femme
Ici présente, aide et protection !
Vous, en retour, vous lui devez, madame,
(Ne riez pas), de la soumission.

CE CHER PETIT

Un bambin de six ans souffrait beaucoup d'une dent qu'on dut faire arracher. Ce fut une affaire. Il avait grand'peur du dentiste ; il fallut lui acheter sa mauvaiso petite dent à prix d'or. Le dentiste lui en offrit vingt sous sur l'ordre secret de sa mère. Encore le patient, d'abord fasciné par l'énormité de la somme, regretta-t-il amèrement le marché ; pendant l'opération, il jetait les hauts cris ; il eût rendu volontiers son beau franc tout neuf et gardé sa dent.

Quelque temps après, cependant, c'était le tour de sa mère à pleurer. On était à la veille du terme et l'argent manquait dans le petit ménage. Où en trouver ? Tout à coup l'enfant sauto sur les genoux de sa mère, l'embrasse et lui dit avec mille caresses éalines :

Dis donc, petite mère, si tu en as besoin d'argent, j'irai me faire arracher encore une dent, veux-tu ?

PAUVRE ELLE, PLUTOT

Elle.—Y a-t-il longtemps que votre ami est aussi chauve ? Il a l'air si jeune.

Lui.—Il est né ainsi.

Elle (sympathique). — Pauvre garçon !

DANS UN AUTRE ORDRE DE CHOSES

Tiff.—Avez-vous entendu parler de ma composition ?

Biff.—Je ne vous savais pas musicien.

Tiff.—Je veux parler de mes créanciers.

CORROBORATEUR

Biff.—Un malheur n'arrive jamais seul.

Tiff.—C'est vrai. L'autre jour, après la naissance de mon quatrième enfant, ma belle-mère est venue s'installer chez moi.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 1.
Onduler les cheveux très légèrement ; crêper les côtés et les relever tous ensemble, en formant un mouvement faisant attache.



Fig. 2.
Prendre un nœud à trois branches, d'environ 40 centimètres de long, à pointes frisées ; le fixer sur la fondation et le natter très lâche.



Fig. 3.
Relever cette natte, la faire aller de gauche à droite et placer les pointes en avant ; l'ouvrir de façon à ce qu'elle forme coque.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

BABY-LAS PHILOSOPHE

La vie est une chose bizarre, étrange, insensée.

Plus elle s'allonge, plus se raccourcit.

**

Un malheureux qui s'est précipité de la tour Eiffel passe en tourbillonnant à la hauteur de la première plateforme.

On l'entend murmurer :

— Jusqu'ici, ça ne va trop mal...

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1116

... DE ...

Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargne beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques

Armés de très grandes lunettes, Des savants que l'on dit calés, Tra les montes s'en sont allés Pour y relancer les planètes.

Et dans leurs calculs emballés, Ils nous racontent des sottises, S'offrant froidement nos binettes A la façon d'Alphonse Allais.

Pour une malheureuse éclipse, Ils vous parlent triangle, oclipse, Avec un aplomb sans pareil.

Et sans même voir, ma parole, Que la lune a trouvé très drôle D'en boucher un coin au soleil.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"

35 RUE ST-JACQUES.

THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

UN AVEUGLE QUI VOIT JUSTE



L'aveugle. — Je ne voudrais jamais que ma femme s'habille avec une toilette aussi excentrique... on se fait vraiment trop remarquer !

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. S. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Librairie Française

JULES FONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Maizerot.
PROCHAINEMENT : *L'Aiglon*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avance.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

TIMIDITE



Elle. — Bien ! Est-ce qu'on couche ici ?
Lui. — J'attends que mon voisin s'en aille : il est assis sur mon pardessus.

SOLEIL COUCHANT

Les ajones éclatants, parure du granit,
Dorant l'âtre sommet que le couchant allume :
Au loin, brillante encor par sa bare d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds, c'est la nuit, le silence. Le ciel
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume ;
Seul, l'Angelus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'océan s'unuit.

Aloes, comme du fond d'un abîme, des traînes,
Des bandes, des rivières, montent des rois lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge échantail.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

MOSAÏQUE

Selon les Cochinchinois, toutes les maladies proviennent de la méchanceté des Ma-Ki (démons). D'où cette conclusion logique : pour guérir, il n'y a qu'à chasser le démon coupable. Pour atteindre ce but, il faut user de ruse ; si vous employez la violence, le démon s'entêtera et ne délogera pas du corps de sa victime.

On spéculo donc sur sa gourmandise. En chantant, criant, dansant, et tapant sur des gongs, pour attirer son attention, on apporte sur un petit radeau des bananes, des oranges, un cochon de lait. Puis l'on amène le malade devant cet étalage, on lui en fait faire le tour, afin que le démon se rende bien compte des friandises qui l'attendent, et l'on met le radeau à la rivière. Les indigènes sont persuadés qu'alors le démon s'élançe hors du corps du malade et rejoint le radeau, — qui l'emporte au fil de l'eau

taudis que l'on amène le plus vite possible la victime, enfin délivrée. Tel est le traitement usité en cas de choléra.

S'il n'y a pas de guérison, l'on a recours alors à des moyens plus énergiques : on cherche à empoisonner le démon en faisant avaler au malade un amalgame de cendres, de griffes, de tigres, de peau de serpent hachée, etc... Il va de soi que généralement, c'est le malade qui est empoisonné.

Le plus célèbre des comédiens anglais Garrick, mort en janvier 1779, était paraît-il, d'origine française. Il descendait d'un gentilhomme normand, que la révocation de l'Edit de Nantes fit, en tant que Huguenot, sortir de France et se réfugier en Angleterre, où il anglicisa son nom.

Comme en Angleterre, même à cette époque, la profession de comédien n'entraînait en rien la dignité civique, un lord proposa au grand acteur de se mettre sur les rangs pour entrer au Parlement.

— Non, dit Garrick, car après avoir joué avec assez de talent mon rôle au théâtre, je craindrai de jouer celui d'un sot parmi les représentants de la nation. Mieux vaut que je reste comme je suis.

Un poète — ces gens-là mettent leurs rimes partout — s'avisa un jour d'arranger ainsi cette anecdote.

Qui, moi ! prétendre au Parlement !
Non ! c'est mon jardin seulement,
Qu'après ma femme j'idolâtre,
Et Garrick, content de son lot,
Craindrai sur ce nouveau théâtre
De jouer le rôle d'un sot.

Benjamin Johnson, célèbre auteur dramatique anglais, né en 1574, mort en 1637, contemporain et ami de Shakespeare, a laissé dans ses manuscrits le secret qu'il employait pour appeler l'inspiration

“... Je fis, dit-il, le plan de mon *Volpato*, et j'en écrivis la plus grande partie en buvant dix douzaines de bouteilles d'un vin délicieux, dont le lord T... m'avait fait présent. Je suis sûr que cette pièce passera à la postérité.”

“... J'écrivis la scène de *Catiline*, dans laquelle paraît l'ombre de Sylla, après m'être enivré avec mes camarades à la taverne du Diable. Je m'en étais furieusement donné ce jour-là, et j'avais de belles idées. Si dans la même pièce il y a une scène que l'on a trouvée plate, c'est que, lorsque je l'écrivis, je m'étais avisé pour la première fois de tremper mon vin. Cela ne m'arrivera plus.”

“... Le 20 mai, le roi me fit présent d'une bourse de cent guinées. J'allai régulièrement m'enivrer à la taverne du Diable : et je finis mon *Alchimiste* à la soixantième guinée.”

“... A Noël, milord B... me mena à la campagne. J'y trouvai bonne provision de claret, et, aux dépens de la cave du bon lord, je composai la *Femme silencieuse*. J'en lus le premier acte à milord, il sourit et ordonna qu'on portât chez moi un tonneau du même vin. Je finis la pièce en buvant le claret : c'est ce qui fait qu'elle se soutient si bien.”

“... J'ai encore quelques autres autres petites pièces de ce genre, du vivant de l'honnête M. Ralph, aubergiste du Diable, à qui Dieu fasse paix. Je me souviens que je fus un hiver entier sans esprit, c'est que le pauvre Ralph mourut dans ce temps, et que son successeur nous donnait de mauvais vin, etc.”

A la fin d'une comédie de la fin du siècle dernier, un des acteurs chantait ce qui suit en guise de leçon à tirer de la pièce jouée.

Tout est en déroute.	Maint homme à sacoches
Chacun à présent	Au perron se rend.
Plus ou moins sans doute,	Mais gare à nos poches,
Tient de l'éléphant.	Car, tout en courant,
Chacun a sa trompe	N'a-t-il pas sa trompe,
Qui pompe, qui pompe,	Qui pompe, qui pompe ?
Chacun à sa pompe	N'a-t-il pas sa trompe
Qui pompe notre argent.	Qui pompe notre argent ? etc.

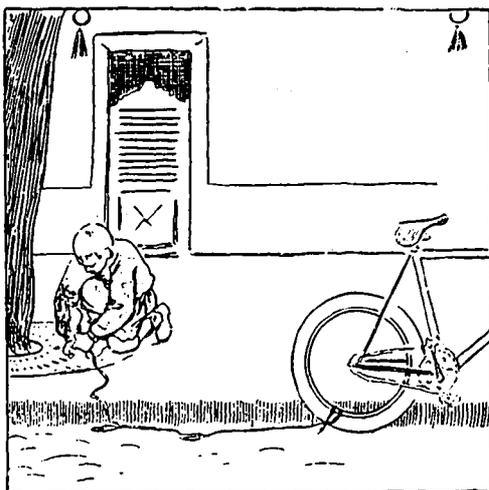
Cela se chanterait fort bien de nos jours.

OMNIBUS.

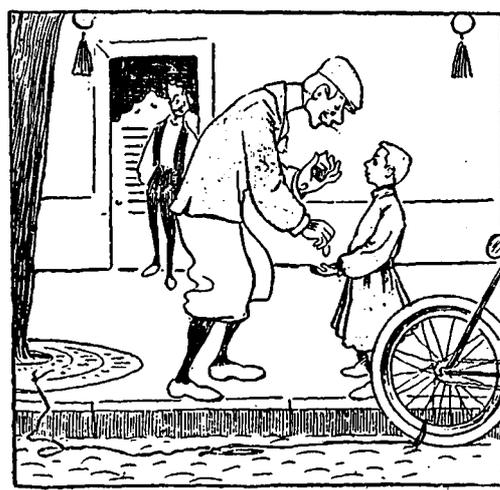
UN MONSIEUR PRESSE



I
— Petit ? Veux-tu me garder ma bicyclette pendant que je serai chez le coiffeur ?
— Oui, m'sieur !

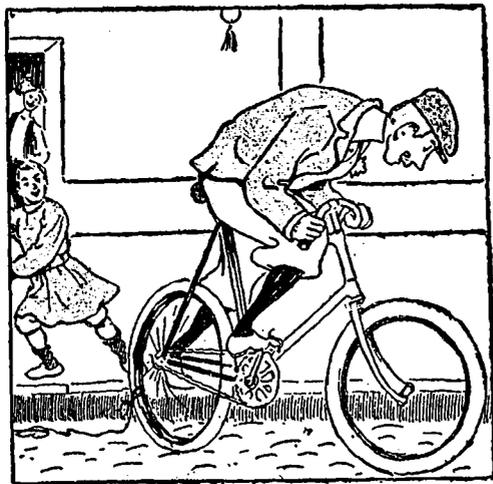


II
— J'vas la lui attacher, pour être sûr qu'on ne la lui chiperà pas.



III
— Tions, petit ! Voilà deux sous pour toi.
— Merci, m'sieur !

UN MONSIEUR PRESSÉ — (Suite et fin)



IV
—Et maintenant, filons ! Je suis en retard.



V
.....!!

NOS SAVANTS ET LEUR LANGAGE

Durand.—Pourquoi ne vous a-t-on pas vu hier cher ami !
Le Savant.—J'ai été retenu à la maison par une opération qu'on m'a faite.
Durand.—Une opération ! ... Laquelle ?
Le Savant.—L'extirpation d'un épaissement morbide local et circonscrit que Celse a désigné sous le nom de *Clavus*. La compression qu'exerçait ce tubercule en s'enfonçant dans ma peau et en se dilatant me faisait horriblement souffrir !
Durand.—Grand Dieu ! Et vous voilà déjà sur pied après une opération pareille !
Le Savant.—Voyons Durand ! Est-ce donc chose si grave que de se faire couper un cor par son pédicure.

TIT FOR TAT

La mère.—Te ne dis pas que tu veux épouser un homme qui est employé dans un bar ?
La fille.—Mais mon frère tient bien une fontaine à soda dans une ville de prohibition.

PHILOSOPHIE

Il y aurait plus de bonheur sur la terre si un plus grand nombre de gens avaient ce qu'ils veulent et si un plus petit nombre de gens avaient ce qu'ils méritent.

APPRÉHENSION

Philidor.—Ta femme est-elle allée magasiner ?
Célestin.—Je crains fort au contraire qu'elle soit allée faire des achats.

CARNAVAL AQUATIQUE

Carnaval aquatique ! C'est bien cela, le nom est bien trouvé. C'est à Maisonneuve que se trouve la chose, à l'endroit où la Dominion Ice Co., emmagasine des milliers de tonnes de glace. Cette compagnie a fait pratiquer un vaste réservoir de 4 arpents de longueur sur un de largeur et y

fait venir une eau d'une limpidité cristalline par une bouche-déversoir de douze pouces de diamètre. Dans ce réservoir elle a installé une glissoire aquatique dont la descente en chaloupe vous donne une sensation des plus singulières. Ce voyage qui ne coûte que 5 cts est un vrai plongeon sur un parcours de cent pieds, qui se termine à fleur de réservoir par une secousse qu'on peut appeler veloutée. Cet amusement d'un très agréable effet est devenu fort populaire. L'aménagement est d'ailleurs parfait en tous points et le site enchanteur. La compagnie entend enjoliver sans cesse ce délicieux pied-à-terre et même en installer d'autres dans différents endroits de la ville. Souhaitons-le.

PARC SÖHMER

L'engagement de plusieurs artistes de première force vient d'être signé à New-York. Nous allons donc avoir une autre grande semaine d'attractions. La partie musicale du programme comprendra plusieurs morceaux de grande envolée, dont quelques-uns inédits, croyons-nous, dans nos parages.

BAIN DE L'ILE

Le nombre des membres du club de natation de l'Île Ste-Hélène a considérablement augmenté, de même que la foule qui, chaque samedi, va encourager de ses applaudissements les prouesses des baigneurs. Nous conseillons vivement à nos lecteurs de piquer une pointe de ce côté-là.

KLONDYKE MUSIC HALL

Forte semaine que la dernière à ce délicieux café-concert. Ceux qui y sont allés passer quelques heures ont vite oublié les ennuis d'une température changeante à l'excès. Bancroft et White avec leurs chants et danses, la délicieuse Valti, les inimitables comiques Delville et Cartal, le versatile Terdie, les jeunes Donatos dans leurs contorsions époustouflantes, les équilibristes Dunbar et Harris et par-dessus tout Bleu dans son inépuisable répertoire, tel est le groupe d'artistes qui a fait les frais d'une huitaine de gros succès. Pour cette semaine, un autre programme débordant de sensationnel et d'abracadabrant.

UN PROCÉDÉ NOUVEAU

Certain village d'en bas possède un jeune homme aux idées peu banales. L'autre jour il va inviter une jeune fille pour un tour de voiture, prend un chemin de traverse et au bout de sept milles dit à la jeune fille :

—Promettez-moi de m'épouser, ou bien je vais vous laisser retourner à pied.

Les bancs seront prochainement publiés.

* *

—Les indigènes du Congo ont une manière très simple de récolter le caoutchouc. "Quand un nègre, écrit un voyageur, a trouvé une liane à caoutchouc grimant à un arbre, il la coupe, recueille dans sa main la sève qui s'en échappe, la frotte sur son corps, et le caoutchouc colle à sa peau. Quand un nègre s'est livré à des exercices de ce genre pendant deux ou trois heures, et qu'il est devenu le centre d'un ballon de caoutchouc qui commence à le gêner, il rentre chez lui, se gratte avec un couteau, et la marchandise est prête à livrer."

Il Résiste à l'Épreuve du Temps

C'est la plus grande louange qu'on puisse faire d'un article produit par l'homme.

Quand une préparation vient d'être lancée sur le marché, plusieurs personnes l'essaient par simple curiosité. Les ventes de

Abbey's Effervescent Salt

QUI VONT TOUJOURS EN AUGMENTANT DÉMONTRENT QU'IL POSSÈDE TOUTES LES QUALITÉS QU'ON LUI ATTRIBUE.

Pour prévenir et guérir la constipation, les excès de bile, l'indigestion, les maux de tête, et tous les désordres provenant de la mauvaise digestion et de la vie irrégulière il est sans égal. . . . Cette préparation est recommandée par les médecins et par un grand nombre de personnes qui l'ont essayée et qui en font régulièrement usage.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. . . . EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

LÉGER MALENTENDU



I

—Monsieur est difficile à chauffer, car monsieur n'a pas de cou-de-pied.
—Je n'ai pas de coup de pied?...

SON NOM

*Ceux qui ne t'aiment pas te nomment trop souvent,
Et bien des fois mon culte a souffert de ta gloire :
Mais je n'ai dit ton nom qu'aux oreilles du vent
Et je n'ai dévoilé mon cœur qu'à la nuit noire.*

*Car on a trop chanté ta grâce et ta beauté :
Tu grâce et ta beauté sont la chanson des foules.
Tu resplendis sur tous comme les ciels d'été.
Et les passants ont droit aux roses que tu foules.*

*C'est pour un peuple entier que ton visage est doux,
Et chacun prend de toi ce que j'en pris moi-même :
Ton regard, ton parfum, ta voix, tout est à nous,
Et l'on sait tout, sinon de quel amour je t'aime.*

*Je ne possède rien de toi, que mon secret,
Mon secret, le seul bien que nul ne me partage,
Et je veux le garder, car mon amour croirait,
En arrouant ton nom, te perdre davantage.*

E. HARADOURT.

AVOCATS POLITICIENS

En ce temps de décadence, dit le *Journal Illustré*, de Paris, le rhéteur joue sur le tréteau politique les rôles principaux ; l'avocat politicien, jongleur de mots, roule les hommes d'armes, même le ministre de la guerre, comme il a l'habitude de rouler les jurés, au profit des assassins, des voleurs et des traîtres. Pour peu qu'il roule également bien les R de ses tirades, les chroniqueurs salariés du Parlement l'applaudissent, et ses clients, bons Romains, l'accablent.

L'avocat à qui manque le denier de la veuve, l'héritage de l'orphelin, le "conseil judiciaire" du prodigue, ou la bonne réclame que procure la belle défense des égorgés, très recherchés sur la place, cet avocat sans emploi... de son bagout, âpre au gain, âpre à la renommée, bon à tout faire, pique sa tête dans l'égoût politique, mime, gesticule et vocifère devant la baraque électorale, y montre son échine souple, prête à toutes les cabrioles, à tous les coups de pied, et cueille, acrobate accompli, au bout de la langue, les bulletins des badauds.

C'est la majorité ministérielle, élevée à l'école de son grand maître d'aujourd'hui, l'homme qui plaide tout, sans autre souci que l'amour du gain pour le triomphe de l'imposture.

Autres étaient les avocats de la vieille école, épris de droit, respectueux du devoir, honneur du barreau français.

Oscar Falateuf, bâtonnier, mort il y a quelques jours, était un de ces hommes d'autrefois.

Un de ses dignes successeurs, M. le bâtonnier Devin, en a fait, comme il convenait, l'éloge.

Il a dit comment on ne pouvait approcher cet homme éminent sans être conquis par son admirable talent, par l'élévation de son caractère, par l'exquise délicatesse de son cœur.

Oscar Falateuf fut en effet non seulement un des maîtres de la parole, mais encore, mais surtout un des meilleurs serviteurs de la justice et de la patrie, qu'il réunissait dans un culte ardent et passionné.

Au moment des débats oratoires de la Haute-Cour, M. Falateuf, malgré la défense des médecins, se faisait porter au Sénat enveloppé de couver-

tures, pour apporter à ceux que l'amour de la patrie a fait bannir, le haut appui de sa conscience éloquent.

Longtemps avant cette abominable aventure qui mortellement l'affecta, il donnait à ses jeunes collègues les grands conseils qu'ils ne voulurent point entendre.

Il leur disait dans une inoubliable conférence :

"La profession est difficile ; les règles en sont impérieuses ; le succès en est lent ; le résultat matériel, plus lent encore.

"Gardez nos règles ; aucun des noms inscrits sur notre tableau n'a jamais figuré dans l'état-major des grands désastres financiers.

"Le barreau est une des formes de la liberté ; il naît et meurt avec elle. Mais, tant qu'il peut élever la voix, ne désespérons pas du droit. Est-il une plainte légitime dont il ne soit pas fait l'écho ? une institution respectable, une conscience opprimée qui n'aient pas trouvé en lui un défenseur ? Quel est le pouvoir devant lequel il a volontairement fait taire sa protestation ?

"Ce que je crains, ce sont les illusions de la vie publique vous entraînant loin des réalités de notre profession, c'est la politique vous éloignant du barreau.

"Avez-vous bien calculé vos forces et mesuré l'étendue de vos responsabilités ? Avocats encore sans clientèle, vous sollicitez celle du pays !... Alors que vous avez à peine navigué, abordant résolument la haute mer, vous réclamez, du jour au lendemain, une place au gouvernail de la barque qui ne porte plus César et sa fortune, mais la France et son avenir !"

Peut-être seront écoutés de si nobles conseils, mais où sont les consciences d'antan ?

PAS DEUX CHOSES A LA FOIS

Philidor.— Oh mademoiselle, comme je vous aime. Je veux déposer mon bonheur, mon avenir entre vos mains.

Célestine.— Pas maintenant.

Philidor.— Pourquoi, chérie ?

Célestine.— J'ai besoin de mes deux mains pour tenir ma jupe de robe. Et de fait la route était très boueuse.

NATURELLEMENT

Bob.— Deux semaines de vacances, ce n'est pas bien long.

Fred.— Ça dépend de l'endroit où on les passe.

AUTHENTIQUE

Le nouveau pensionnaire d'été.— Quel est le maximum de la température par ici ?

Le cultivateur (se grattant le front).— Je sais pas trop, mais je crois qu'on peut la maximiser à votre réflexion.

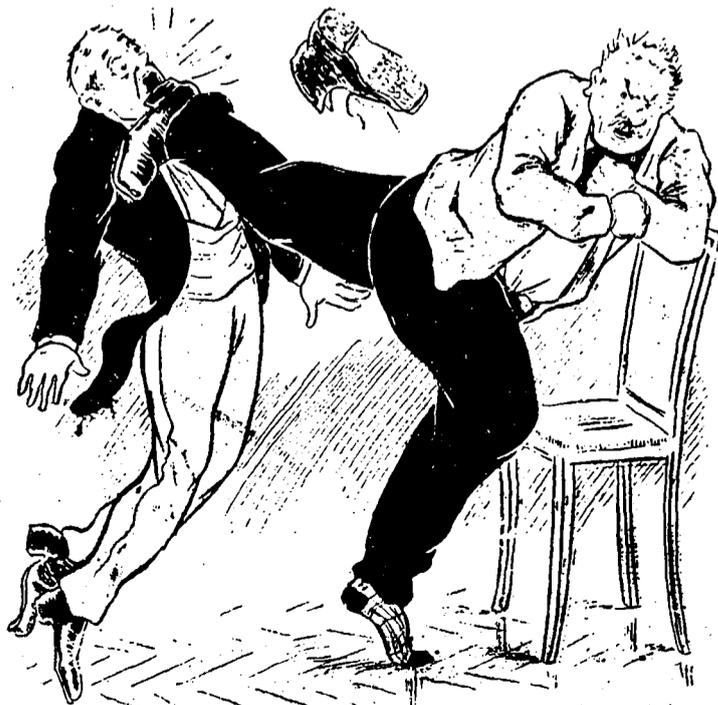
ÉCONOMIE POLITIQUE

Ce qui permet à un parti politique d'être moins mauvais que l'autre, c'est que tous les deux ne peuvent pas être au pouvoir en même temps.

ENTRE... ARTISTES

— Ne me parle pas de Laguille... Il ne sait même plus forcer un coffre-fort. C'est pour la bande un membre honoraire.

LÉGER MALENTENDU — (Suite et fin)



II

...Tiens... et celui-là, pour quoi compte-t-il donc ?

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais gargoulet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embonpoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours j'ai pu vous dire avec confiance que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Une Recette par Semaine

FONDUE AU FROMAGE

Délaissez une bonne cuillerée de farine avec du lait bouilli, salez et joignez y trois onces de gruyère et parmesan râpés. Séparez les blancs et les jaunes de 5 œufs ; fouettez les blancs en neige, remuez aussi les jaunes, opérez le mélange général, beurrez un moule ou un plat allant au four et faites cuire en surveillant pour ne point laisser brûler.

Commencez par avoir du succès, il y aura toujours des imbéciles qui vous trouveront du talent.

UNIVERSALITÉ

L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du *Baume Rhumal*. 91

UNE MANIE ENVAHISSANTE

Un mal qui répand la terreur, c'est le nombre toujours croissant des collectionneurs d'autographes, gens redoutables entre tous, j'en appelle à tous mes confrères. Sait-on que parmi ces infatigables assembleurs de lettres, de billets et de dédicaces, on compte beaucoup de coiffeurs. Les chevaliers de la savonnette abusent de la confiance qu'on est bien obligé de leur témoigner : le rasoir à la main, ils exigent impérieusement "quelques lignes de l'écriture" de la "célébrité" qu'ils sont en train de barbifier, et la célébrité, craignant pour son artère carotide, s'empresse d'acquiescer. C'est ainsi qu'Edmond About offrit un jour à son figaro un volume orné de cette dédicace : "A celui qui nous rase en nous faisant la barbe." Pareillement sollicité, Aurélien Scholl écrivit avec calme : "A mon raseur, Aurélien Scholl."

L'artiste capillaire qui soignait Albert Millaud, possédait un album où tous ses clients de marque devaient laisser un spécimen de leur calli ou cacographie. Millaud y écrivit ce quatrain :

*Oui, je peux bien, plus qu'à personne
Vous offrir ce quatrain verveux
Vous à qui, si souvent, je donne
Tant de mèches de mes cheveux.*

On y lisait encore ces rimes, d'ailleurs faiblardes :

*Je suis un pauvre homme
Que ça ne fait pas rire
D'être obligé d'écrire
Sur un album.*

et celui-ci, quelque peu anémiques :

*Moi aussi,
Je déteste cette maladie :
L'Album-inurie.
Et j'ajoute avec componction :
"C'est l'Albumination
"De la Désolation."*

Tous les écrivains sont en butte à d'incessantes demandes d'autographes ; mais tous ne les accueillent pas de la même façon. Victor Hugo répondait toujours à ses innombrables correspondants : il prodiguait d'une plume jamais lassée les conseils, les encouragements, reconfortant un Mexicain qui avait perdu au jeu, approuvant un Monténégrin qui voulait se tuer ("La mort, c'est la vie") ; consolant une jeune femme dont l'enfant était tombé dans l'eau ("La mort, c'est la lumière") ; on compte même que, durant son exil à Jersey, il remettait à ses visiteurs des galets sur lesquels il avait tracé ses initiales.

Alphonse Daudet, au contraire, était fort avare de son écriture : il déchirait les lettres des inconnus et, lorsqu'elles contenaient un timbre pour la réponse, gardait le timbre. A la fin du mois, il distribuait aux pauvres les timbres ainsi recueillis, disant avec un sourire : "Je les affranchis de leur misère."

Aurélien Scholl, déjà cité, envoyait jadis à un collectionneur cette simple phrase : "Je vous envoie mes salutations franco-suisse ; suisse par le cœur, franco par la poste." Citons encore cette dédicace de M. Catulle Mendès à un honnête bourgeois :

*Voici de mon écriture,
Sois
Flatté de l'honneur que tu re-
çois.*

et ce quatrain que Maupassant écrivit, sur les instantes prières d'une aubergiste célèbre dans le voisinage d'Étro-

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis

et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138¹ RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

tat sous le nom de "la belle Ernestine :

*Quatre vers sans sortir d'ici !
Mais mon esprit bat la campagne
Et je n'ai gardé de souvi
Que pour les verres de champagne.*

Terminons par un dernier quatrain, adressé à la même :

*Oh ! belle Ernestine,
A vos yeux je devine
Que vous vous : un autographe :
Le coiffeur !*

Cela est signé : Jacques Offenbach.

La ville de*** venait de donner une fête au profit des pauvres. Tout compte fait, le lendemain, il se trouvait que le chiffre de la dépense excédait celui de la recette de 91 fr 63.

—Diable ! disait l'un des commissaires, comment s'en tirer ?
—Dame, répondit M. C . . ., son facétieux collègue, les pauvres se cotisèrent pour parfaire la somme.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consumption, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Reins, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 13 du SAMEDI de cette semaine.



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00. . . .
THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montréal.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Comme toute famille, l'Académie a ses enfants terribles.

L. N. Héroux. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTERIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'ÉGLISE,

. . . Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387. MONTREAL.

PROVERBES ARABES

La chandelle éclaire en se consumant elle-même.

La mort est plus près de nous que la paupière (ne l'est) de l'œil.

Le cœur de l'homme libre est le tombeau des secrets.

Qui ne peut être d'aucune utilité, repousse-le. . . Dans ce monde il ne pourra intercéder pour toi.

Le grain tourne et revient toujours sur la trémière.

L'homme qui a froid apprend bien vite à voler du charbon.

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

RETOUR DE L'AGE

Toute femme approchant l'âge critique devrait considérer son état et se bien préparer en vue du changement qui va s'opérer et qui sera d'une grande importance sur sa vie et sa santé future. Elle devrait apprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter de manière à passer cette période sans danger. Vous trouverez dans mon livre "LE GUIDE DE LA FEMME" un chapitre intéressant sur ce sujet et sur d'autres d'un intérêt particulier pour toutes les femmes. J'enverrai ce livre GRATIS à toutes les femmes qui me feront parvenir 10 cts pour payer les frais de poste. Je donnerai aussi des conseils gratuits aux femmes malades. Toute correspondance strictement confidentielle. Ecrivez immédiatement.

Mad. JULIA C. RICHARD,
Boîte P. 906 Montréal, Can.

Madame P. Fortin, de Portneuf,
Que., écrit :

Permettez-moi de vous faire connaître que j'ai pris vos remèdes : je suis beaucoup mieux déjà et à la veille d'obtenir une guérison durable. Je recommanderai votre traitement à plusieurs de mes amies. J'ai dû à ma sœur d'abandonner les médicaments et de vous écrire immédiatement pour obtenir une guérison. Je bénis le jour où j'ai lu votre annonce, et je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait.



GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

INTERCOLONIAL LIMITED MONTREAL à CHICAGO

Part de Montréal à 9 a. m., arrive à Cornwall à 10.30 a. m., Prescott, 11.31 a. m., Brockville, 11.37 a. m., Mille Isles Jet., 12.17 p. m., Kingston Jet., 12.40 p. m., Napanee 1.12 p. m., Belleville, 1.42 p. m., Colbourg 2.47 p. m., Port Hope, 2.57 p. m., Toronto, 4.25 p. m., Hamilton, 5.25 p. m., Woodstock, 6.45 p. m., London, 7.20 p. m., Chatham, 8.53 p. m., Détroit, (temps de l'est), 9.30 p. m., Chicago, 7.30 a. m. le lendemain matin, et St-Paul et Minneapolis, le même soir.

SERVICE de MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quittent Montréal..... à 8.00 a. m. et *8.45 p. m.
Arrivent à Portland..... à 5.45 p. m. et *6.40 a. m.
Arrivent à Old Orchard..... à 6.46 p. m. et 7.38 a. m.
Quittent Old Orchard..... à 7.45 a. m. et *8.00 p. m.
Quittent Portland..... à 8.15 a. m. et *8.30 a. m.
Arrivent à Montréal..... à 6.50 p. m. et *7.20 a. m.

*Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Améliorés entre MONTREAL & OTTAWA

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
"	11.00 a. m.	"	11.25 p. m.
"	14.10 p. m.	"	17.35 p. m.
"	17.50 p. m.	"	10.15 p. m.
"	8.50 p. m.	"	9.10 p. m.
" d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	18.50 a. m.
"	19.00 a. m.	"	11.20 a. m.
"	14.20 p. m.	"	16.40 p. m.
"	17.09 p. m.	"	11.10 p. m.
"	8.00 a. m.	"	8.11.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale
.. MONTREAL ET OTTAWA ..

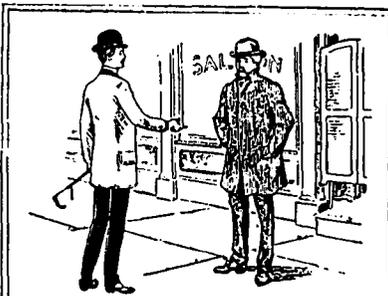
Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p.m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 60 cts.

OBSERVATION

C'est quand il est poursuivi pour rupture de promesse de mariage qu'un homme découvre combien il est pauvre.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

.. Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME,

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 Rue Saint-Denis, Montréal.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

PHRASES

Il est sourd comme une lanterne et monte à cheval comme un âne.

En présence de l'altitude correcte du Mont Blanc, le Creusot fait triste mine.

Il descendit comme un musicien ivre la gamme des escaliers.

Je vous recommande ce livre. Vous pouvez le lire les yeux fermés.

Pourquoi tant de gens sont-ils partis à la découverte du Pôle Nord ou du Sud, tandis que personne ne s'avise d'aller découvrir les deux autres Pôles, l'Est et l'Ouest ? Peut-être y fait-il trop chaud.

Il aurait fallu une oreille bien exercée pour y voir quelque chose.

"Voilà encore un bon dîner que les Anglais n'auront pas", comme disait Socrate en se caressant le ventre après avoir pris la ciguë.

Il avait le toupet d'être chauve.

Son style était si lourd qu'on eût dit qu'il écrivait avec une plume de bœuf.

Ces choses-là ne sont plus de mon âge", comme disait le plésiossaure qu'on allait mener au café.

L'otarie enseignait à ses enfants l'alphabet morse.

Un homme se vantait devant Chamfort de n'avoir fait qu'une méchanceté dans sa vie.

— Quand finira-t-elle ? demanda Chamfort.

PIQUE-NIQUE DES MARCHANDS

C'est devenu de tradition : le pique-nique des marchands de nouveautés obtient toujours la palme. Cette année on avait pu craindre l'hostilité obstinée de la température, mais tout a fini par s'arranger, et jeudi dernier, des centaines de pique-niqueurs et de pique-niqueuses s'envolaient vers Chamblay où les attendait la plus charmante des réceptions. M. Willet et M. C. Durocher, se faisant les interprètes des citoyens de l'endroit, leur souhaitèrent la bienvenue et M. Marsolais, le président de la Société des Marchands, leur répondit en termes heureux. Puis suivirent les amusements, les courses, des visites aux endroits les plus intéressants, surtout le vieux fort dont M. Dion fit les honneurs.

Le prix accordé par le SAMEDI pour course spéciale a été gagné par M. Geo. Fraser, de Chambly.

Le service des tables à dîner, la musique par l'orchestre Ratto, les danses, tout a marché à souhait. L'organisation et l'entrain étaient superbes et le public d'élite.

Le SAMEDI de la semaine prochaine publiera quelques vues à l'occasion du 11ème pique-nique annuel, si remarquable sous tous les rapports.

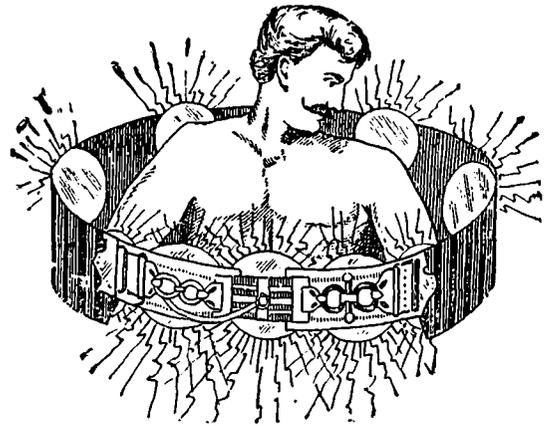
TROIS QUALITÉS

Entre tous les remèdes pour les affections de la gorge et des poumons, le Baume Rhumal est le plus simple, le plus efficace, le plus économique. 93



GRATIS Ce splendide buste en bronze 5x4 pouces aux personnes qui envoient à M. L. L. chaque semaine 2 douzaines de magnifiques boîtes de dillonn, ornés de véritables photographies de sa Sainteté Léon XIII le plus grand souverain qui existait, et le Premier Ministre du Canada, Laurier. Envoyez nous, et nous vous enverrons les bustes par la poste; rendez-les, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons le buste franco par la poste. ART SUPPLY CO., Boite LA Toronto, Ont.

Un Homme Nouveau



"Elle a fait de moi un homme nouveau." C'est ce qu'ils disent : "Elle m'a guéri après que j'eusse dépensé des centaines de dollars à me soigner." Tels sont les récits que font dans leur reconnaissance ceux qui ont employé

LA CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN

ETES-VOUS FAIBLES ?

Sentez-vous le besoin de quelque chose qui vous remonte ? La Ceinture Electrique du Dr Sanden le fera. Elle lance la vitalité dans le corps et vous rendra forts. Lisez le livre du Dr Sanden : "Trois Classes d'Hommes," gratuit.

Dr B. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau : de 9 a. m. à 6 p. m. ; le dimanche, de 11 a. m. à 1 p. m.

Gratis **Gratis**

Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui vendront pour un montant de 60 cts. seulement, des pavillons à 5 cts. le paquet de 10 pavillons. Ces pavillons sont de 2x3 pouces et chacun est monté sur une lampe. L'assortiment comprend des pavillons Français, Russes, Américains, Japonais, Chinois, etc. Ces pavillons sont en si grande demande et le prix 5 cents pour 10 est si minime que vous pourrez vendre tout le lot en quelques minutes. Envoyez-nous et nous vous enverrons les pavillons, rendez-les, retournez-nous l'argent, et nous vous enverrons franco par la poste, ce magnifique couteau à 4 lames fortement trempées bords bruisés, doublure en cuivre et manche en nacre de perle poli. DOMINION NOVELTY CO., Inc. Toronto.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.

LS. BOIRE..... Propriétaire.

Vaudeville, Comédie, Opérette et Variétés.

LES MEILLEURS ARTISTES EN TOUS GENRES:

BANCROFF & WHITE Comédiens, Chanteurs et Danseurs

BLANCHE VALTI, Chanteuse

CHS. DELVILLE, Chanteur Comique

TERDIE, Chanteur

LES DONATOS. Enfants contorsionnistes

DUNBAR & HARRIS. Equilibristes, Chanteurs et Danseurs

BLEAU, Comique CARTAI, Comique

COMEDIE OPERETTE

Deux Représentations par jour

ADMISSION - - - 5 Cents.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

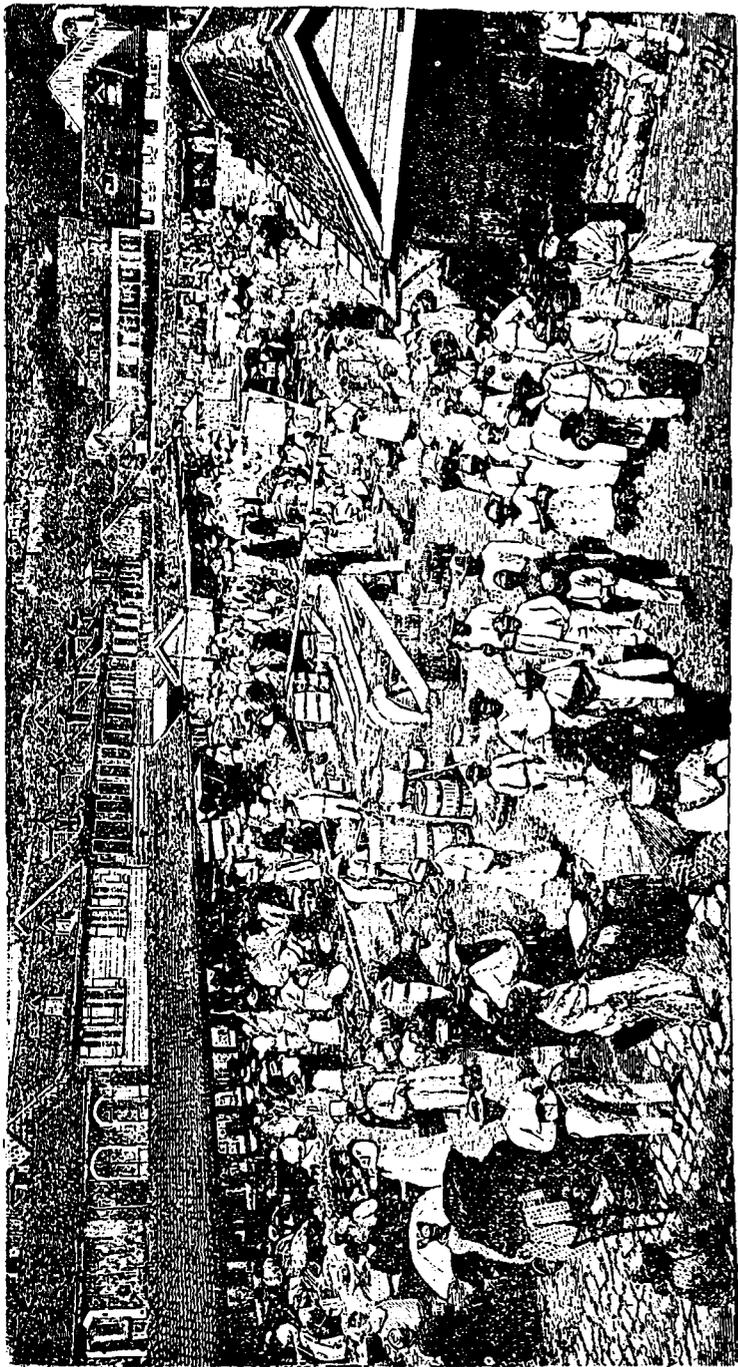
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 243



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes E Benoit, L A Boisseau, A Caron, E Chalifoux, L Courtois, V Demers, W Desjardins, E Dasy, J Dugal, A Léonard, Provancher, Miles M Archambault, M E Bourdeau, L Dufresne, S Dupuis, M Frigon, E Gauvreau, A Gérard, A Godeau, F Lussier, C Masé, G Morau, E Paquin, E Roussel, I Sauvint, H St-Denis, A Valée, MM C J Bélanger, O Béti-le, F Belleau, J D Brazeau, N Chayer, O Cholette, J Desjardins, A Dumont, J L Duplessis, E Fautoux, L E Gagnon, H Gauthier, L Gravel, J F Jetté, J P Lahme, R Lamarche, J A Lamy, S Laporte, A Laramee, H Leclerc, It Leclerc, F Lepage, A Pagnon, H Pépin, E Poissant, P O Richard, H Turcot, O Warrault (Montréal, Q), D Manny (Beauharnois, Q), Mmo N Campeau (Buckingham, Q), R Courchesne (Calumet, Q), Mme H Giroux (Chambly, Basin, Q), Mlle Durche (Danville, Q), V Couture (East Sherbrooke, Q), Z erreault (Joliette, Q), Mlle M Armand (L'Épiphanie, Q), W Britain (Longueuil, Q), M A Paradis (Matane, Q), Mlle A Robin, (Montmagny, Q), Mlle R Toussaint (Nicolet, Q), Mme B Brad, Mlle A Martin, D Trudel, MM J Paré, A Lapointe, A Laurin (Ottawa, Q) Mme J W Pelletier, Mlle A Brunet, B Laperrière, MM E Couture, E Halle, J Latulippe, E G Tanguay, J Thibault (Québec), Mlle A M Deschênes (Rivière du Loup, en bas, Q), P L Héroux, A Lizotte (Sorel, Q) Mme A Lecurbeau (St-Agathe des Monts, Q), M E Dagenais (St-Anne de Bellevue, Q), Mlle M R Audet (St-Arsenne, Q), Mme L J Massé St-Césaire, Q, J N Walker (St-Cunégonde, Q), Mme J T Carrier (St-David de l'Anberivière, Q), Mlle A Michaud (St-Gabriel de Brandon, Q), A Robert (St-Henri, Q), H Gosselin, C E Ménard (St-Hyacinthe, Q), I Beaudry (St-Jacques l'Achigan, Q), L Howie (St-Jean d'Iberville, Q), G Chouinard (St-Laurent, Ile d'O-Bans, Q), A Gosselin (St-Odilon, Q), Mme J Desrochers (St-Raymond, Q), Mme L Deguire, Mlle V Lacasse, M M Turgeon (St-Roch, Québec), Mme J A Jones, Mlle D Topping (St-Romuald, Q), Mmes C Blouin, F Cloutier, MM A Terrant, G Mann (St-Sauveur, Québec), MM B Beauvolet, A Itatello (Terrebonne, Q), Mlle L Guillemette, C Robert, M J E Maltiot (Trois-Rivières, Q), L Jo-

ron, J W Marchand (Valleyfield, Q) Mlle A Poliquin (Victoriaville, Q), Mlle R Champigny (West-Farnham, Q), Mme M Lajoie (Augusta, Maine), Mme J Leclerc (Berlin Mills, N F), Mlle O San-chagrin, L Simard, S Talbot, M S Brousseau (Biddeford, Me), Mlle P K Iloy (Boston, Mass), Mlle A Rinfret, M N Fiché (Cohoes, N Y), D Gosselin, C Rochefort (Wall River, Mass), Mlle H Migneron (Hills, Mass), Mlle A Bernard, G Malgret (Holyoke, Mass), T Laguerre, A Thibault (Lowiston, Me), Mmes J Lambert, A St-Jean, MM G P Chevalier, M Martin (Lowell, Mass), Mme J Lepage, Mlle E Letendre, MM E Phaneuf, J Sanson (Manchester, N H), J Quellotte (Moosup, Conn), J N Brunello (Nashua, N H), J H Johnson (New-Auburn, Me), J Z Allard dit Longpré (New-Bedford, Mass), Mme J Wrangler, Mlle A Gratton, V Morès, MM J Blanchard, J H Delande, A Mary (Nouvelle-Orléans, La), Mme J Pepin, Soniorworth, N H, Mlle C Durocher (Southbridge, Mass), Mlle D Bourbonnais (St-Hadley Falls, Mass), Mme D Bernier (Taftville, Conn), D Dugas A Gervais (Three Rivers, Mass), Mlle B Vallière, Warren, R D), Mme A Chenetie (Woonsocket, R I), E Donovan (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mlle R H (Montréal, Q), Mlle M O Bready (Danville, Q), Mlle A Bussière (Ottawa, Q), Mlle E Ducloux (Arabi, Loui-lane), Mlle G Moreau (Lowiston, Me), E Marandot (Nouvelle-Orléans, La), M E Aubert (Rochester, N H), Mlle E Avegno, (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle E Gauvreau, G St-Denis (Montréal, Q), M D Manny (Beauharnois, Q), Mlle A Bussière, 151 Stewart (Ottawa, Q) Mlle A Rinfret, 47 Congress (Cohoes, N Y), Mlle D Bourbonnais (South-Hadley Falls, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outro l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. *Ouvvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.*

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

LE LAIT S'AIGRIT par les Chaleurs Tropicales

et occasionne chez les enfants des troubles de la digestion qui entraînent parfois des conséquences fatales.



LA PEPTONINE

ne présente aucun de ces inconvénients. C'est l'aliment parfait, pur, stérilisé, qui convient aux jeunes enfants pendant les chaleurs et en tout temps.

25c la grande boîte : En vente dans les Epiceries et Pharmacies.

Gros : F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

L'ENFANT TERRIBLE

M. Mathurin. — Quo feras-tu quand tu seras grand ?
Toto. — Je ne sais pas, mais une chose certaine c'est que je ne poserai pas aux petits garçons des questions auxquelles ils ne peuvent répondre.

Le vieux duc d'Epornon en sortant de chez Louis XIII croise dans l'escalier du Louvre le jeune cardinal de Richelieu qui se rend chez le roi. On se salue.

— Quoi de nouveau, monsieur le duc ? demande le cardinal.

— Rien monsieur ; si non que je descends et que vous montez.

GRATIS

Aux personnes qui voudront seulement payer deux douzaines de superbes épingles à crochets Parisiennes à 10c. chacune. Ces épingles sont les plus perfectionnées qui viennent de France. Elles nous et nous vous enverrons les épingles sans aucune autre charge à condition d'envoyer nous adresser et nous vous enverrons cette belle montre d'or qui la poste, le meilleur estime le plus. Elle est pourvue de nouveaux mouvements Américains et elle tient exactement le temps, avec du son elle dure pendant le jour. Premium Supply Co., Boite 128, Toronto.

L'homme de la société, avec ses dédains frivoles, passe sans s'en apercevoir à côté de l'homme qui est en train de créer l'avenir.

L'Académie n'existerait plus, si elle n'avait dans son sein ceux qui y sont entrés malgré elle.

GRATIS.

Nous donnons cette magnifique vitrine à air aux personnes qui voudront à 10 cents chacune, recevoir 25 douzaines de plus beaux ornés de photographes, entant que celle de sa Sainteté le pape Leon XIII, et celle de Sir Wilfred Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographes prises au camera et sont les plus artistiques. La vitrine est de sautois faite et du plus beau et le plus moderne et le plus utile. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gallery et les expositions à l'école. Envoyez nous vous enverrons les boutons quand vous le voudrez. Premium Supply Co., Boite 128, Toronto.

Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, **DERMATOLOGISTE PRATIQUE,**
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.

Lisez ; ceci vous intéresse.

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES, 1574 rue Ste-Catherine, près St-Denis. — C'est la SEULE place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.

Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 245



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LA REQUISITION DES CHEVAUX A JOHANNESBURG.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participer au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 8 août, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notices \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la PULSANOS !

L. A. BERNARD,

1662 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Des sentiments que les femmes inspirent, lequel leur est le plus cher ? Elles répondent : le respect ; elles pensent : le désir.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues De McGALE

Composées) **POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.**

A prendre la suite des choix de l'Académie, on voit que tout peut y conduire et que rien n'empêche d'y arriver.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui!

SECRETS



Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute femme mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.

THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

Un mousquetaire gascon, passant dans une revue devant Louis XIV, fit faire à son cheval un mouvement si brusque, que le chapeau du cavalier vola à terre.

Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de l'épée.

— Sandis ! s'écria le Gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que de percer mon chapeau.

Le roi, ayant entendu le propos, lui en demanda la raison.

— Siro, dit-il, j'ai crédit chez un chirurgien ; mais je n'en ai pas chez le chapelier.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

PENSÉES D'UNE REINE

Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres.

La modestie n'est pas une vertu, elle est de la valeur.

CARMEN SYLVA.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Emoulin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erisipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engèlures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille.

50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Sth Main St., Fall-River, Mass.



BUVEZ LE CAFÉSANTÉ FORTIER.

A chaque repas et vous retrouverez les principes de vitalité, d'énergie indispensables aux luttes de la vie. Vous détruisez ces germes de maladie, en vous tenant les intestins réglés par l'usage habituel du CAFÉSANTÉ. Il est un remède sans être une médecine, il est médical sans être une drogue. Il est l'extrait des trois meilleurs produits de la nature : le blé, l'orge et l'avoine, base de toute nourriture et vitalité.

En Vente chez les Epiciers et Pharmaciens.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

XL. — LA BARQUE BRETONNE

(Suite)

Et une fois embarqué, ayant rendu à maître Jean Dacier, son fidèle et affectueux intendant, les saluts que, de loin, il lui adressait encore, il s'était irrémédiablement détourné, afin de ne point faiblir, de ne rien regretter de ce qu'il quittait.

La barque doubla les caps hérissés de rocs aigus et sombres, hantés par les tempêtes où chaque année vient mourir quelque épave nouvelle.

Il s'enfonça dans le brouillard.

Puis le vent, changeant de direction, emporta les nuées.

Alors une dilatation profonde souleva la poitrine d'Henri de Mercourt.

Dans un scintillement de soleil, la terre venait d'apparaître au nord !

— L'Angleterre ! s'écria-t-il en étendant le bras.

— L'Angleterre et ensuite l'Ecosse ! ajouta Lucien.

— Hurrah ! lança Joë en se dressant de toute sa hauteur.

Le vicomte de Mercourt dit alors au pêcheur :

— Gouverne droit vers l'embouchure de la Tamise.

Et s'adressant à Julien :

— Nous nous séparerons là !

Sa voix avait pris un grand accent d'affection en prononçant ces paroles.

Il s'était attaché à l'enfant, au jeune homme.

Il l'avait élevé avec des intentions presque paternelles, et maintenant chacun d'eux allait courir des dangers différents. Il ne serait plus auprès de Julien pour veiller sur sa vie, et peut-être ne se reverraient-ils plus... que là où, dit-on, errent les âmes des trépassés !

Le vicomte descendit dans l'étroite cabine ménagée dans les flancs de la barque.

Il en ressortit un moment après.

Il était presque méconnaissable.

Des vêtements d'hommes du peuple le couvraient : sur sa tête était le lourd bonnet des pêcheurs de la côte de Douvres.

— A toi, Martial, dit-il, puisque tu veux partager ma fortune. Tu es de la même taille et à peu près de la même corpulence que le plus âgé de ces matelots ; échange ton vêtement contre le sien : il y gagnera.

Il y ajouta quelques livres d'argent de France et le marin, heureux de l'aubaine, céda volontiers sa défroque contre le bel habit de l'écuyer.

Le seigneur de Kervien, attirant alors à l'écart le fils de l'intendant, partagea entre eux deux la lourde somme d'or dont il s'était muni, une bourse aux flancs épais qu'il laissa sous le costume de gentilhomme dont il venait de se défaire.

Un large et solide couteau au manche de corne et de fer et qui, ouvert, valait un poignard, tomba de la poche de Henri de Mercourt.

Il la ramassa et dit à Martial Dacier :

— Quelle arme avais-tu en venant me rejoindre ?

— Mon épée, monseigneur...

— Ne m'appelle plus monseigneur. Tu m'appelleras Lionel : cela porte bonheur. Lionel signifie lion. En outre, tu me tutoieras.

— Monseigneur !...

— Il le faut ! répliqua le gentilhomme avec un ton d'autorité.

L'écuyer s'inclina.

— Quant à toi, tu resteras Martial. Ce nom te va bien. Tu disais douc que tu n'avais que ton épée. C'est trop et trop peu. Le patron de la barque a un couteau presque semblable au mien, un couteau de marin, une arme terrible. Achète-le-lui. Il rapportera ton épée à ton père.

Martial obéit et obtint du marin breton qu'il lui cédât son coutelas.

La barque longeait la côte anglaise, à quelques encablures à

peine ; une embarcation, un sloop de guerre parut derrière les rochers.

La barque française hissa toute sa toile et força à l'est pour éviter sa poursuite si les hommes du sloop avaient quelque velléité de venir la visiter.

Les voyageurs franchirent ainsi, à toute vitesse, l'embouchure de la Tamise.

Le sloop ne se voyait plus.

La côte était déserte.

— A terre ! commanda celui qui, ayant renoncé à son nom et à son titre de Henri de Mercourt, seigneur de Kervien, ne s'appelait plus que Lionel.

Joë amena les bonnettes : les focs s'abattirent en claquant.

Et, portée par sa grand'voile seule la barque pointa vers le rivage.

Henri de Mercourt s'approcha alors de Julien, silencieux et ému.

— Julien, mon enfant... nous allons nous séparer.

Une larme mouilla les yeux du jeune homme.

— Allons, pas de faiblesse. Notre destinée nous entraîne ; chacun nous allons vers elle. Mais peut-être nous retrouverons-nous. Julien, mon enfant, toi que j'ai une sorte de joie à nommer ainsi, laisse-moi te faire une dernière recommandation. Tu vas défendre ta reine ; mais tu portes aussi avec toi l'espérance de revoir ta famille ; fais ton devoir, mais que cette pensée t'empêche de t'exposer inutilement. Songe qu'une mère et qu'un père pleurent peut-être ton absence et t'attendraient toujours.

— Mon second père... mon bienfaiteur... balbutia le jeune homme.

Et s'agenouillant :

— Donnez-moi votre bénédiction.

Alors, debout sur la mer puissante, en face de la terre qu'on eût dit attentive, sous les cieux infinis, le gentilhomme posa sa main sur le front incliné de l'adolescent.

— Julien, mon enfant, mon ami, je vous aime et je vous bénis.

Le relevant, il l'embrassa affectueusement.

Puis, le conduisant dans la cabine, il prit, sous ses vêtements, la bourse qu'il y avait laissée. Et la lui tendant :

— N'essayez pas de la refuser ; ce serait la première désobéissance dont vous m'affligeriez. Prenez-la, elle est pleine d'or. Vous en aurez besoin.

La barque approchait de terre.

Julien, incapable de maîtriser son émotion, laissait les larmes couler sur son visage.

La voile s'abattit tout à coup ; les marins, avec des harpons, accrochèrent la barque au flanc d'un rocher.

Henri de Mercourt, ou plutôt Lionel, se jeta encore une fois dans les bras de Julien. Ils restèrent longtemps entrelacés.

Puis le gentilhomme s'arrachant brusquement à leur étroite, mit le pied sur le bastingage. Son regard chercha Joë : il lui tendit les deux mains.

— Joë, je te le confie, prononça-t-il en lui désignant le jeune homme.

Un serment expressif sortit de la bouche de l'ancien pirate.

Celui qui, à partir de cette minute, n'était plus que Lionel prit son élan et alla tomber sur le rocher où se trouvait déjà Martial, veillant sur son débarquement.

— Adieu ! lui cria encore la voix de Julien.

— Adieu, adieu ! répondit son ancien bienfaiteur.

— Que notre sainte Dame d'Auray vous ait en sa garde ! prononcèrent gravement les matelots.

Quant à Joë... le colosse, révolutionné sous son épaisse enveloppe comme il n'aurait cru l'être, incapable de proférer une parole, il levait son bras vers le ciel.

Et la barque repartit vers l'est, tandis que, debout sur le rocher désert, les deux voyageurs débarqués faisaient encore des signaux de reconnaissance... puis disparaissaient, s'enfonçant dans les terres, allant vers l'inconnu !

XLI. — LA PATRIE

Le soir tomba bientôt. L'après vent du septentrion roulait, en volutes sombres, la mer contre l'étroite embarcation.

Les agrès sifflaient. Avec des halètements terribles, la barque soulevée s'abattait dans le creux profond des vagues.

Le timonier était fatigué et considérait avec anxiété le fond incertain de l'horizon, redoutant la lutte contre la mer durant la nuit, étant donné qu'il lui était interdit d'aller relâcher dans un des nombreux petits ports qui jalonnent la côte.

Il y avait en effet tout à craindre des agents anglais.

Joë s'approcha alors de lui :

— Je connais ces parages, y ayant longtemps navigué, dit-il. Si vous y consentez, je vous remplacerai.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

—Soit, répondit le patron après hésitation, je vais prendre une heure ou deux de sommeil ; après... nous verrons après !

—Couche-toi, aussi, Julien. Tu en as besoin, fit Joë.

Le jeune homme refusa ; la mer avec sa colère, la nuit avec ses étoiles le captivaient.

Puis leur récente séparation d'avec le gentilhomme breton, son bienfaiteur, les événements qui l'attendaient le tenaient éveillé.

Il avait trop à penser.

—Julien, reprit l'ancien pirate, tu oublies ce que m'a recommandé le vicomte de Mercourt de Kervien, et ce que je lui ai promis. L'ancien commande ! obéis, cher petit mousse.

Il prononça ces mots avec une mansuétude qui semblait exquise avec son corps énorme, sa forte tête.

Un sourire mélancolique vint aux joues de l'adolescent.

—Allons, mon bon Joë, qu'il en soit comme tu voudras.

Et il se dirigea vers la cabine.

—Tu peux dormir sur tes oreilles, va, c'est ton Joë qui tient la barre. Pourvu que ça aille, à terre, la moitié aussi bien qu'en mer, nous n'aurons pas à nous plaindre. Va, bonne nuit, mon mousse.

L'adolescent lui envoya un adieu de la tête.

Une demi-heure après, la nature, le corps ayant vaincu l'esprit, le tangage de la barque le berçait, endormi en des songes heureux de combats triomphants.

A son réveil, le pont était humide de sembruns et des lames embarquées durant la nuit. Les marins bretons avaient laissé le gouvernail à Joë dont ils n'avaient pas tardé à reconnaître la réelle habileté.

Ce dernier montra au jeune homme la rive déchiquetée, tourmentée, chaos de rocs superbes, éroulement des monts dans la mer.

—Je reconnais l'endroit comme si j'y étais revenu il y a un an.

—Là-bas, tout là-bas où apparaît de la végétation et la Tweeds, c'est la frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre.

—Dis-tu vrai ?

L'âme du jeune voyageur palpait.

Il dévorait du regard ce point lointain encore que venait de lui désigner le matelot. Ce dernier paraissait préoccupé.

Avec une attention extrême, tout en veillant à la marche, il étudiait tous les points, tous les accidents de la côte.

A la vue d'un énorme rocher, sorte de muraille titanesque, dont l'infléchissement formait un abri contre les lames du large, il étendit brusquement son bras gauche.

Et, la main tremblante, le montra au jeune homme :

—Le voilà ! le voilà !

—Quoi ?

—Hier encore tu me le demandais l'endroit où le *Forward* se trouvait à l'ancre quand on est venu te livrer à Harrys le voilà !

—Oh ! mon Dieu ! fit le jeune, en serrant son cœur sous son poing fermé. C'est donc là qu'a commencé ma vie de si longues souffrances ! là qu'a commencé le mystère contre lequel je ne puis même pas me débattre.

—Nous l'éclaircirons, va. J'en jure par le saint dont je porte le nom.

Pareille à une mouette chassée par le vent, la barque doublait l'amoncèlement des rocs qui, tant d'années auparavant, avait abrité le navire-corsaire et qui avait vu John Robby, ce bas Judas anglais, vendre, plus de trente deniers, un innocent.

Eavahi d'impressions impossibles à décrire, le fils de Walter d'Avenel ne prononçait pas une parole, son œil distendu rivé sur ce coin du monde où s'était décidée sa vie. Quand le passage fut franchi, les ravis se joignirent dans une expansion infinie.

—Voici donc le lieu du pacte infâme dépassé. Ma mère ! mon père ! prononça-t-il avec un accent de prière, de supplication, mes chers parents !

Et un sanglot brisant sa voix :

—Où êtes-vous ?...

Où ils étaient ?... A cette heure Walter d'Avenel rassemblait ses guerriers. Un temps de galop de son cheval, et il eût atteint le rivage !

Il aurait vu la barque qui portait son enfant.

Et poussant cet appel : " Julien ! " il aurait vu son fils choir dans ses bras, et l'avenir s'ouvrir, s'illuminer, se décider et s'affermir soudain.

Mais cela n'était pas écrit sans doute au livre des destins.

Nul ne parut sur le rivage. Et la barque passa !

La Tweed mêlait ses eaux brouillées par les derniers orages aux eaux vertes de la mer.

Les végétations sombres, montrées de loin par Joë comme le seuil de l'Ecosse, s'accroissaient.

Encore quelques encablures, et l'embouchure élargie de la rivière franchie, on n'aurait plus à craindre les écumeurs anglais.

Julien, debout sur la petite et robuste embarcation, était immobile, tout son être concentré dans son regard, dans sa pensée.

Il ne respirait plus... La proue de la barque se trouva enfin à la hauteur de la rive écossaise.

Alors, un cri partit de l'âme, jaillit des lèvres du jeune homme.

Et d'une voix vibrante, enivrée, il cria :

—Terre de ma patrie, Ecosse !... salut à toi !...

Ce l'était bien, en effet, l'inoubliable, la toujours aimée terre natale, la contrée bénie où dorment les aïeux !

Et la barque, comme avec des ailes plus puissantes, voguait, volait presque, aurait-on dit, au ras des flots couleur de paillettes changeantes...

Et Julien, extasié, l'œil empli de ravissement, contemplant ces rivages baignés d'ondes limpides et transparentes, ces côtes aux chatoyantes verdure, ces monts puissants couronnés de vieux arbres aux sommets chevelus.

Cet enchantement dura jusqu'à Edinbourg.

Là, il foula du pied ce sol sacré de la patrie que, depuis tant d'années, il aspirait à revoir.

—Adieu, amis, dit-il aux marins bretons qui l'avaient conduit jusque-là. Adieu le passé. Une existence nouvelle va commencer pour moi !

XLII - VERS LA BATAILLE

Tandis que Julien, avec la confiance audace et l'ingénuité heureuse de son âge, accompagné par Joë avec une superbe et tranquille assurance, se dirige vers le palais de la reine, revenons auprès de Henri de Mercourt abandonné avec Martial, par la barque bretonne, sur un rocher de la côte anglaise.

Lionel, — puisque le gentilhomme français ne veut plus porter que ce nom aussi longtemps qu'il sera vêtu de son costume d'homme du peuple, — Lionel, ayant adressé un dernier signe d'adieu à ceux qu'emportait l'embarcation, n'avait dit que ces seuls mots à son compagnon :

—Allons, en route !

Et tous deux, franchissant l'arête du rocher, s'étaient dirigés vers l'intérieur.

A partir de cette heure, ils allaient se trouver sans doute aux prises avec les difficultés les plus redoutables.

Aussi Lionel venait-il d'étudier d'un coup d'œil le terrain devant eux...

C'était une dune basse, inondée au moment du reflux ; plus loin, des champs maigres, brûlés par l'air salin.

Dans cette étendue désolée, personne de visible.

Les deux Français s'enfoncèrent rapidement dans la plaine de sable, afin qu'on ne les vît pas arriver du rivage et que nul ne songeât à les interroger.

Lorsqu'ils eurent atteint l'extrémité des dunes, ils respirèrent.

—Nous voici en pays ennemi, dit à voix basse Lionel. Le plus difficile était d'y aborder sans être remarqués.

—Je crois apercevoir des maisons là-bas, dit Martial, en étendant le bras du côté de la Tamise.

Son compagnon étudia la contrée dans la direction qu'il indiquait.

—Je ne vois guère qu'une fumée. Mais tu dois avoir raison. C'est sans doute Marwel, le village de pêcheurs qui se trouve presque à l'embouchure de la Tamise. Allons-y !

Mais réfléchissant :

—Non, cet endroit ne vaut rien pour nous. Il est trop près de la côte. On a certainement vu passer notre barque au large, toutes voiles dehors pour enlever au sloop sinon la tentation au moins le temps de se mettre à notre poursuite pour nous demander qui nous sommes. En nous voyant arriver, on s'étonnerait et l'on nous questionnerait probablement.

Et, souriant avec une certaine amertume :

—Sa plus ou moins gracieuse Majesté Elisabeth n'aime pas les étrangers qui débarquent clandestinement dans son île. Et descendre autrement sur le quai de Londres, l'épée au côté, les éperons au talon, serait me désigner au poignard des sbires payés par son noble favori, le duc de Somerset.

Il s'orienta.

—Les navires qui viennent du large relèvent d'abord Maxwel, puis à cinq milles au nord Clairford où il faut tenir strictement le milieu du fleuve à cause des bancs de sables cachés de chaque côté, sous l'eau. Clairford est trop loin de la côte ; nul ne nous soupçonnera.

Devant eux un sentier étroit, tracé par les chars à bœufs des laboureurs, s'enfonçait dans les terres, se dirigeant vers le nord.

Il s'y engagea, suivi de Martial à qui il exposa son projet.

Clairford était également un village de pêcheurs ; ils y prendraient passage sur une barque transportant du poisson à Londres.

Et de la sorte ils débarqueraient dans la capitale de l'Angleterre sans que personne fit la moindre attention à eux.

— Monseigneur, à quel danger vous allez vous exposer, soupira Martial. Sans autre arme l'un et l'autre, pour nous défendre, qu'un mauvais couteau.

— Martial, il n'y a plus de monseigneur, ici. Il n'y a plus que Lionel.

Et il ajouta :

— A moins que tu ne veuilles me faire assassiner par les estafiers de lord Somerset.

— Ah ! monseign !... Pardon, je veux dire Lionel, pouvez-vous penser une chose pareille ?

— Tu n'as dit que la moitié du mot, cela va mieux. Allons, tutoie-moi, maintenant. Il le faut.

— Vous tutoyer, mons... Lionel ? Est-ce que votre écuyer le pourra ?

— Il le faut pourtant.

— Eh bien ! j'essayerai, répondit le brave garçon.

Et, côte à côte, le maître et l'écuyer, afin de s'habituer à l'apparente égalité qui devait assurer leur sécurité, ils continuèrent à marcher.

A mesure qu'ils avançaient, le pays devenait moins sauvage, plus peuplé.

Ils rencontrèrent un paysan.

— Nous sommes bien sur le chemin de Clairford ? demanda Lionel en prenant l'accent rauque des gens de mer.

— Là-bas, répondit laconiquement l'Anglais avec l'hostilité innée de l'homme des champs envers le marinier.

— En voilà un dont la curiosité ne nous gênera pas, fit observer Martial, lorsqu'ils furent éloignés.

— Cet homme nous indique notre ligne de conduite : peu de mots. Avec cela... et l'air d'être toujours abruti de gin, ce qui permet les réponses brutales et incomplètes, on passe partout en Angleterre.

— On s'en souviendra.

La nuit était tout à fait venue lorsqu'ils arrivèrent à Clairford.

Ils avaient couru deux ou trois fois le risque de s'égarer mais ils préférèrent cela.

Il commencèrent par se diriger vers le cabaret.

— Holà ! du gin ! clama d'une voix rauque le prétendu Lionel en frappant fortement du poing sur la table.

Il se laissa aller sur un banc en poussant un juron, tandis que son compagnon s'asseyait aussi.

— Chienne d'obscurité ! A moins que ce soit l'ale de Johnston ! Pas moyen d'aller coucher chez soi à Marwel, gronda-t-il, tandis qu'on les servait sous deux.

Et regardant lourdement quelques hommes attablés non loin :

— Si seulement il y avait quelque chrétien qui veuille nous mener à Londres en partant son poisson. On irait d'une demi-couronne. Qu'en dis-tu, toi ?

Martial, ain i interpellé, répliqua par un grognement extrêmement britannique, et à signification illimitée.

Il ne se sentait pas assez sûr de lui : il n'avait pas osé tutoyer son maître !

— Ça fait deux demi-couronnes, l'Angleterre et l'Écosse réunies, quoi ! reprit Lionel. Et on vous donnera même un coup de main, si c'est utile.

En prononçant ces derniers mots, il s'adressa carrément aux autres buveurs.

— Hé ! fit l'un d'eux, un homme âgé ; une couronne, si c'est vrai.

Le Français tira lourdement de sa poche une pièce à l'effigie d'Élisabeth, et la plaquant avec force sur le comptoir :

— Si c'est vrai ! Les deux royaumes, je ne m'en dédis pas.

— Eh bien ! reprit l'habitant de Clairford, mes deux fils vont rentrer de la pêche dans deux ou trois heures. Car il est bien juste, n'est-ce pas qu'après avoir fatigués pour eux, ce soient eux qui trimardent pour moi à leur tour. Mais je vais avec eux à Londres vendre le poisson. Et je vous prendrai... Payable d'avance, pas vrai, camarades ?

Le compagnon de Martial asséna, sur la table, un coup de poing qui fit trembler les gobelets.

— D'avance, jamais de la vie ! On a du cœur où l'on n'en a pas. Un verre de gin, si tu veux, le père... et à la société qui sera témoin.

On apporta une cruche pleine d'eau-de-vie de genièvre.

Lionel versa dans les gobelets d'étain, d'une main mal assurée ; il n'oublia que Martial.

— Pas à lui, dit-il. C'est rude à la mer ; mais pour la boisson, une vraie fille ; un grog seulement et c'est fichu, bon pour dormir au pied du mât !

Les pêcheurs rirent bruyamment.

— Alors, tu es de Marwel, compagnon ? dit le vieux pêcheur en posant son gobelet.

Lionel acheva de boire lentement, passa sa main sur ses lèvres d'un geste lourd pour les essuyer et répondit par un son rauque qui pouvait passer pour le *yes* anglais.

— Par Saint-Georges ! émit-il ensuite d'une voix embarrassée, est ce l'ale, ou le brandy, ou le gin ?

Et le reste de sa phrase se perdit dans un bredouillement inintelligible.

Ses convives jugèrent inutile de l'interroger davantage.

D'ailleurs, un homme qui payait à boire à la société sans regret, c'était un bon camarade.

Afin de confirmer cette excellente opinion, le prétendu pêcheur de Marwel vida le reste de la cruche dans les verres à la ronde.

Du coup le vieux pêcheur trouva que ses paresseux de fils tardaient beaucoup à venir, afin de conduire avec eux, à Londres, deux compagnons aussi généreux que ces gentlemen.

A plusieurs reprises même, il sorbit, les jambes mal assurées, afin d'apercevoir sur le fleuve la lumière de leur canot.

— Enfin, les voici ! dit-il.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Abordez donc, William, Patrice, tortues de mer que vous êtes, afin que nous dépêchions de partir pour Londres. Le poisson est vendu déjà une couronne de plus.

Un quart-d'heure après, Lionel et son compagnon s'embarquaient avec le vieux pêcheur.

— Et il y aura bien un verre d'amitié à l'arrivée, pas vrai, camarade ? insinua ce dernier, pour moi et mes fils ?

Lionel inclina la tête d'un signe approbatif.

Il avait un peu de roulis dans les jambes et alla tomber au pied du mât, tandis que Martial s'installait tout à fait à l'arrière, avec un sentiment instinctif de prudence.

Un ronflement sonore indiqua que le premier des deux voyageurs subissait l'influence de l'alcool, ou le fit croire aux pêcheurs.

Martial, une fille pour la boisson, l'imita bientôt, quoique d'une façon plus modeste.

En réalité, son bonnet ramené sur ses yeux à demi ouverts, il veillait sur son maître.

Le vieux pêcheur imitait ses deux compagnons et la barque voguait silencieusement.

Tout à coup, Lionel fit un léger mouvement, puis reprit son ronflement tranquille.

On entra dans Londres.

La barque s'arrêta et une main secoua les dormeurs.

— Nous sommes arrivés, camarades.

— Je suis glacé, fit Lionel. Je sens qu'une lampée de brandy ne sera pas de trop.

Les pêcheurs ne demandaient pas mieux.

Il mit dans la main du père la pièce de monnaie promise.

De la lumière filtrait à travers les rares carreaux d'un cabaret fréquenté par les poissonniers ; il alla leur payer à boire afin de ne pas éveiller leurs soupçons.

Et il en ressortit aussitôt avec Martial, sous prétexte de se mettre à la recherche de gens de son pays.

Arrivé à quelque distance, à un endroit solitaire, il s'arrêta.

— Nous voici dans Londres, dit-il. Souviens-toi seulement, Martial, que je suis Lionel, ton camarade, débarqué avec toi du brick *Star* actuellement désarmé à Liverpool.

— Je m'en souviendrai, monseign... Je m'en souviendrai.

— Cette fois on ne me renverra pas d'Angleterre, murmura le ger tilhomme, au moins pas avant, que je n'aie retrouvé Ellen.

Et s'orientant, se tournant dans la direction où se trouvait le palais du lord-chief de justice :

— Tu es puissant, lord Somerset, tu as la justice, les grôliers, les sbires, toutes les forces d'un État à ton service. Cependant, je n'hésite pas à te le répéter, moi qui ai fait le sacrifice de ma vie : à partir de cette heure, à nous deux, Somerset !

Et suivi de Martial, il s'enfonça dans les ruelles sombres de la Cité.

XLIII — UN GEOLIER DE LA TOUR DE LONDRES

A deux cents toises à peine de la lugubre Tour de Londres, de la Bastille anglaise végétant dans son ombre, se trouvait l'auberge de la Rose.

Ce titre était resté à l'hôtellerie, des anciennes et sanglantes rivalités de la rose blanche et de la rose rouge qui, si longtemps, avaient servi d'emblème aux deux partis ennemis armés l'un contre l'autre, et saignant l'Angleterre à chaque veine.

C'était, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, un misérable taudis, habité seulement par des matelots, et encore les moins fortunés.

Il venaient loger là, entre deux tours d'embarquement, apportant au tenancier la plus grosse part de leurs avances pour solder les

dettes qu'ils avaient contractées dans son établissement, lorsqu'ils avaient trouvé à s'embarquer sur un nouveau navire.

La salle du bas était en outre fréquentée par les geôliers de la Tour de Londres.

Vers le milieu du jour qui venait de voir l'entrée, dans Londres, de Lionel et de Martial, deux matelots se présentaient de ce pas pesant particulier aux loups de mer dans la salle basse de l'auberge de la Rose.

Un seul consommateur, que certaines passementeries de son costume désignaient pour un des guichetiers de la célèbre et sinistre prison d'État, s'y trouvait à ce moment.

—Hé! là, du gin! commanda le premier des deux marins en se jetant sur un banc voisin de celui occupé par l'autre consommateur.

L'homme de la prison avait achevé, depuis longtemps sans doute, ce qu'il s'était fait servir, car après avoir glissé un regard d'envie sur les doux mesuros d'étain placées devant les nouveaux venus, il appela le cabaretier et lui demanda une nouvelle rasade.

—Impossible, Joveler; voyons, vous me devez déjà près de trois guinées, riposta aigrement l'aubergiste.

—Eh! maître Norberg Robby, vous savez bien ce que je vous ai dit: quand je toucherais ma solde. Ce n'est pas la peine de me faire affront devant le gentleman. Pour une goutte de gin!

—Votre solde, votre solde? Voilà déjà beau temps que vous me payez de cette monnaie. S'il y en a pas d'autre dans les coffres du trésorier de la Tour, je plains les fournisseurs de Sa Majesté. Impossible, vous dis-je!

Il termina d'un ton sec, péremptoire.

Le seul des matelots qui eût parlé jusqu'alors avait durant ce court dialogue, considéré, étudié plutôt, le porte-clefs avec une attention ardente aussitôt étouffée.

Son poing s'abattit sur la table, faisant verser une partie du liquide qui emplissait son verre.

—Par saint Georges! s'exclama-t-il, qu'est-ce qui dit que quelque chose est impossible? Est-ce que vos tonneaux seraient débondés, maître Norberg Robby? Il faudrait être idolâtre comme des Indiens du Nouveau-Monde, pour laisser un chrétien souffrir de la soif quand nos tasses débordent.

Et prenant son gobelet, il alla s'installer à la même table que le guichetier en lui disant:

—Non, il ne sera pas dit que Lionel, débarqué il y a huit jours du brick *Star*, et les poches encore pleines, aura ce sans-cœur. Vous trinqueriez avec nous, camarade!

Dès l'instant qu'il était sûr d'être payé, l'aubergiste ne demandait pas mieux que de vendre.

Il s'empessa donc d'apporter un flacon tout entier de la liqueur demandée, dévorant sordidement des yeux le matelot qui venait de déclarer être en possession d'économies qu'il espérait faire passer dans sa poche, en disant:

—Dégustez cela; vous m'en direz des nouvelles.

—Oui, goûtons ton poison, maître Norberg. Maître Norberg, comment?

—Norberg Robby, compléta gracieusement le cabaretier. Aubergiste à l'enseigne de la Rose, comme vous l'avez vu, pour vous servir, si vous n'avez pas encore choisi d'hôtellerie.

Les yeux du matelot brillèrent furtivement.

On ne le soupçonnerait jamais d'être venu s'installer avec un but caché à côté de la Tour de Londres.

C'était l'aubergiste lui-même qui le lui offrait, qui l'attirait.

Il hochait néanmoins la tête.

—C'est ce qu'on verra, on ne se décide pas si vite à bord du *Star*. Il faut que le gin soit parfumé.

—Votre Honneur peut s'assurer.

—Oh! dès l'instant que tu me traites de "Votre Honneur", maître aubergiste. Mais il faut encore que la cuisine soit soignée, que la compagnie soit aimable.

—Nous possédons MM. les gardiens de la Tour de Londres, les...

—Eh bien! à la santé de MM. les gardiens de la Tour! toasta le matelot.

Il versa ensuite une seconde rasade.

Mais l'autre marin mit la main sur son verre.

—Merci, monseign....

Une rougeur brûlante passa sur la peau de celui à qui il adressait ce remerciement, tandis que lui-même, ayant conscience de la faute qu'il venait de commettre, pâlisait brusquement.

Mais un éclat de rire aviné sortit des lèvres du premier qui venait de se maîtriser rapidement.

—Eh! eh! le camarade a la plaisanterie heureuse s'il est un brin taciturne. Voilà ce que c'est, maître aubergiste, que de donner du "Votre Honneur" à vos clients.

Un moment de silence se fit alors, pendant lequel les deux matelots, dans lesquels on a déjà reconnu le vicomte Henri de Mercourt et son écuyer, Martial Dacier, échangèrent un regard expressif.

Martial paraissait absolument navré de l'imprudence qu'il venait de commettre et qui pouvait coûter la tête à son maître.

Celui-ci, comprenait qu'il était nécessaire d'outrer la plaisanterie pour que la faute de son compagnon n'eût aucune conséquence, se tourna vers l'aubergiste.

—Et si l'hôtellerie de Votre Grâce possède toutes les qualités que je viens d'énumérer, leurs Excellences, mon ami et moi pourrions peut-être y prendre nos quartiers d'hiver.

Le cabaretier crut devoir rire bruyamment.

Joveler, le guichetier, désireux de faire sa cour au cabaretier et en même temps de retenir le matelot à l'auberge de Rose, double résultat qui lui permettait de nombreuses rasades, intervint:

—Norberg Robby est un hôtelier de race, et nulle part on ne peut être mieux que chez lui, si l'on sait s'y prendre. Son père a été gargotier dans la cité: c'est à son école que maître Norberg a acquis l'art de faire tourner une oie à la broche; son frère lui-même, John Robby, est resté dans la possession, mais a dû aller s'établir du côté de l'Écosse, à cause de quelques démêlés, de peu d'importance, d'ailleurs, qu'il a eus avec les magistrats de Londres. Vous le voyez, ainsi que je vous le disais, une famille d'hôteliers avec les traditions du métier transmises de père en fils.

Et il glissa un regard vers l'hôtelier. Un rayonnement de joie cupide, allumé dans les yeux vicieux de l'aubergiste, le remercia.

Et le guichetier comprit qu'il y aurait plus d'un gobelet de gin ou de brandy frelaté pour lui, si les matelots se décidaient.

—Allons! ça y est? conclut-il. Nous aurons ainsi le plaisir de trinquer de nouveau ensemble.

—Ma foi, opina Lionel, vous m'en direz tant! J'accepte donc. Et si mon camarade est du même avis...

Un *yes guttural* lui répondit... Il fut en conséquence entendu que les deux matelots demeureraient à l'auberge... Une nouvelle rasade scella cet accord et la connaissance qu'ils venaient de faire avec Joveler le guichetier.

—Il faut que je vous quitte, dit celui-ci, s'éloignant à regret d'une compagnie dans laquelle il y avait tout profit pour lui. L'heure de mon service est arrivée.

—Mais nous nous reverrons ce soir, n'est-ce pas?

Le guichetier ne demandait pas mieux!

—Oui, à ce soir, répondit-il.

Et il s'éloigna, se raidissant pour ne pas laisser voir à ses chefs devant lesquels il allait se présenter qu'il était à moitié ivre.

Une joie muette se lisait sur le visage de Lionel.

Le hazard semblait être pour lui... Il était venu dans cette auberge afin de s'aboucher avec un des gardiens de la prison.

Il l'avait fait en appréhendant les soupçons, les dénonciations peut-être qui pouvaient résulter de ses démarches.

Et voici que d'elle-même cette connaissance venait de ce faire.

Et cela avec de ces hommes que l'on tient toujours par des offrandes... Aussi ne bougea-t-il point de l'auberge, ne tenant pas à se montrer au dehors sans nécessité.

À la nuit, fidèle au rendez-vous, le guichetier Joveler retourna à l'auberge, et l'on renoua connaissance. Puis, l'heure du couvre-feu sonnée, quoiqu'il y eût une tolérance spéciale pour le cabaret fréquenté par le personnel de la prison, Lionel et Martial allèrent se coucher.

La salle était à demi-pleine de guichetiers en permission, parmi lesquels se montrait de loin en loin la figure louche des autres clients de Norberg Robby, le digne frère de l'aubergiste du Gué de la Mort, avec qui le hasard mettait l'ancien protecteur de Julien, en rapport.

Lionel n'avait pas voulu attirer l'attention de ces hommes sur l'intimité de sa liaison nouvelle avec Joveler. De là sa hâtive retraite.

—Une chambre pour vous et une pour votre camarade, n'est-ce pas? proposa l'aubergiste.

—Merci, maître Norberg Robby, mais à bord du *Star*, les matelots couchent ensemble dans le même poste. Nous ferons de même chez vous. Mais comme nous sommes deux, nous paierons double... puisque chacun de nous a ses trois mois de solde en poche, ajouta-t-il afin d'enlever tout soupçon au logeur, à qui cette générosité pouvait sembler étrange.

Mais celui-ci, au fait des habitudes de prodigalité des marins, ne fut pas étonné. Il se dit que ses clients étaient ivres et se hâta d'en profiter.

Il ajouta seulement un matelas à l'infact mobilier du galetas qu'il venait de leur donner en guise de chambre, et leur souhaita le bonsoir.

Les deux hommes échangèrent quelques paroles vagues, celles de gens qui ont trop bu et que terrasse le lourd sommeil de l'alcool.

Puis Lionel ouvrit brusquement la porte, et tenant à la main la chandelle fumeuse que leur avait laissée l'aubergiste, il inspecta rapidement et soigneusement le corridor.

Nul ne s'y trouvait caché: on ne soupçonnait donc pas son identité.

Il revint auprès de Martial, et examina avec répulsion l'immonde galetas qui allait devenir son séjour.

—Il le faut ! murmura-t-il.

La porte solidement refermée, il attira d'un geste son compagnon vers l'autre extrémité de la chambre. Là, à voix basse, ils causèrent.

—Malheureux ! dit le vicomte, tu as manqué nous perdre.

—Je ne me le serais jamais pardonné de la vie. Ou plutôt, je serais mort avec vous.

—Tutoie-moi, même lorsque nous sommes seuls, afin de t'y habituer. Rappelle-toi que nous sommes deux simples matelots, c'est-à-dire ce que l'Angleterre compte de plus bas. C'est le seul moyen pour qu'on ne nous soupçonne. Et s'animant : Nous avons fait aujourd'hui un pas énorme, la connaissance de ce géôlier de la Tour de Londres, ce Joveler. Avec quelques verres de gin, quelques pièces d'or, si nécessaire, j'arriverai à savoir de lui ce que je voudrais. Cet hôtelier même, avec ses bas instincts que j'ai bien vus, est capable de faire tout ce qu'on voudra pour de l'argent, même de nous trahir. Ainsi, attention !

—Je veillerai sur moi, Lionel.

—Allons, cela va mieux. Souhaite-moi le bonsoir, et dormons.

—Dors bien, Lionel, dit l'écuyer avec un effort qui lui arrachait visiblement la gorge. Je vais coucher en travers de la porte.

Il tira son matelas contre le bois, et se jeta dessus tout habillé.

On ne pourrait parvenir à son maître qu'en le réveillant, en lui passant sur le corps.

Alors ce dernier, ayant fermé les yeux afin de ne point voir la saleté hideuse de la couche sur laquelle il était obligé de s'étendre, s'y jeta tout habillé, après avoir placé son couteau ouvert à portée de sa main.

XLIV. — ESPIONNAGE

Le lendemain, les deux prétendus matelots retrouvèrent, dans la salle du cabaret, Joveler, le guichetier de la tour de Londres.

La connaissance se renoua autour d'une chope de bière brune en attendant les autres boissons variées.

—Heureux métier que le vôtre, ami Joveler ! remarqua Lionel. Un costume assez agréable, une fonction qui ne vous fait qu'apprécier davantage le charme de la liberté, et, ce qui a son prix, le loisir de venir trinquer avec les amis !

Et avec un soupir :

—Ah ! ça vaut mieux que de monter dans les haubans et de courir sur les vergues au risque de venir se casser les os sur le pont d'un brick ou d'un trois-mâts, si l'on ne se noie pas comme un chien.

—Oui, c'est une profession assez honorable que la nôtre, consentit le géôlier avec un air de fausseté.

—Je le crois fichtre bien, et je changerais volontiers avec vous.

—Comme vous y allez, ami Lionel. Savez-vous qu'il faut des protections pour être admis. On n'entre pas facilement à la Tour de Londres.

—Et, poussant sa plaisanterie à la charge :

—Je parie qu'il faut des protections aussi pour y être enfermé !

Et comme le géôlier, par instinct de métier, ne répondait pas, le faux matelot choqua son gobelet avec le sien.

—A votre santé, camarade. Et ne parlons plus de votre peu séante maison crénelée, cela met de l'ombre. Un filet de gin, pour faire passer ce goût de bière, fera bien mieux à mon avis. Qu'en dites-vous ?

C'était aussi l'opinion du guichetier.

Le matelot proposa une partie de poker, avec le cabaretier comme partenaire.

Ce fut ce dernier qui perdit, ce qui amena les plus joyeux jurons dans la bouche du marin.

Le faux Lionel jouait admirablement le rôle qu'il s'était imposé pour arriver à son but.

Voici l'heure, il faut que je rentre encore, dit à la fin Joveler en se dressant.

—Dans votre prison ?... Je préfère que ce soit vous que moi nargua le prétendu matelot.

—Hé ! dit le cabaretier, furieux d'avoir perdu et de servir à boire pour rien, on ne sait jamais ce qui peut arriver !

Martial lança dans sa direction un regard dont la menace eût fait singulièrement réfléchir Norberg Robby, le digne frère du cabaretier du Gué de la Mort, s'il l'eût aperçu.

Heureusement pour ses deux pensionnaires qu'il ne s'en avisa pas, occupé qu'il était à se dire que ce serait eux-mêmes qui, indirectement, paieraient sa défaite.

L'attention de l'hôtelier de la Rose aurait été en effet d'autant plus dangereuse qu'il avait certaines accointances avec la police du lord-chief de justice, lord Somerset.

Le guichetier parti, les deux Français traînèrent encore un moment dans l'auberge, en vrais marins heureux de vautrer dans la paresse.

Puis, sur un signe de Lionel à son compagnon, ils sortirent sous prétexte d'aller chercher un embarquement.

—Nous allons tâcher de dénicher un bateau... mais pour plus tard, ajouta le premier. Faut pas se presser. C'est toujours assez tôt qu'on se met un morceau de filin au cou.

Norberg Robby les regarda s'éloigner, puis monta aussitôt dans leur chambre, ou mieux dans leur galetas.

—Des gaillards qui mènent aussi bon train, se dit-il, on ne sait jamais. Il n'est pas mauvais de voir s'ils n'ont pas laissé traîner quelque papier. Il faut bien payer par de petits services la bienveillance des agents de la prévôté.

Il ne remarqua qu'une infecte odeur de tabac brûlé qui lui fit faire une moue de mécontentement.

—Une bien désagréable habitude, qu'on commence à rapporter du Nouveau-Monde, bougonna-t-il en se bouchant le nez.

Il n'avait donc réellement affaire qu'à de nouveaux débarqués.

Après avoir fouillé dans tous les coins, remué les matelas, il se retirait donc d'assez mauvaise humeur, lorsque ses yeux s'illuminèrent subitement.

Il venait d'apercevoir sous le lit, tout contre la muraille, un objet brillant, une pièce de monnaie sans doute.

Le frère de John Robby se mit à plat ventre, l'agrippa avec ses doigts.

—Oh ! fit-il en se dressant et regardant sa trouvaille au jour de de l'étroite fenêtre, une pièce d'or de France !...

Une pièce d'or française ! Voilà qui pouvait être étrangement significatif !

—C'est donc pour cela que j'ai trouvé au premier un accent... quoique cet homme ait beaucoup voyagé. Le second, lui, ne parle jamais, à peine oui ou non. Ce qui est très étrange aussi.

Il enfouit la pièce dans sa poche.

—Je les surveillerai. Quant à avertir les argousins ?... Pas encore, il faudrait que je leur montre ma pièce et ils seraient capables de la garder. D'ailleurs, pourquoi troubler de braves gens qui dépendent leur argent chez moi ? On ne va pas croire qu'ils ont le projet d'emporter la Tour parce qu'ils sont logés à l'auberge de la Rose ; même qu'ils n'étaient pas aussi décidés que cela à y rester, et qu'il n'a pas fallu moins que l'habileté de Joveler et son espérance de vider des verres de gin à leurs frais pour les décider.

L'aîné de la dynastie vraiment peu intéressante des Robby chercha encore s'il n'apercevrait pas quelque autre pièce.

—On verra quand ils n'auront plus d'argent, conclut-il.

Il ferma la porte, allant mettre sa trouvaille en lieu sûr.

Le soir, Lionel et Martial reparurent à l'auberge, l'air bourru, se plaignant de n'avoir pas trouvé de capitaine qui voulait les embarquer, aimant à s'assurer un poste à l'avance, si peu pressés qu'ils fussent de reprendre la mer.

Aussi, dès que Joveler le géôlier arriva, l'aubergiste se hâta-il de lui recommander de consoler "ses amis", lui promettant de reconnaître ses bons offices par quelques gracieusetés.

A la vérité, durant cet après-midi, le vicomte Henri de Mercourt et son écuyer, après une courte apparition sur les quais, pour le cas où ils auraient été suivis et épiés, étaient sortis de Londres et s'étaient dirigés vers une maison de campagne qu'Henri de Mercourt savait avoir appartenu à lord Mercy.

Dans ce domaine possédé de père en fils par la famille de l'ancien lord-chief de justice, il espérait rencontrer quelque serviteur fidèle de qui il pourrait apprendre ce qu'était réellement devenu Ellen.

Mais malgré toutes ses questions plus ou moins indirectes, on n'avait pu ou l'on avait voulu rien lui dire.

—Pauvre miss Ellen, elle est peut-être partie pour un monde meilleur ! avait-il dit en désespoir de cause, espérant arracher ainsi aux paysans un mot, un seul, qui mit enfin un terme à ses longues anxiétés.

Mais ceux-ci s'étaient contentés de lever les yeux au ciel, sans répondre.

Les rares biens de lord Mercy qui n'avaient pas été donnés à son persécuteur, à son gendre infâme étaient placés sous le séquestre royal.

Et les anciens serviteurs du père d'Ellen, tenus immédiatement sous la main des ennemis de leur ancien maître, n'osaient parler du prisonnier ni de sa famille.

Savaient-ils même si le maître humain et juste qu'ils avaient servi durant un si grand nombre d'années était encore de ce monde ?

Et leur incertitude n'était-elle pas la même à l'égard de leur jeune maîtresse ?

Cela paraissait résulter des rares paroles qu'ils avaient prononcées et de leur attitude.

Aussi le découragement du pseudo-Lionel, lorsqu'il reparut à l'auberge, n'était-il pas simulé.

Il avait seulement donné à sa tristesse le caractère lourd et trivial qu'exigeait le rôle auquel il était condamné.

— Seul, s'était-il dit, lord Mercy pourrait peut-être lever pour moi ce voile désespérant, s'il vit encore.

Aussi accueillit-il avec une sorte de joie les avances que le guichetier venait de lui faire, à l'incitation du cabaretier.

— Obtenir de cet homme l'aveu de la présence du vieux lord dans la sinistre forteresse ; arriver ensuite à correspondre avec lui, l'approcher même, s'il était possible, et de quelque prix qu'il fallût payer cela, oui, voilà à quoi il faut que j'aboutisse ! pensa-t-il.

Et prenant, d'un air maussade, la main que lui tendait le geôlier :

— Vous êtes heureux, vous, camarade, nourri, logé, chauffé pour la vie, tandis que le compagnon et moi, nous n'avons pas même trouvé un misérable sloop de cinquante tonnes pour nous embarquer.

— Vous embarquer, déjà ? s'exclama avec une bonne foi réelle Joveler, voyant s'évanouir, comme dans un mirage, la longue série de rasades qu'il s'était promises.

— Que voulez-vous, c'est le métier. Votre gobelet vidé, vous retournez dans votre prison, ami Joveler, et moi je retourne sur mon bateau. Voulez-vous troquer ?

L'autre hocha la tête.

— Allez, votre métier est bien le meilleur. Pour vous, le pont-levis de la Tour de Londres est toujours abaissé, tandis que moi je n'ai pas même trouvé une petite goélette sur laquelle il y eût besoin d'un gabier.

— East, noyons notre chagrin dans nos verres, ami Lionel.

— Noyons nos chagrins dans nos verres. Cela nous fera rester un peu plus longtemps chez maître Robby.

Un rire silencieux tira les lèvres du cabaretier.

— Qu'ils restent chez moi le plus longtemps possible. C'est tout ce que je désire d'eux.

Il pensait que s'il réussissait à mettre la main sur quelques autres livres de France, cela augmenterait d'autant son profit, en attendant qu'il dénonçât ces singuliers matelots, assez riches pour laisser traîner de pareils lingots étrangers.

En réfléchissant, il avait trouvé un moyen de montrer son zèle envers la police, sans se démunir de la bienheureuse pièce qu'il avait trouvée et de celles qu'il espérait récolter encore.

Il dirait avoir vu le marin compter une grosse somme en or français, et même écossais.

Le résultat serait inmanquable.

A titre de dénonciateur, on lui attribuerait une partie des sommes confisquées sur ses deux clients.

Ce serait donc pour lui un nouveau profit. Devant une telle perspective, un homme comme Norberg Robby ne pouvait hésiter.

Le mensonge et l'infamie, vétilles, en vérité !

— Seulement, se dit l'honorable frère et émule de l'aubergiste de la Tweed, tirons d'eux d'abord tout ce que nous pourrons.

Le lendemain, Lionel et Martial continuèrent de nouveau leurs recherches.

Leur hôte se hâta de profiter de leurs sorties pour aller fouiller de rechef la misérable mansarde.

Mais rien, cette fois.

— Je saurai de quoi il retourne, se jura-t-il.

Et déplaçant imperceptiblement une brique d'encoignure dont la mobilité indiquait que cet espionnage lui était familier, il s'assura aussitôt qu'il pourrait voir ce qui aurait lieu désormais dans le galeas, et cela grâce à l'ouverture ménagée.

— Je les tiens, maintenant ! conclut-il.

Le soir, à peine ses deux pensionnaires étaient-ils enfermés dans leur chambre, qu'il vint, à pas de loup, prendre son poste d'observation.

Contrairement à son attente, il n'aperçut rien de suspect.

Seulement, ainsi que la veille, les deux matelots, éloignés autant que possible de l'entrée du trou qu'il avait ménagé, causaient à voix basse.

Quelques sons confus parvenaient seuls à l'oreille de l'espion.

— Il me semble bien qu'ils parlent français, murmura-t-il. J'avais raison de me méfier.

Norberg Robby demeura néanmoins à son poste jusqu'à ce qu'ils se fussent allongés chacun sur son grabat et eussent soufflé la chandelle.

Mais, avant ce moment, il les avait vus mettre à côté d'eux, tout ouverts, leurs couteaux, des couteaux énormes, à lame épaisse et aiguë, des couteaux à saigner les bœufs, voire les cabaretiers indiscrets, jugea-t-il avec un frisson.

Et il quitta sa cachette avec des précautions apourées, croyant déjà sentir l'acier planté entre ses deux épaules.

Pour prendre de telles précautions, il fallait que les deux hommes fussent des conspirateurs dangereux.

On le récompenserait donc largement de sa délation.

Toute la nuit, il balançait entre la suggestion d'aller sans retard les dénoncer, et celle de continuer à palper le gain qu'ils lui laissaient sans trop compter.

Le cabaretier de la Rose appréciait énormément l'adage que "un bon bien vaut mieux que deux tu l'auras." En somme, ce dont il était le plus sûr, c'était le gain que les deux hommes lui laissaient ; aussi, l'avarice l'emporta-t-elle à la fin.

Mais, le jour venu, c'était avec une politesse obséquieuse qu'il déférait aux moindres ordres de ses deux clients.

Il croyait toujours voir luire devant ses yeux les terribles lames de leurs couteaux.

Du reste, les événements n'allaient pas tarder à cesser faire ces hésitations entre la terreur causée par les coutelas des deux marins et son amour fiévreux de l'argent, dût-il, comme son digne frère, pour en récolter davantage, avoir recours à une félonie, à un crime !

XLV. — UN FESTIN DE BALTHAZAR

La veille, quand l'aubergiste avait quitté son poste d'espionnage, Lionel avait cru entendre marcher.

Martial, à qui il avait dit un mot à l'oreille, avait ouvert la porte sans bruit et, s'avancant nu-pieds jusqu'à l'escalier, l'avait entendu descendant l'escalier.

Les deux hommes avaient ensuite découvert la brique mobile qui avait permis à Robby de les espionner.

— Oh ! oh ! Il faut en finir, dit Lionel.

Dans ses précédentes libations avec Joveler le geôlier, il avait sans paraître le rechercher, amené à plusieurs reprises la conversation sur la Tour de Londres.

Il résolut d'aller jusqu'au bout.

— Ma foi, s'exclama-t-il après le verre de gin obligatoire pour ouvrir l'estomac et bien disposer l'amitié, j'ai vu hier, chez le traîtreur qui est à côté de côté de Saint-Paul, des cuissots de chevreuil et des coqs de bruyère à faire venir l'eau à la bouche. M'est avis qu'arrosé comme il convient, ce serait là un vrai régal pour des matelots fatigués de manger du poisson salé pendant dix mois de l'année, et même pour un gardien des prisons de Sa Majesté.

Les yeux du géolier brillèrent de convoitise gourmande.

— Eh ! l'hôtelier ! aubergiste d'enfer ! commanda Lionel en tapant bruyamment sur la table.

— Voilà, compagnon, voilà ! se hâta de répliquer Norberg Robby qui écoutait.

— Tu vas envoyer ta femme, ta servante, qui tu voudras chez le traîtreur de Saint-Paul, et tu nous feras rapporter un cuissot de chevreuil fait à point, deux coqs de bruyère... et le nécessaire pour un pâté de gelinottes que tu nous prépareras sur l'heure.

Et jetant sa bourse sur la table :

— Il faut que je vide mon escarcelle avant de m'embarquer. Ami Joveler, c'est moi qui régale.

Les prunelles du cabaretier étincelèrent : la bourse n'était pas grosse, mais était pleine de pièces semblables à celle qu'il avait trouvée : l'aubaine ne serait certainement pas à dédaigner.

Le matelot prit la bourse par le fond et en vida superbement le contenu sur la table.

Des couronnes, des doubles guinées s'en échappèrent, roulèrent sur la table.

Mais de livres tournois à l'effigie de France, pas une.

La figure de Norberg Robby s'allongea.

Puis, une réflexion lui venant :

— Par quel hasard se trouverait-il qu'il eût perdu une pièce d'or et que ce soit justement une pièce française ? L'argent étranger ne se montre pas, parce que ça trahit celui qui le porte. Où donc cache-il le reste ?

Et, appelant sa servante, il l'envoya faire les emplettes réclamées par son client, en lui recommandant de se hâter.

Et même temps, il se disait :

— J'espère bien que le vin va lui délier la langue. On verra alors ce qu'il faudra faire.

Tout joyeux, il se mit en cuisine, manigançant déjà sa trahison en faisant rissoler les plats.

— Or ça ! objecta Lionel lorsque le repas fut prêt, un festin pareil ne se mange pas dans la salle commune d'un cabaret, où la fumée du tabac d'Amérique nuit au fumet des plats. Maître Robby, vous vous allez nous servir dans certain cabinet que j'ai aperçu contre l'escalier. C'est bien le moins, le jour où la marine de Sa Gracieuse Majesté traite le corps des guichetiers de la haute justice.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI," 4 AOUT 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LXIII -- TRAITRE

(Suite et fin)

—Vous êtes un homme de cœur. Je prends acte de votre promesse. Touchez là.

Il lui tendit la main et reprit :

—Pas un mot, non plus, à ma fille, s'il vous plaît ?

Une rougeur soudaine envahit les joues du poète.

—Je ne parlerai de mon départ à âme qui vive, promit-il encore.

—Bien. J'ai confiance en vous. Passons maintenant aux affaires sérieuses. Vous avez perdu, en somme, près de deux années de votre jeunesse à instruire mon fils, cela se paye. Voici un chèque de cent mille francs.

Cette offre fit bondir Marcel.

—Rien ! monsieur, s'écria-t-il, je n'accepterai rien. Ici, comme à Paris, comme à Montbrun, je refuse toute espèce de cadeaux. Vous m'avez payé régulièrement, nous sommes quittes.

—Et bons amis ?

—Où, monsieur, bons amis.

—C'est votre dernier mot ?

—Le dernier.

Clakay, à dire vrai, orgueilleux comme un parvenu, mais foncièrement juste et honnête, avait un peu honte du rôle qu'il jouait.

Il rejoignit aussitôt Arthur et lui dit :

—Va retrouver ton maître... Aime-le bien, c'est un brave cœur.

Marcel refoulait ses larmes.

Lorsque Arthur entra, il s'efforça de lui sourire.

—Que voulait donc papa ? s'informa l'enfant.

—Il s'agit de vos études. Les lettres, ce n'est que trop vrai, mènent à rien pratique. Il vous faudra bientôt piocher les sciences, ne serait-ce que pour donner satisfaction à votre père.

La leçon terminée, Marcel se retira dans sa chambre, et, prétextant une indisposition, s'abstint de paraître au déjeuner de famille.

Jacques ne craignit pas d'aller le relancer. Il avait hâte de savoir si le patron l'avait congédié.

—Tu es souffrant ? demanda-t-il à ce dernier.

—Oui, je souffre d'un mal sans remède.

—Pourquoi désespérer, mon pauvre ami ? Le temps ne t'a pas dit son dernier mot.

—Si il m'a parlé ce matin par la bouche de sir William. Ce millionnaire se sera aperçu de quelque chose, et il me sépare brusquement de sa fille...

—Que me dis-tu là ?

—La vérité. Je suis congédié sous le prétexte que mon enseignement n'est pas assez scientifique. On va te demander sans doute de me remplacer auprès d'Arthur.

—Moi ? Mais je n'ai pas le temps ! Je refuserai net, ne serait-ce que pour protester contre ton renvoi. Il faudra bien qu'on te rappelle !

L'hypocrite jouait à merveille la comédie de l'amitié.

Marcel tomba dans le piège.

—Ton dévouement, dit-il, me réchauffa le cœur. Je vois que je puis compter sur toi. Veux-tu me promettre de m'écrire tous les quinze jours et de me donner des nouvelles d'Augusta ?

—Certainement. Mais quand pars-tu ?

—Par le premier paquebot. Dans quarante-huit heures, je serai sur la route de France.

—Déjà ! Au moins, as-tu obtenu une bonne indemnité ?

—Sir William m'a offert cent mille francs : j'ai refusé. Je ne veux que mon dû.

Jacques ne concevait qu'on fût assez... poète pour mépriser la fortune.

Ça, par exemple, fit-il, c'est de la folie ! Sir William n'en sera ni plus riche, ni plus pauvre, et toi, tu t'exposes à tirer la langue avant quelques mois.

—Avant quelques mois, répliqua Marcel, je serai mort de chagrin.

Jacques crut entendre un soupir derrière la porte.

Il abrégua l'entretien et sortit, espérant surprendre de nouveau sa mère en flagrant délit de surveillance.

Il n'y avait personne dans le couloir.

Il chercha Césarine et la trouva occupée à l'office.

—Je me suis trompé, pensa-t-il. Que Marcel parte le premier et ma mère se taira. Tout va bien.

Il était à peine retourné au chantier avec sir William, que Césarine montait frapper à la porte de Marcel.

Le poète la fit entrer et l'invita à s'asseoir.

Elle resta debout, n'osant s'avancer.

—J'ai à vous demander l'impossible, dit-elle enfin.

—C'est me faire trop d'honneur, répondit le poète.

Un pâle sourire éclaira sa physionomie.

Il avança un siège à la pauvre femme.

—Parlez, maman Virieu. Hâtez-vous ; car, bientôt, il serait trop tard.

—Oui, je sais, vous partez. On vous réduit au désespoir ; mais moi, je vous apporte la consolation... en échange du pardon pour le coupable.

Il la considéra avec inquiétude : à force d'avoir souffert, cette femme allait-elle sombrer dans la folie ?...

—Expliquez-vous, maman Virieu ?

Elle s'agenouilla devant lui.

—Pitié, répétait-elle, pitié pour le coupable !

Il l'obligea à se relever et la soutenant, défaillante, jusqu'à un fauteuil :

—La pitié est la première vertu du poète, dit-il. De quel coupable voulez-vous parler ?

Il fallait enfin s'expliquer.

Césarine ne doutait pas du pardon de Marcel, et cependant l'aveu le terrible aveu expirait sur ses lèvres.

Le fils de Julien Lartigue comprit que cette femme portait dans sa conscience un lourd secret.

—Vous me demandez mon pardon, dit-il, je vous l'accorde d'avance, quoi que vous ayez à me révéler. Quand à la consolation que vous me faites espérer, elle ne saurait être en votre pouvoir ; elle n'est au pouvoir de personne.

Ces dernières paroles rendirent courage à Césarine.

—Vous partirez d'ici, dit-elle, le désespoir au cœur ; mais quel qu'un se chargera de vous rattacher à la vie.

—Qui donc ?

—Celle à qui vous avez pensé souvent depuis que vous êtes en âge de réfléchir.

Il n'en faut pas dire long au poète pour qu'il comprenne.

—Non, ce n'est pas possible ! dit Marcel, vous ne connaissez pas ma mère ! Où l'auriez-vous connue ?

—C'est la meilleure des femmes, monsieur Marcel. Elle sera heureuse et fière de vous avoir retrouvé.

Ce fut au tour de Marcel à s'agenouiller devant celle qui le suppliait un instant auparavant.

—Pourquoi, demanda-t-il, m'avoir fait attendre ce bonheur.

—Parce qu'il me fallait vous dénoncer la trahison d'un misérable que j'ai tort d'aimer... comme s'il était mon fils, dont il aurait l'âge. Le crime de cet homme est le plus odieux de tous. Il a pris votre mère, il s'est donné à elle comme étant le fils qu'elle désespérait de revoir, et elle l'a cru.

La lumière s'était faite dans l'esprit de Marcel.

—Jacques a fait cela ? s'écria-t-il.

—Oui, monsieur Marcel. Vous voyez bien que le pardon est au-dessus de vos forces. Que vous le démasquiez publiquement, et il est perdu sans retour.

Une question s'imposait à l'esprit du poète : comment cette femme avait-elle pu apprendre l'affreuse supercherie ?

Il le lui demanda sur un ton où, pour la première fois, on sentait de la colère.

—Je ne puis vous répondre, dit-elle en sanglotant. Ce secret se rattache à un mystère de famille qu'il ne m'est point permis de divulguer.

—Alors, nommez-moi ma mère.

—C'est la comtesse de Fallière. Elle demeure avec sa fille, à Châteauroux. Pour vous faire reconnaître d'elle, vous n'aurez qu'à lui parler de votre père, Julien Lartigue. Vous lui direz que c'est moi qui vous envoie à elle, et elle n'aura plus aucun doute. Seulement, ayez soin de lui épargner la honte du passé. Sa fille ne sait rien. Maintenant, monsieur Marcel, aurez-vous la générosité de pardonner ?...

—Quel était son mobile ?

—Hélas ! l'intérêt. Votre mère est riche.

—Oh ! l'infâme !

La Rassajou courbait le front.

Elle ne pouvait dire à Marcel : " Cet infâme est mon fils, et c'est pourquoi je vous supplie de l'épargner."

Il ne comprenait pas, lui, qu'elle eût pitié d'un être aussi méprisable.

—Je lui pardonnerai, dit-il enfin, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Il partira, lui aussi ; je vois clair maintenant dans son jeu. C'est à lui que je dois mon renvoi.

(1) Commencé dans le numéro du 28 décembre 1899.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Et comme elle détournait la tête pour cacher son trouble :

—Je n'ai pas de plus cruel ennemi que Jacques, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Vous le savez et vous n'osez plus le défendre.

—C'est affreux à dire, balbutia-t-elle ; mais ce n'est que trop vrai, monsieur Marcel. Aussi, je vous en supplie, ne laissez rien voir à Jacques de ce que vous savez. Évitez toute explication avec lui. Allez retrouver votre mère et soyez heureux. Moi, je me charge d'éloigner Jacques de celle que vous aimez et qui vous aime...

—Où, je l'aime ! s'écria Marcel ; vous avez pu l'observer ; mais rien ne vous autorise à m'assurer que je suis payé de retour.

—Une femme ne se trompe pas à certains détails. Combien de fois Mlle Augusta m'a interrogée à votre sujet ! Elle tenait à savoir ce que vous faisiez à Paris. Je lui ai raconté votre vie de travail et de privations, et j'ai vu des larmes briller dans ses beaux yeux. Bref, mon bon monsieur Marcel, vous êtes aimé, ce n'est point douteux. Quant à Jacques, il partira d'ici, soyez-en certain. Je n'ai qu'un mot à dire pour l'y contraindre. Ce mot, je le dirai s'il le faut. Et pour vous rassurer, je vous écrirai chez Mme de Fallière, dès qu'il sera parti.

Marcel lui était reconnaissant de ses confidences au sujet d'Augusta.

Il lui demanda des renseignements sur la comtesse de Fallière, sur Lucile.

Il sentait renaître en lui l'espoir.

Avant le dîner, le maître vint lui demander de ses nouvelles.

—Ma décision lui dit-il avec bonté, vous a causé un chagrin. Croyez que je n'oublierai jamais les services que vous avez rendus à mon fils et surtout le dévouement dont vous avez fait preuve en sauvant ma fille qui, sans vous, se serait noyée. Vous avez tort de refuser les cent mille francs que je vous offre. Dans tous les cas, si jamais vous avez besoin d'un coup de main, d'un appui, ne me faites pas l'injure de m'oublier.

Marcel le remercia pour ces bonnes paroles.

Sur les instances de sir William, il consentit à descendre au dîner.

—Après-demain, dit-il, je partirai sans avoir prévenu personne. J'espère que vous n'aurez pas à le regretter pour Arthur. Le pauvre enfant est très sensible et très affectueux. Il supportera, avec peine notre séparation. Si vous le permettez, je lui écrirai de temps à autre pour l'encourager dans ses études.

—Je vous y autorise bien volontiers.

Marcel retrouva Jacques à la salle à manger.

L'imposteur lui tendit la main. Marcel se détourna de lui.

Augusta observa cette scène et pâlit. Elle avait surpris dans les yeux de l'ingénu une expression de haine féroce.

Après le repas, Marcel, qui n'avait pu prononcer une parole, remonta dans sa chambre et s'y enferma à clé.

Un instant après, Jacques frappait à sa porte.

Il ne reçut aucune réponse.

—C'est moi, dit-il. Pourquoi n'ouvres-tu pas ?

Même silence.

Jacques se retira, le cœur rongé d'inquiétude et de rage.

Comme il rentrerait chez lui, il y trouva sa mère, qui l'attendait.

—J'ai tout dit à Marcel, lui annonça-t-elle hardiment. Il te pardonne, mais à une condition : tu quitteras ce pays, tu renonceras à tout jamais à tes projets sur Augusta. Elle ne t'aime pas, elle ne t'aimera jamais ; elle te méprisera en apprenant le départ de Marcel ; car elle ne doutera pas que tu as abusé de la confiance de son père pour obtenir le renvoi de celui qu'elle aime et qui en est digne.

Après avoir été la mère dévouée au point de se rendre, par son silence, complice des intrigues de l'aventurier, elle faisait justice.

Écassé par l'inexorable arrêt, Jacques s'affaissa dans un fauteuil et ces mots s'échappèrent de sa bouche :

—Je suis perdu !

Elle se rapprocha de lui et, d'une voix douce :

—Ne te désespère pas, mon enfant. Tu ne manqueras de rien, je te trouverai de l'argent, une somme suffisante pour t'établir à ton compte.

Il haussa les épaules. Tenant la fortune sous la main, la grande fortune si longtemps rêvée, il ne pouvait se décider à la lâcher.

A cet ambition effrénée se joignait un amour sauvage pour la fille du millionnaire.

—Vous me brisez le cœur, murmura-t-il.

—Je sais, répliqua-t-elle que tu as conçu pour Augusta une passion malheureuse. Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Rappelle-toi comme tu l'aimais, ta pauvre Savinia, si belle, si dévouée. Elle a cru à tes serments et, quelques mois après, tu les reniais. Il n'y aura jamais de constance dans tes affections. Et d'ailleurs la bigamie est un autre crime que...

Il se redressa brusquement :

—C'est bon, fit-il, en voilà assez ! Je verrai ce que j'ai à faire.

Il ouvrit la porte et invita sa mère à sortir.

Elle se retira la tête haute.

Pour la première fois de sa vie, Césarine était en paix avec sa conscience.

Jacques ne s'attarda pas en réflexions inutiles. Il avait des comptes à dresser pour la paie des ouvriers ; suivant son habitude, il descendit s'enfermer dans son bureau, attendant au cabinet du patron.

Ce travail terminé, il alluma un cigare et se perdit dans une rêverie où flottait la radiuse image d'Augusta.

Sa lampe s'éteignit soudain.

Tout dormait à la villa des Oliviers.

On n'entendait plus que le ressac lointain de la mer.

Jacques se disposait à remonter chez lui lorsqu'un bruit singulier attira son attention.

Evidemment, quelqu'un limait les barreaux de la fenêtre donnant sur la compagnie.

Jacques se glisse derrière une tenture et attend, le poignard à la main.

Un premier barreau, puis un second cèdent sous les efforts de la lime. Par l'ouverture, un homme s'introduit dans la place.

Cette homme doit connaître parfaitement les lieux. Il se dirige, sans tâtonner, vers le bureau, dont il fracture un tiroir.

Quelques pièces d'or roulent sur le parquet.

Le voleur allume une lanterne sourde dont il avait eu soin de se munir et se baisse pour ramasser son butin.

Jacques a reconnu en lui un Arabe, nommé Mokrar, homme énergique, dont il avait fait un chef d'équipe.

Il s'élança sur lui, le renversa, et le menaçait du poignard :

—Ah ! c'est toi, Mokrar, tu fais là une jolie besogne !

L'Arabe atterré, demandait grâce.

Par prudence, Jacques lui lia les mains et les jambes.

Déjà une pensée atroce venait de surgir dans son esprit.

En pénétrant par effraction dans la demeure de son maître, cet Arabe était passible du bague ; Jacques le tenait à sa discrétion.

—Tu veux de l'or, lui dit-il ; eh bien, je t'en donnerai, et beaucoup, si tu es disposé à m'obéir. D'abord, pourquoi veux-tu de l'or ?

—Pour fuir avec Nichina, la fille de ben Saïd, répondit l'Arabe.

—Elle t'aime !

—Oui, missiou.

—Heureux gaillard ! Elle t'aime et son père ne veut pas te la donner ? Jacques avait trouvé l'instrument qu'il cherchait.

—Mille francs te suffiraient-ils ?

—Oui, missiou. Moi obéir à toi comme le *slougi* à son maître.

—Et tu disparaîtras pour toujours ?

—Toujours, répéta l'Arabe. Moi retourner à Oued Souf... loin, loin.

L'aube frappait aux vitres. Il fallait en finir.

—J'ai un ennemi, dit Jacques. Chaque matin, mon ennemi se promène seul, à cheval, à une lieue d'ici, sur la route qui conduit aux plantations de maïs. As-tu un bon fusil ?

—Oui, mission.

—Prends-le et va te cacher dans le bois d'où s'échappe la source qui arrose les champs. Laisse venir à portée de ton arme le précepteur du fils de notre maître, et, surtout, ne le manque pas. Je te remettrai, non pas mille francs, mais deux mille. Tu enterreras ton fusil dans le sable et tu viendras au chantier, comme d'habitude.

—Compris, missiou. Moi, tuer ton ennemi et partir avec Nichina sur bon cheval volé au maître. Toi, payer moi, l'autre nuit, ici.

—Je puis compter sur ta parole ?

—Moi venger toi, par Mohammed ! jura l'Arabe.

Jacques commença par vider le tiroir de tout l'argent qu'ils contenaient. Puis, il délia son complice et le fit sortir par où il était entré.

Le jour grandissait, emportant les brumes.

La matinée serait superbe. Marcel ne pouvait manquer d'aller revoir une dernière fois son site préféré.

Le fils de Rassajou, on l'a vu plus haut, ne s'était pas trompé dans ses infâmes calculs.

LXIX. — LES AVEUX DE CÉSARINE

L'évanouissement d'Augusta n'avait duré qu'une minute.

François Brégeat hâta de la rassurer.

—Je me connais en blessures, affirma-t-il. Le malheureux jeune homme qui gît sans secours sur la route de Gabès n'a pas été atteint mortellement. Qu'on fasse atteler une voiture légère et j'irai le chercher.

—Je vous accompagnerai, dit sir William.

S'adressant à sa fille et à Arthur :

—Rentrez, mes enfants, et envoyez moi de suite le docteur.

L'assassin qui, on n'en a pas douté, n'était autre que l'Arabe

Mokrar, fut attaché solidement à un poteau, dans l'écurie, et confié à la garde de deux serviteurs dévoués.

On allait partir, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre sur la route.

Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant, dans une calèche découverte, le journaliste Briollet en compagnie de trois autres voyageurs.

Sur leurs genoux se trouvait étendue la victime de Mokrar.

—On nous ramène le blessé ! annonça-t-il à Sir William.

Un instant après, la calèche faisait son entrée à la villa des Oliviers.

Transporté dans sa chambre, Marcel, qui n'avait pas encore repris connaissance, reçut les soins immédiats du docteur Leroy.

—La blessure est grave, mais non dangereuse, fit ce dernier. Laissez-moi seul avec le malade.

Sir William descendit au salon, où l'attendaient les voyageurs.

Briollet avait reconnu François Brégoat sous ses haillons ; mais il s'était gardé de lui adresser une parole.

Le plus âgé des voyageurs se présenta le premier à l'Américain.

—Je suis, dit-il, le vicomte de Borianne, que M. Briollet a bien voulu piloter jusqu'ici. Mes compagnons sont l'un, mon fils, et l'autre, un ami de mon fils, M. Pierre Sorlac, ingénieur civil.

Si William s'inclina et tendit affectueusement la main au reporter.

—Nous venons, dit ce dernier, pour interroger une servante, la veuve Augustine Virieu.

—Elle est ici, annonça sir William.

Les quatre voyageurs échangèrent un regard de satisfaction.

—Il s'agit, ajouta le reporter, d'une enquête d'où dépend l'honneur de la famille de Borianne. Avant toute chose, permettez-moi, monsieur Clakay, de vous poser une question. Avez-vous des soupçons qui puissent vous mettre sur la piste de l'assassin ?

—Cet homme, répondit sir William en montrant François, a arrêté lui-même le coupable.

—Quel est le mobile du crime ? demanda Briollet.

—L'individu arrêté prétend avoir agi pour le compte d'un autre.

—D'un autre qui s'appelle Jacques Brémont ! s'écria le reporter.

Sir William demeura stupéfait. Ce fut à son tour de questionner.

—Vous connaissez donc M. Brémont, que l'assassin accuse effectivement d'être son complice ?

—Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'il est capable de tout. Est-il informé de l'arrestation ?

—Pas encore. Il surveille en ce moment des travaux de construction.

—Quand rentrera-t-il ?

—Pas avant midi.

—Nous avons le temps de dresser nos batteries. Où se trouve le prisonnier ?

—Enfermé dans une écurie, sous bonne garde. Voulez-vous que j'envoie chercher la femme Virieu ?

—Rien ne presse.

Mais, soudain, Briollet s'aperçoit que, dans sa préoccupation, il a oublié le pauvre Marcel. Il pria sir William de le conduire auprès de lui.

Tous deux se rendent à la chambre du blessé, qui venait de rouvrir les yeux. Le docteur Leroy les arrêta sur le seuil.

—Notre ami est hors de danger, dit-il tout bas ; mais je crains une forte fièvre. Laissons-le reposer.

Sir William s'empressa de porter la bonne nouvelle à ses enfants. Dans sa joie, Augusta ne craignit pas de se trahir.

—Oh ! père, s'écria-t-elle, remercie la Providence, qui m'a déjà sauvée deux fois. Si Marcel avait succombé, je ne lui aurais pas survécu.

L'Américain eut peine à contenir sa colère. Depuis la catastrophe du Grand Théâtre Symphonique, il n'avait éprouvé d'aussi fortes émotions.

Il rejoignit les visiteurs et les conduisit à l'écurie où se trouvait Mokrar.

Déjà Briollet s'était concerté secrètement avec François sur la meilleure marche à suivre. Ce dernier servit d'interprète pour interroger le coupable.

—Voici ce qu'on attend de toi, lui dit-il en arabe. Tout à l'heure, tu recevras la visite de ton complice, qui ne se croira pas surveillé. Nous resterons cachés dans l'écurie voisine. Ta bonne volonté à nous servir te vaudra l'indulgence de la justice.

François se chargea d'aller avertir Jacques Brémont du crime qu'on venait de découvrir.

—Je l'amènerai dans le piège, assura-t-il. Il viendra tout droit ici.

Parti en voiture avec un guide, il trouva l'ingénieur agronome en plein travail et l'informa qu'il venait le chercher de la part du maître.

Jacques devint blême. Il monta dans la voiture. En chemin, François, simulat à merveille l'Arabe de la basse classe, lui raconta comment il avait arrêté Mokrar et prétendit que sir William était allé relever lui-même le blessé.

—Le maître, dit-il, vous charge d'interroger l'assassin. Ce misérable refuse de répondre. Il fait le muet.

Une immense satisfaction se peignit sur les traits de Jacques.

—Espère-t-on sauver la victime ? demanda-t-il.

—Oh ! non, assura François avec un grand geste tragique.

A peine arrivé, Jacques courut à l'écurie. Il invita François à l'attendre devant la porte, qu'il referma derrière lui, après avoir éloigné les surveillants.

—Imbécile ! dit-il à Mokrar, tu t'es laissé prendre. Ne crains rien. Cette nuit, je te ferai évader. Tu auras les deux mille francs que je t'ai promis. En attendant, continue à faire le muet.

Le misérable achevait à peine ces mots que deux mains de géant s'abattaient sur ses épaules. C'était le maître lui-même le milliardaire dont il convoitait la fortune, qui s'emparait de sa personne.

Il l'aurait assommé sur place, sans l'intervention des trois jeunes gens et du vicomte.

François était entré aussitôt. Par précaution, il fouilla le scellé et lui confisqua son poignard.

—Ces deux hommes, déclara sir William, seront livrés aujourd'hui aux autorités de Gabès.

Briollet demanda pour eux vingt-quatre heures de répit.

—Nous avons besoin de Jacques Brémont, dit-il, pour éclaircir un point de notre enquête. Je désire qu'on l'enferme en lieu sûr et qu'on le confie à la garde du brave à qui Marcel doit la vie.

—J'y consens, dit sir Arthur, mais lorsque ce brave nous aura dit qui il est et d'où il vient.

—Je suis Abdallah ben Aboukr, le Meslem, le caïd du R'hat. Mes ennemis m'ont terrassé et j'ai erré, fuytif, dans le désert. Ma destinée m'a conduit à Gabès. Bientôt, je reprendrai le chemin de l'inconnu. Ma vie touche à sa fin. Ainsi la veut Allah.

Tous s'étaient découverts devant le fameux chef, vainqueur des Touareg, et dont la réputation avait traversé la mer.

L'audace de cet aventurier plaisait à Briollet. Il l'admirait tout en souriant dans sa fine moustache.

—Caïd, dit sir William, ma maison est la vôtre. Restez-y tant que vous voudrez et demandez-moi, avant de partir, les sommes dont vous aurez besoin pour recommencer la lutte.

—Ma vie touche à sa fin, répéta François.

Au milieu du parc, se trouvait une construction récente, établie d'après les plans de Jacques Brémont.

Ce fut là que l'on enferma, solidement garrotté, l'ingénieur agronome, auprès duquel s'installa le fameux caïd, transformé en geôlier volontaire.

Le vicomte de Borianne, dont le front était traversé par une ride profonde, avait assisté à cette scène, ainsi que Maxime et Pierre.

Tous trois attendaient avec une impatience fébrile l'interrogatoire de la Rassajou.

—Laissez-moi faire, le disait de temps à autre le reporter. Nous tenons le louveteau ; la louve est à nous.

Onze heures sonnaient à l'horloge de la villa des Oliviers.

—Messieurs, dit sir William, je retourne auprès de mes enfants. Nous nous reverrons à déjeuner ; car je compte que vous me ferez l'honneur d'accepter mon invitation.

Ils étaient descendus au rez-de-chaussée du pavillon, dans une vaste pièce garnie de meubles rustiques.

—C'est ici, dit Briollet que nous interrogeons la femme Virieu. Je vous serai obligé, monsieur Clakay, de nous le faire amener.

—C'est entendu, et surtout, tenez-la à l'œil si elle est pour quelque chose dans le crime de son ancien maître.

Déjà Césarine avait appris la terrible nouvelle par les domestiques ; mais elle ignorait l'arrestation de son fils. Ce fut en proie aux plus cruelles appréhensions qu'elle se laissa conduire au pavillon du parc.

A la vue du baron de Borianne et de Briollet, qui l'avaient questionnée vainement à Châteauroux, la Rassajou recula, terrifiée. Briollet ferma la porte de derrière.

Le vicomte dardait les regards flamboyants sur la condamnée de l'auberge sanglante.

L'interrogatoire commença.

—Madame Virieu, dit le reporter, savez-vous que Marcel a été victime d'une tentative d'assassinat ?

—Oui, monsieur, et j'en suis atterrée.

Briollet adressa à ses compagnons un regard qui signifiait : " Je ne me suis pas trompé sur les sentiments de cette malheureuse. "

—Nous avons une autre nouvelle encore plus triste à vous annoncer.

La Rassajou fut secouée par un grand frisson. Elle présentait le coup fatal.

Briollet ne lui liassa pas le temps de se remettre.

—Du courage, Césarine Rassajou !

Elle s'entendant appeler par son véritable nom, elle devint blême.

—Du courage ! répéta le reporter : votre fils est arrêté et enfermé dans ce pavillon.

Elle porta les mains à son front et s'écria :

— Le malheureux ! il devait finir comme son père.

— Oui, comme son père, qui a assassiné la vicomtesse de Borianne, dont le mari et le fils sont devant vous !

Césarine releva fièrement la tête.

— Qui prétend cela ? demanda-t-elle.

— Moi ! fit Hector de Borianne.

— Moi ! répéta Maxime.

Briollet se plaça devant elle.

— Je vous en prie, messieurs, laissez-moi l'interroger.

Se retournant vers l'accusée :

— Dites nous ce que vous savez et nous ferons l'impossible en faveur de votre fils. Vous n'avez pas affaire à des juges, mais à un père qui réclame sa fille, à un père qui réclame sa sœur. Rose n'est pas votre enfant, avouez-le ?

Elle se laissa tomber à genoux et tendant des mains suppliantes :

— Rose n'est pas ma fille ; mais je lui ai sauvé la vie.

— Et sa mère, qu'en avez-vous fait ? demanda d'une voix terrible le vicomte.

— Elle a succombé à une maladie de poitrine.

— Dans votre auberge ?

— Oui. Mon mari s'est emparé de l'argent qu'elle avait sur elle. Il voulait tuer l'enfant ; je l'en ai empêché. C'était moi qui nourrissais Rose.

— Et votre enfant, qu'est-il devenu ?

— Ma fille est morte le même jour que la dame.

— Et Rose l'a remplacée ?

— Oui, je n'avais que ce moyen de la sauver. Combien de fois, depuis, je l'ai protégée contre mon mari !

Et comme Hector de Borianne s'avavançait sur elle :

— Tuez-moi ! s'écria Césarine ; mais vous ne m'en devez pas moins la vie de votre enfant.

Briollet s'interposa encore :

— Pourquoi, lui demanda-t-il, n'avez-vous pas dénoncé votre mari ?

La Rassajou ne répondit pas.

— Qu'avez-vous fait des cadavres ?

— La dame et mon enfant reposent l'un près de l'autre dans le jardin, sous le bâtiment neuf.

— Vous n'ignoriez pourtant pas qui était la mère, d'où elle venait ?

— Si, monsieur.

— Allons donc ! elle vous avait donné une lettre à expédier au comte de Borianne ; cette lettre, vous l'avez détournée !

— Je ne savais pas lire. J'ai appris en prison et, graciée au bout de dix-neuf ans, j'ai couru à Genty-les-Loups chercher la lettre. Si j'avais pu la lire autrefois, je l'aurais envoyée coûte que coûte. J'ai cru sauver mon mari et je l'ai perdu ; car, trois ans plus tard... Vous savez le reste. Pitié, mon Dieu !

Briollet implora du regard les Borianne.

Maxime, qui n'avait pas encore prononcé une parole, s'écria :

— La lettre de ma mère indique en effet qu'elle était à toute extrémité : mais rien ne prouve qu'elle n'a pas été victime d'un empoisonnement.

La Rassajou se redressa.

— La preuve, déclara-t-elle, je l'ai ! Elle existe dans une seconde lettre que j'ai conservée et que je vous aurais adressée, comme l'autre, avant de disparaître pour toujours.

— Allons la chercher. Je vous accompagne.

Quelques instants après, le vicomte de Borianne était en possession de la seconde lettre de sa femme. Ce billet daté du 25 novembre 1871, était ainsi conçu :

" Hector,

" Pour te punir de tes infâmes soupçons, je voulais mourir avec mon secret. Je n'en ai pas le courage.

" La phtisie m'étreint et m'a réduite au point que tu ne pourrais me reconnaître. Elle m'emportera d'un instant à l'autre.

" Hector, je suis innocente ! La lettre que tu as trouvée en ma possession ne m'était pas destinée. J'aurais dû te le prouver ; mais, outre que je ne voulais pas trahir le secret de ma bienfaitrice, j'étais révoitée dans ma dignité d'honnête femme. Je suis partie, désespérée, décidée à en finir avec l'existence. Je me suis jetée dans la Seine, après m'être débarrassée d'une partie de mes vêtements. Un inconnu m'a sauvée et ramenée dans Paris. Il n'accepta aucune récompense ; mais, sur ma prière, il me jura qu'il ne révélerait à personne son acte de courage.

" J'étais résolue à disparaître.

" Hector, la lettre qui m'a perdue était destinée à ta sœur. Celui qui la écrite, tu le connais. A quoi bon te le nommer ! Blessé à la bataille de Buzenval, il avait été transporté à l'hôtel de Choiseul, transformé en ambulance. C'est là que ta sœur, malade et alitée, m'envoya prendre de ses nouvelles.

" J'ai trouvé le blessé à l'agonie. Dans un dernier effort, il me remit sa lettre... pour elle !... Et tu as cru qu'elle m'était destinée ! Tu as pu le croire !

" Ton ancienne jalousie s'était réveillée. Souviens-toi : quand tu

m'as connue simple institutrice chez ta sœur, tu t'imaginais déjà que j'aimais cet officier. C'était le fils d'un ami du marquis de Parieu, qui avait en lui pleine confiance. Il fréquentait assidûment la maison et, dans ma simplicité, je n'y voyais rien de suspect.

" Enfin, tu reconnus ton erreur. Je t'aimais secrètement, lorsque tu te déclaras. Il m'en coûta beaucoup de te voir lutter contre les préjugés de ton père. Notre mariage en fut attristé. Le bonheur vint quand même avec notre cher Maxime, que je ne n'aurai la consolation d'embrasser avant de mourir.

" Hélas ! cher Hector, j'étais mère pour la seconde fois lorsque j'ai quitté Tours pour te rejoindre à Paris, où le gouvernement de la Défense nationale t'avait envoyé en mission pendant le siège.

" Le hasard te fit savoir ma visite à l'ambulance. Tu ne m'as pas laissé le temps de m'expliquer. Tu m'accusais sans preuves, et avec quelle violence ! Tu m'as réclamé la lettre, dont tu connaissais l'existence, tu t'en es emparé brutalement, tu as levé la main sur moi, tu m'as frappée, et je me suis enfuie.

" L'enfant est venue au monde bien portante. Je ne l'ai point déclarée. Tu l'appelleras Rose.

" J'avais contracté le germe de ma maladie durant la nuit terrible où je me suis jetée à l'eau et où je suis rentrée, glacée, à Paris. Je me sentais bien perdue et je résolus de conduire mon enfant à Virmont, dans la Haute-Loire, de la confier à une femme sûre, qui avait été domestique dans ma pension.

" Je suis partie du Puy en voiture pour Virmont. Une tempête de neige a éclaté durant le trajet, et j'ai échoué, mourante, à moitié chemin, dans une auberge de Genty-les-Loups.

" Je suis chez de braves gens qui m'ont prodigué les soins les plus empressés. La femme de l'aubergiste, nommé Rassajou, qui nourrit sa fille, âgée de quinze jours, comme la nôtre, a ramené Rose. Elle l'a prise de suite en affection et je t'engage à la lui laisser.

" Accours au reçu de cette lettre. Peut-être me trouveras-tu encore vivante.

" Pour écrire cet adieu suprême, j'y dû m'y reprendre à quatre fois. Cette nuit sera sans doute ma dernière. Adieu je te pardonne."

Pendant que le vicomte lisait sa condamnation, Maxime le vit pâlir et rougir tour à tour. Le jeune homme comprit que ce billet d'outre-tombe était la justification de sa mère.

Hector ne put réprimer un sanglot. Tendant la lettre à son fils :

— Lis, il le faut, et puisse-tu me pardonner, toi aussi !

Cette lecture achevée, Maxime se précipita dans les bras de son père.

— Nous vivrons, lui dit-il tout bas, pour réparer le passé et assurer le bonheur de Rose.

Pierre Sorlac avait entendu ces derniers mots. Lui aussi se promit de leur adoucir l'amertume des souvenirs.

Briollet s'était tu pendant cette scène tragique.

Césarine demeurait le front courbé, abîmée dans sa douleur.

— Pourquoi, lui demanda le reporter, n'avez-vous pas envoyé la première lettre ?

— Mon mari l'avait détournée. Il fit de même pour la seconde lettre. Plus tard, je les retrouvai toutes deux et je les cachai.

— Sous le papier de tenture de votre chambre à coucher ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez rien de plus à révéler ?

— Rien.

— Césarine Rassajou, il faudra renouveler ces aveux devant la justice, afin de rétablir l'état civil de Rose de Borianne. La prescription vous couvre. Vous n'avez rien à craindre.

— Oh ! fit-elle, je donnerais ma vie pour réparer le passé.

— Bien. Vous êtes libre. Voulez-vous voir votre fils ?

Elle hésita une seconde.

Puis, avec un accent déchirant :

— C'est inutile : Jacques me hait et, moi, je ne puis plus que le plaindre et demander pitié pour lui.

Elle se retira chancelante.

Les Borianne tenaient enfin la vérité et Rose ne devait point tarder à retrouver un père qui, à force de tendresse, saurait mériter son pardon.

Donc, Jacques Brémond avait été confié à la garde de l'ex-caïd de R'hat.

Il gisait pieds et poings liés, sur un tapis, le visage tourné vers la muraille.

Tel était son désespoir, son accablement, qu'il se refusa, de toute la journée, à prendre aucune nourriture.

Le soir, seulement, il demanda à boire.

François lui délia un bras, disant d'un air goguenard :

—A quoi bon boudier contre ton ventre, imbécile ! Voici de quoi te restaurer.

Il déposa à sa portée les restes du repas qu'on lui avait fait servir.

Tout en se restaurant, Jacques observait son geôlier : quel était cet étrange Arabe qui lui parlait sur un ton aussi familier, dans un excellent français.

Il le vit écrire deux lettres et les placer en évidence sur la cheminée.

François, dont le visage bronzé ne laissait voir aucune émotion, venait de se condamner à mort.

A ses parents, il disait : " Quand vous recevrez ce billet, je serai délivré de la vie. Un ami vous dira pourquoi je me suis tué. Je n'avais plus rien à faire en ce monde. Adieu et pardonnez-moi tous les chagrins que je vous ai causés."

Le mot destiné à Briollet était ainsi conçu : " Le Djemil de R'hat, Abdallah ben Moulaï, traqué par la confrérie des Kouans, ne sait où reposer sa tête. Il part avec Jacques Brémond, dont il est décidé à débarrasser ceux que ce misérable poursuivrait de sa haine. On retrouvera nos deux cadavres aux ravins de Ras-el-Oued. Adieu."

Ces dernières volontés réglées, François se retourna vers le prisonnier.

—Ecoute, lui dit-il, le vent s'élève. N'entends-tu pas, au loin gronder la foudre ?

—Puisse-t-elle nous réduire à néant avec tous ceux qui reposent dans cette villa d'enfer !

—Ne blasphème pas : ce séjour était un paradis... avant l'arrivée du diable.

—Qui es-tu, toi qui as l'aspect d'un Arabe et le parler d'un Français ?

—Comme toi, un maudit. Nous n'avons pas une minute à perdre. Fuyons ensemble. Je te mènerai dans une contrée où tu n'auras plus rien à craindre.

Jacques le regarda avec méfiance.

—Qui me prouve ?...

—Tu hésites, dit François. A ton aise ! je partirai seul. Seulement, j'aurai le regret de te baillonner et de resserrer tes liens.

—Ne fais pas cela. J'ai confiance en toi, je te suivrai au bout du monde.

—C'est décidé ?

—Oui.

François le débarrassa de ses liens.

—Maintenant, dit-il, tâchons de sortir d'ici sans éveiller l'attention des gardiens postés au rez-de-chaussée. Ces cordes qui te réduisaient à l'impuissance tout à l'heure vont nous permettre de descendre par la fenêtre. Tu me conduiras aux écuries. Deux bons chevaux nous sont indispensables.

—Le maître nous les fournira, répondit Jacques.

François avait attaché la corde à l'appui de la fenêtre.

—En route ! montre-moi le chemin.

Jacques descendit le premier. Il mettait à peine pied à terre que son libérateur se trouvait près de lui, un fusil passé en bandoulière.

Ils réussirent à gagner les écuries et s'emparèrent de deux chevaux.

En montant en selle, Jacques fit remarquer qu'il n'avait pas d'armes.

—C'est dommage, répondit François ; mais à la guerre comme à la guerre ! En route !

Aussitôt sortis de la villa, ils prirent le galop.

L'orage battait son plein. Les éclairs se succédaient sans interruption.

L'oasis semblait en feu. Des palmiers, atteints par la foudre, s'effondraient avec un craquement sinistre.

—Où allons-nous ? demanda Jacques à son compagnon :

—A la terre promise, répondit l'ex-caïd de R'hat.

A l'aube, ils atteignaient les ravins de Ras-el-Oued.

L'orage avait passé tout entier sur leurs têtes et maintenant la nature rentrait dans le calme.

L'horizon se teintait de rose. Dans les tamarins, des bandes ailées saluaient de leurs chants joyeux le retour de la lumière.

—Nous sommes arrivés, dit François.

—Arrivés ?...

—C'est ici la terre promise.

Et sans autre transition :

—Jacques Brémond, dit-il, sais-tu que tu es le fils d'un assassin mort sur l'échafaud ?

—Je sais cela.

—Par qui ?

—Par ma mère.

—Bien. Ta mère t'a-t-elle jamais parlé de ton cousin, François Brégeat ?

—Jamais !

—Je suis ce François.

—Bah !

Et Jacques, rassuré, tendit la main à son cousin. Ce dernier se recula, disant :

—Il n'y aura de commun entre nous que la mort. Jacques, je vais te tuer.

—Pourquoi ? Que t'ai-je fait ?

—A moi, rien ; mais, vivant, tu ne pourrais que nuire à ceux qui restent. Jacques, nous avons pris tous deux la route de l'abîme. Le gouffre nous attend ; à quoi bon retarder un dénouement fatal. Tu finirais, comme ton père, sur l'échafaud ; et moi, je ne veux point déchoir.

—De quel droit me juges-tu ?

Cette question causa quelque embarras à François.

—Du droit du plus fort, répondit-il enfin.

Jacques se sentit perdu.

Il fit volte-face et repartit au triple galop dans la direction de la route.

Un instant, il se crut sauvé.

Il retourna la tête. François arrivait sur lui et, plus habile cavalier, gagnait du terrain.

—Arrête, ou je te tue au vol comme un corbeau !

Jacques laboura des éperons les flancs de sa monture, qui fit un saut de côté et le désarçonna.

—Relève-toi, lui dit François. Il faut savoir mourir debout.

Pour toute réponse, le fils de Rassajou saisit une grosse pierre et, dernier effort, la lança sur son ennemi.

—Maladroît ! dit François. Moi, je ne te manquerai pas.

D'un coup de fusil, il cassa la tête du misérable.

—A moi maintenant !

Et du second coup de son arme, il se fit sauter la cervelle.

Le soir même, Briollet retrouvait les deux cadavres, qui furent inhumés au cimetière de Gabès, l'un sous le nom de Jacques Brémond, l'autre sous celui d'Abdallah ben Moulaï, le Meslem.

LXXI — ÉPILOGUE

Trois mois après ces événements, grâce aux avoux de la Rassajou et aux lettres probantes de sa mère, Rose de Borianne ontraît en possession d'un état civil définitif.

Les restes de la vicomtesse de Borianne, retrouvés à l'auberge sanglante, furent transférés secrètement au cimetière de Châteauroux.

Mme Petitot, complètement rétablie, dut retarder le mariage de Rose avec Pierre, par suite de la mort du comte, à qui on avait eu soin d'épargner toute révélation. Le vieillard s'éteignit en appelant vainement sa fille, qui expie ses fautes dans une réclusion volontaire, sans avoir eu le courage de les avouer.

Le jour même où Pierre Sorlac conduisit sa fiancée à l'autel, on célébra l'union de Maxime avec Lucile.

Et Marcel ? C'est le mieux partagé de tous ; car aucun souvenir ne trouble son bonheur. Dénoncé par Briollet à Augusta comme étant le sauveur qu'elle réclamait à tous les échos, la belle Américaine fit cette déclaration catégorique à son père : " Jo l'aime, il m'aime et rien ne nous fera changer de sentiment."

Sir William Clakay se creusa vainement la cervelle pour trouver de mauvaises raisons. Comme il hésitait encore, une lettre du notaire de don Juan Lardiguez lui annonça que ce dernier était mort en léguant à Marcel sa galerie de tableaux évaluée deux millions.

Grâce à cet acte de justice, le fils de Julien Lartigue a pu, sans se faire un scrupule, demander et obtenir la main de la fille du millionnaire.

La comtesse de Fallière serait la plus heureuse des mères si elle n'était pas obligée, par respect humain, de contenir sa joie.

Quant à Césarine, qu'un legs de Mme Petitot a mise à l'abri du besoin, elle est allée retrouver Savinia. Elle ne vit plus que pour sa petite-fille et ne considère le passé que comme un affreux cauchemar, qu'elle voudrait pouvoir oublier.

Le vicomte de Borianne a abandonné son château de Courlande et vit, tranquille, auprès de ses enfants.

FIN.

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émouvant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

La Chine a l'Exposition

Dans le coin le plus frais et le plus calme de l'Exposition, des emplacements contigus sont occupés par les constructions de deux pays où se déroulent à cette heure de sanglantes tragédies : le Transvaal et la Chine. Ce n'est assurément pas le spectacle de la guerre ou de l'insurrection que les visiteurs s'attendent à trouver sous les ombrages du Trocadéro. Pourtant une curiosité spéciale les pousse vers ces deux expositions si dramatiquement actuelles. Et, l'imagination aidant, cette curiosité n'est pas déçue.

Vers l'extrémité de la galerie de droite du Palais du Trocadéro, se dresse la porte monumentale de l'exposition chinoise. C'est une reproduction fidèle de celle qui précède le temple de Confucius, situé à Péking près de la salle des Examens littéraires. Elle est épaissée et majestueuse, peinte en rouge, en vert, en jaune et en blanc. De paisibles promeneurs passent à toute heure sous cette porte, croisant parfois quelque Chinois non moins débonnaire, un garçon de restaurant ou un acteur de théâtre, ou encore un des commerçants qui vendent dans les boutiques voisines des potiches et des boîtes de laque... Là-bas, à Péking, à ce même moment, une populace déchaînée hurle et s'agite, autour de la même porte, peinte de mêmes couleurs, et également épaisse et majestueuse. Les légations européennes sont barricadées ; les églises sont en flammes...

La porte franchie, nous voici au bord d'une pièce d'eau où tombe, avec un doux murmure, une cascade. Parmi les arbres s'élèvent des pavillons peints en rouge-sang, dont les toits ont les quatre angles recourbés. Le principal édifice, celui du fond, reproduit une des portes de l'enceinte de Péking, surmontée du kiosque du Vambour (*Kou-Leou*). Il renferme un étalage de meubles, un restaurant et un théâtre. Le restaurant est celui d'une gare encore hypothétique, celle du Transsibérien à Péking. Un peu plus loin, c'est la gare de Moscou. Quelques wagons et quelques centaines de mètres de toile peinte représentent les milliers de verstes et de rails et de paysages qui séparent Moscou de Péking. Les visiteurs anglais grincent des dents en constatant ainsi, *de visu*, la mainmise de la Russie sur la Chine, matérialisée par la Compagnie des wagons-lits et par le panoramiste Jambon. Le Transsibérien ne va pas encore jusqu'à Péking, mais déjà il est possible de faire le trajet de Saint-Petersbourg à Port-Arthur en vingt-quatre jours, d'Irkouïsk à Port-Arthur en quatorze jours, de Khabarovka à Port-Arthur en trois jours. S'il faut une armée pour sauver la situation européenne en Chine, c'est donc bien à la Russie qu'il appartiendra d'en fournir les premiers contingents.

À droite de la porte de Confucius, une autre construction, à deux toits, est la copie, dit-on, de l'un des pavillons de la ville interdite, la ville violette, résidence de l'empereur et de l'impératrice douairière.

Tout semblable est la prison, au bord d'un lac fleuri de nénuphars, du débile souverain remis en tutelle.

Les divers pavillons chinois du Trocadéro contiennent des collections d'art retrospectif et moderne, des potiches, des bouddhas, des brûle-parfums, d'étranges et précieux bibelots, des bois sculptés, des ivoires, de belles soieries et quelques produits industriels. Des mannequins figurent, avec leurs costumes réglés par la hiérarchie sociale, des riches et des pauvres, des mandarins et des gens du peuple, des lettrés et des bateliers. Aux pieds d'un mort couché dans son cercueil des pleureuses se penchent. Au milieu d'un groupe de hauts dignitaires, une figure de Mandchoue est coiffée d'un abat-jour opulent, à longues pendeloques : c'est la coiffure qu'un dessin chinois prête à l'impératrice-mère. Des détails de ce genre empruntent aux circonstances un intérêt spécial, et ce n'est pas sans quelque horreur que l'on découvre, en regardant de près certaines peintures de vases ou d'évantaux, des types effrayants d'égorgeurs, et que l'on reconnaît des scènes de massacre et d'incendie, interprétées avec le souci évident de soigner les détails cruels.

M. Charles Vapereau, commissaire général, a dépensé beaucoup de goût et de savoir à organiser l'exposition de l'Empire du milieu. La Chine qu'il a voulu nous montrer est une Chine aimable et facile, une Chine de paravent. C'est par suite d'événements indépendants de sa volonté que ses pavillons polychromes et ce qu'ils contiennent se trouvent représenter aujourd'hui une Chine barbare et hostile, toute pleine de cris de mort.

L'autre matin, au bord de la pièce d'eau qui occupe le centre de l'exposition chinoise, un Céleste à longue queue, vêtu de soie noire et de soie bleue, est venu s'asseoir sur un banc. Il a déplié un journal parisien dont la manchette portait ces mots : *Les Russes et les Anglais devant Péking*. Et il s'est absorbé dans sa lecture. C'était peut-être un bon marchand de potiches, européenisé à Shanghai ou à Hoang-Kong, et qu'inquiétaient pour son commerce les actes de pillage commis par les Boxeurs. Mais peut-être aussi ce lettré qui lisait le français appartenait-il à une de ces redoutables sociétés secrètes qui ont juré l'extermination des étrangers ; peut-être, tandis que je le regardais lire, rêvait-il d'une Chine

délivrée de toutes les contraintes européennes et plus hermétiquement fermée que jamais. Toutes les hypothèses étaient permises. Mais quelles que fussent les pensées de derrière la tête de cet homme jaune, rien qu'en lisant les nouvelles de Chine sur un banc du jardin de l'exposition chinoise, il donnait aux passants un spectacle bien suggestif, qui soulignait encore cette contradiction déjà évidente : la Chine participant à une Exposition Universelle, dernier mot du progrès, à l'heure même où elle tente un dernier effort pour repousser l'invasion de la civilisation.

M. N.

DISTRIBUTION AUTOMATIQUE DE ROSES

Nous disons automatique, mais non pas gratuite. Il s'agit d'un de ces appareils qui se multiplient maintenant partout et pour tous les usages, et que les Anglais nomment *penny in the slot*, autrement dit "deux sous dans la fente", et que nous appelons plus prosaïquement distributeurs automatiques. On sait qu'il en existe couramment qui vendent du chocolat, ou des allumettes dans certains pays, ou encore des timbres ; d'autres sont appliqués à des compteurs à gaz et donnent le moyen aux gens peu fortunés de servir du gaz au fur et à mesure qu'ils disposent de quelques sous. Cette fois, l'application dont nous voulons parler, et qui a été décrite par notre excellent confrère *La Nature* a pour but et pour mission de distribuer une rose bien fraîche contre une pièce de 10 pfennigs : nous disons 10 pfennigs parce que ce nouveau distributeur fonctionne actuellement en Allemagne.

Les roses qui garnissent l'appareil pour répondre à la demande de la clientèle, sont chacune dans un petit compartiment isolé, avec leur tige plongeant dans un minuscule réservoir rempli d'eau ; les différents réservoirs sont disposés le long d'un pas de vis, et quand vous mettez la pièce de monnaie dans la fente à ce destinée, vous voyez un des compartiments tourner autour de la tige filetée, et venir se présenter devant une ouverture où vous pouvez entrer la main pour saisir vous-même la fleur. Bien entendu, en réalité, les diverses cases à fleurs sont toutes solidaires et descendent ensemble d'un même mouvement de rotation autour de l'axe à pas de vis, de ce que nous avons appelée la tige filetée, en nous servant du mot technique exact ; mais les choses sont disposées de telle sorte qu'il n'y ait jamais plus qu'une case qui se présente devant l'ouverture, et que les autres soient à l'abri des tentatives indiscretes.

ALCOOL A 500 FRANCS LE VERRE

Des expériences ont démontré qu'il était possible de fabriquer de l'alcool en faisant passer un courant d'air et de vapeur d'eau sur l'arc électrique. Mais on a calculé d'autre part qu'il faut, pour obtenir quelques milligrammes de liquide, employer une force mécanique qui, en égard à ce rendement minime, mettrait le prix du verre d'alcool pur à 500 ou 600 fr. Il est évident que si on ne livrait à la consommation que des alcools de ce genre, le fléau de l'alcoolisme aurait vite fait de disparaître.

CHIENS POMPIERS

Au Klondyke, dans ce pays de l'or où pendant de longs mois il fait une température extraordinairement froide, le seul animal domestique qui puisse résister au climat, c'est le chien. Aussi l'emploie-t-on à toutes sortes d'usages et principalement comme bête de trait. C'est ainsi qu'à Dawson City, la principale ville de l'Alaska, on utilise les chiens pour la traction des pompes à incendie. Plusieurs d'entre eux sont en permanence au poste de pompiers ; on les a dressés à ce que, au premier signal d'alarme, il se précipitent à leur place, afin qu'on leur mette immédiatement leur collier. En un clin d'œil ils sont attelés ; puis, sans qu'on ait besoin de les stimuler, ils partent de toute la vitesse dont ils sont capables en traînant la pompe à incendie. Les mérites de la race canine sont décidément innombrables.

ATTENTATS CONTRE LES SOUVERAINS

On sait que le prince de Galles a été l'objet d'un attentat à Bruxelles, de la part d'un jeune socialiste nommé Sipido. Le jeune Sipido, étant donné son âge, a été tout simplement envoyé dans une maison de correction. En Angleterre, on procéderait sans doute d'une façon un peu différente. L'homme qui attente à la vie du souverain est tout simplement déclaré atteint d'aliénation mentale et envoyé dans une maison de santé ; après quoi on en attend plus parler.

C'est simple, cela évite tous les ennuis d'un procès, ainsi que les interrogatoires et les plaidoyers gênants. Seulement, il vaut mieux faire quatre ans de prison et même dix, que d'être enfermé au milieu d'aliénés. Le système anglais peut être simple, pratique et expéditif ; mais il serait tant soit peu cruel. Le sort d'un homme qui jouit de sa raison et qui est condamné à vivre avec des fous n'est certes pas enviable. Il est vrai qu'il perd bientôt la raison lui-même. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de la perdre le plus tôt possible.

PICHENETTE

POLKA

POUR PIANO

F. D. MARCIETTI

PIANO.

mf *p*

mf *f*

p *mf*

f *p* *p*

cresc.

1. 2.

3.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part begins with a triplet of eighth notes. Dynamic markings include *mf* and *p*. The key signature has one sharp (F#).

Second system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part includes first and second endings. Dynamic markings include *ff* and *p*. The key signature has one sharp (F#).

TRIO.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part includes a *cresc.* marking and a *V* marking. Dynamic markings include *ff* and *mf*. The key signature has one sharp (F#).

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part includes a *p* marking. The key signature has one sharp (F#).

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part includes a *mf* marking. The key signature has one sharp (F#).

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble clef part includes first and second endings. Dynamic markings include *f*, *ff*, *mf*, and *f*. The key signature has one sharp (F#).

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure contains a complex chordal structure. The second measure has a dynamic marking of *mf*. The system concludes with a fermata over the final notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure has a dynamic marking of *f*. The system concludes with a fermata over the final notes.

Third system of musical notation, including first and second endings. It features a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure has a dynamic marking of *mf*, followed by *cresc:*. The second measure has a dynamic marking of *f*. The system concludes with two endings, labeled 1 and 2, with a dynamic marking of *mf*.

Fourth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure has a dynamic marking of *p*. The system concludes with a fermata over the final notes.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure has a dynamic marking of *mf*. The second measure has a dynamic marking of *f*. The system concludes with a fermata over the final notes.

Sixth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The first measure has a dynamic marking of *p*. The second measure has a dynamic marking of *mf*. The system concludes with a fermata over the final notes.

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a key with one sharp (F#). It includes dynamic markings *f* and *p*, and first and second endings.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a *cresc.* marking and a triplet of eighth notes.

Third system of musical notation, featuring a triplet of eighth notes and a *mf* dynamic marking.

Fourth system of musical notation, including a *ff* dynamic marking.

Fifth system of musical notation, including first and second endings and a *p* dynamic marking.

Sixth system of musical notation, including dynamic markings *p*, *f*, and *ff*, and ending with a double bar line and repeat sign.